Marie et Marguerite, histoire du XIIIe siècle. [De la Sainte Couronne.] Par F. Villars...

MARIE

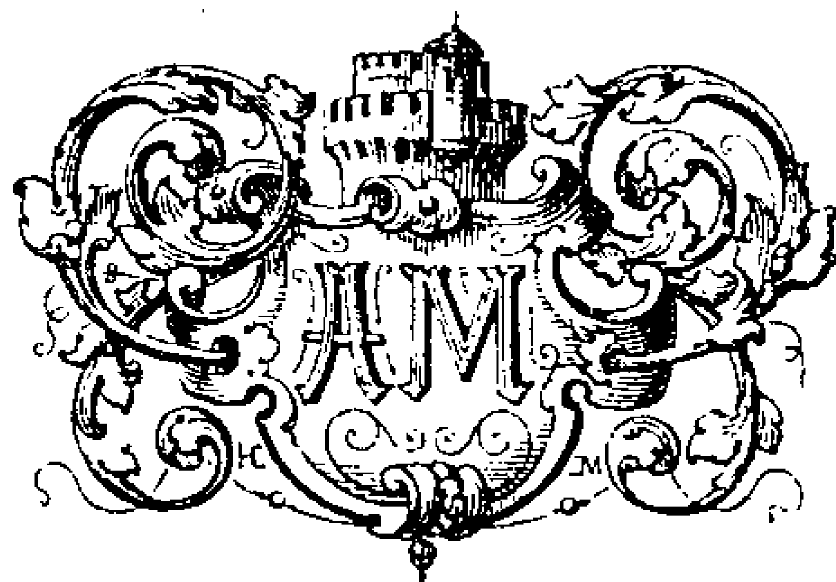
ET

MARGUERITE

HISTOIRE DU XIIIe SIÈCLE

PAR F. VILLARS

Auteur de : *Orgueil et Pauvreté*; — *Rose, ou l'ascendant de la Vertu;*
— *Simples Récits*; — *Paysanne et Comtesse;*
— *Avec l'aide de Dieu*; et d'autres ouvrages pour la jeunesse.



TOURS

A^d MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS



La jeune fille tomba aux genoux de Louis, les mains jointes, en disant : « Justice, Sire, justice ! »

MARIE

ET

MARGUERITE

HISTOIRE DU XIIIe SIÈCLE

PAR F. VILLARS



Auteur de : *Orgueil et Pauvreté; — Rose, ou l'ascendant de la Vertu; — Simples Récits; — Paysanne et Comtesse; — Avec l'aide de Dieu;* et d'autres ouvrages pour la jeunesse.

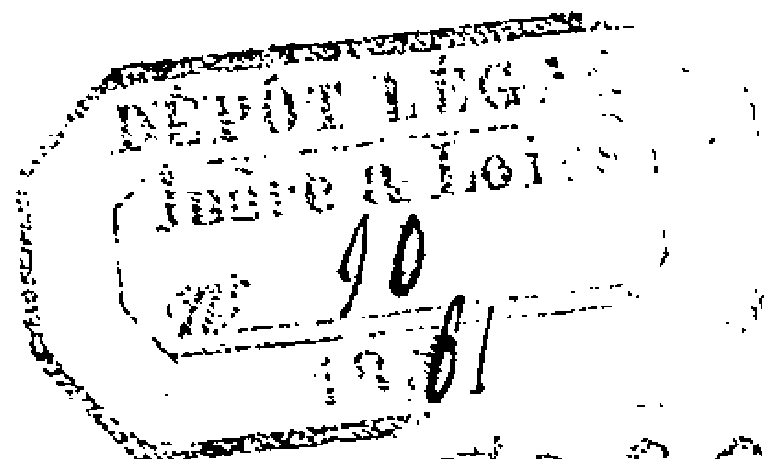


TOURS

AD MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LXI

1861



MARIE

ET

MARGUERITE

CHAPITRE I

LA COURONNE D'ÉPINES.

Par une chaude et radieuse journée du mois d'août de l'an 1241, la bonne cité de Paris était remuée jusque dans ses entrailles par une attente qui la remplissait des plus vives émotions. Il ne s'agissait pas d'une de ces fêtes qu'on voyait se renouveler au sacre d'un de nos rois, ou lors d'un triomphe glorieux remporté sur les Anglais, ou à l'occasion de tout autre événement heureux pour la France. Le vin ne coulait pas dans les rues; les jongleurs ne remplissaient pas les places publiques; les poëtes et les trouvères ne récitaient pas leurs vers sur des théâtres improvisés,

aucune réjouissance n'avait été commandée, et cependant chacun paraissait avoir reçu une bonne nouvelle, et toutes les physionomies respiraient l'allégresse.

Tout ce que Paris contenait d'habitants valides était déversé au dehors et répandu, comme un large ruban à couleurs multiples, sur la route qui mène à Sens. Aussi loin que l'œil pouvait aller, il ne voyait que des têtes qui ondulaient comme un champ de blé. Un certain ordre était observé par cette foule immense; elle marchait processionnellement, sans bruit, sans luttes, sans secousses et comme pénétrée de quelque grand devoir à accomplir, ou de quelque haute pensée qui la faisait grave et recueillie.

A deux lieues — comme on disait alors — des portes de la ville et de l'enceinte de murailles élevée par Philippe-Auguste, tout ce monde s'arrêta, se rangea des deux côtés de la route, et attendit.

Bientôt après, un léger nuage de poussière annonça que ceux qu'on était venu chercher n'étaient pas loin. Un peu plus tard on entendit le chant, toujours plus distinct, d'une multitude de voix; enfin on distingua la tête de ce corps immense composé de dix mille personnes de tout rang et de tout âge. On y voyait réunis et confondus ensemble dans une même pensée le bourgeois et le serf, le noble et le vilain; toute distinction paraissait effacée. Cependant, vers le milieu de la procession, les cottes de tiretaine ou d'étoffe de laine

faisaient place aux surcots de soie et de velours, en même temps que des gens d'armes annonçaient la présence de personnages plus considérables. De ce côté se pressaient également beaucoup de prêtres, de moines, de confréries religieuses : les franciscains, les dominicains, et tous les frères prêcheurs de Paris.

Enfin on put voir, au milieu d'une réunion brillante de seigneurs, de prélats de l'Église et d'hommes d'armes, un dais de velours et d'or sous lequel se trouvait le jeune roi Louis IX avec les deux reines, Blanche de Castille sa mère et Marguerite de Provence, son épouse, et les comtes d'Artois, de Poitiers et d'Anjou, ses frères.

Les quatre princes marchaient pieds nus et la tête découverte; ils étaient revêtus d'une simple tunique. Louis était un peu en avant de ses frères; il avait à sa droite Mgr l'archevêque de Paris, à sa gauche Mgr l'archevêque de Sens, et il portait des deux mains, respectueusement serré contre sa poitrine, un coussinet de velours écarlate sur lequel était posé un objet qui faisait tomber la foule à genoux avec des larmes et des gémissements.

Cet objet était une boîte de cristal dans laquelle on apercevait distinctement la *couronne d'épines* qui ceignit le chef adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que sainte Hélène avait découverte au IVe siècle sur le Calvaire. Cette relique sacrée avait été donnée à Louis

par l'empereur de Constantinople Baudouin II, en reconnaissance de signalés services qu'il en avait reçus.

Aussitôt qu'il avait eu connaissance de ce don précieux, le pieux monarque s'était hâté d'envoyer en Orient des religieux chargés de lui rapporter le bois saint, et, lorsqu'il avait appris leur prochaine arrivée à Paris, il était allé jusqu'à Sens au-devant du trésor qui lui arrivait, ne croyant jamais pouvoir lui rendre assez d'honneurs.

La procession entra dans Paris, et se dirigea vers la place Notre-Dame. La couronne d'épines fut déposée dans la cathédrale, sous le maître-autel, en attendant, l'érection de la Sainte-Chapelle que Louis destinait à contenir les trésors de l'Église.

Quand la cérémonie fut achevée, le roi et les reines se retirèrent, suivis par les prélats et les hauts barons qui leur faisaient cortége. Il ne resta plus alors sur la place Notre-Dame que le peuple.

CHAPITRE II

OU LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE NOTRE HISTOIRE ENTRENT EN SCÈNE.

La foule commençait à s'écouler lentement par toutes les issues de la place. Les émotions religieuses réagissaient évidemment encore sur elle; car, à de rares exceptions près, chacun marchait d'un air recueilli, et, au lieu de ce tumulte bruyant qui domine dans les assemblées populaires et les rend pareilles aux flots battus par la tempête, le silence et le calme régnaient partout. Si l'on se parlait, c'était à voix basse; le voisinage des objets sacrés imposait. Plusieurs personnes disaient des prières en faisant passer entre leurs doigts des grains enfilés les uns à côté des autres dans un certain ordre; et, à ceux qui demandaient ce que cela signifiait, les plus doctes répondaient que c'était un chapelet et que ces personnes priaient le *Rosaire*, dévotion qui avait été mise récemment en usage par saint Dominique pour honorer la Mère de Dieu. Quelques groupes chantaient des cantiques ou des litanies.

Parmi ces derniers se trouvaient deux jeunes filles

de quinze à seize ans, dont la mise était celle de la bourgeoisie, et une espèce de géant placé derrière elles comme un bastion protecteur. Sa haute taille et ses membres robustes formaient un contraste frappant avec une physionomie placide qui annonçait la droiture et la bonté; c'était la force s'ignorant elle-même. Les deux fillettes se serraient l'une contre l'autre, un peu craintives de cette tourbe populaire à laquelle elles n'étaient point habituées. Non loin d'elles, trois ou quatre jeunes écoliers, qui n'étaient certes pas du nombre des gens édifiés par la cérémonie pieuse, s'amusaient de leur frayeur, et cherchaient à l'augmenter en imprimant à leurs voisins un mouvement de va-et-vient qui aboutissait jusqu'à elles, à chacune de ces ondulations, elles se hâtaient de s'abriter contre la poitrine du jeune géant, qui, tout en chantant son antienne, les recevait sans s'ébranler et se contentait de jouer du coude; grâce à ce mouvement, ses protégées se trouvaient dégagées au moins provisoirement.

Elles avaient prié de tout leur cœur tant que la sainte relique avait été en vue; mais maintenant elles commençaient à se distraire de leurs émotions pieuses et à sentir se réveiller une curiosité bien naturelle. Elles devisaient à demi-voix; la plus petite, à la physionomie vive et mutine, disait à l'autre :

« Ma sœur Marie, ne te semble-t-il pas que nous ayons été transportées dans un monde nouveau? Sûre-

ment, de toute notre vie, dût-elle durer cent ans, nous ne reverrons plus tant de gens réunis et d'aussi beau monde qu'aujourd'hui. J'ai encore les yeux pleins de paillettes d'or d'avoir regardé les habits de tous ces beaux seigneurs!

— Ah! répondit sa compagne en levant vers le ciel un regard fervent, ce n'est pas de toutes ces choses frivoles que nous conserverons le plus long souvenir!

— Cela ne se compare pas! répondit vivement sa sœur; mais la remembrance de toute cette magnificence terrestre ne nuit point du tout au souvenir des choses pieuses. Il y aura temps pour tout. Mais entends donc comme ce bon Marcel chante fort.

— Tais-toi, Marguerite! dit Blanche, qui ne put cependant réprimer un sourire. Pauvre garçon! s'il t'entendait, il n'oserait plus ouvrir la bouche.

— Bah! il se soucie plus encore de ton opinion que de la mienne. Quoiqu'il m'aime bien, tu es sans contredit sa favorite, et j'aurais beau lui dire qu'il a la voix d'un bœuf qui mugit, pourvu que tu l'écoutes avec cet air aimable que tu as toujours pour lui, il se figurera qu'il te fait grand plaisir et continuera ses mélodies. »

Comme pour donner raison à la malice de la jeune fille, le brave Marcel lança sa voix à pleine poitrine : *Gloria Patri....*

En ce moment eut lieu un choc qui fit de ce côté

onduler la foule comme un champ d'épis courbés par le vent. Marcel joua du coude, sans s'interrompre... *et Filio*... mais il arriva que, remontant machinalement de l'effet à la cause, son regard obliqua jusqu'aux jeunes écoliers, qui riaient sous cape, et dont l'air malicieux, accompagné d'une nouvelle poussée, lui dévoila tout.

« Hastis musarzs (1) ! leur cria-t-il d'une voix de tonnerre qui imprima soudain un air menaçant à son innocente physionomie, nous laisserez-vous la paix, ou faudra-t-il que j'aille vous relancer et vous jeter un peu derrière nous?... » *Et cum Spiritui sancto !* finit-il paisiblement en voyant s'éclipser les jeunes gens effrayés.

Désormais rien ne troubla plus sa quiétude, et il put sans inconvénient se livrer tout entier à ses exercices de chant.

Avec ses pupilles il était arrivé vers l'angle de la place. Là se trouvait une haute maison à piliers et arcades, d'assez fière apparence et à balcon doré. Sur ce balcon se tenait, nonchalamment appuyé, un personnage richement vêtu d'un surcot garni de vair (2) et d'hermine. Son regard hautain se promenait de côté et d'autre avec indifférence, quand tout à coup ses traits

(1) Vieux mot français qui signifie *étourdi, étourneau, sot, tête sans cervelle.*

(2) Espèce de fourrure.

prirent une expression de surprise et d'effroi, et il parut comme frappé de la foudre.

« C'est elle ! murmura-t-il.... elle ! revenue de la tombe ! Les morts ressuscitent donc aujourd'hui ! Est-ce ce morceau de bois qu'on nomme la couronne d'épines qui a rappelé ceux qui n'étaient plus ? »

Il passa la main sur son front et sur ses yeux. Quand il l'ôta, son visage était plus calme; mais son regard se dirigeait toujours du même côté, c'est-à-dire vers Marcel et ses compagnes.

« Honte sur moi et sur ces superstitions ! continua-t-il; imbécile que je suis ! c'est sa fille, sa fille que mon heureuse étoile m'envoie; il faut en finir avec tous ! »

Il rentra dans l'appartement; mais presque aussitôt il reparut sur le balcon, acompagné d'un petit homme, mis comme le varlet d'un seigneur, à la mine grêle, et dont la figure tenait à la fois de la hyène et du renard.

« Là, dit le gentilhomme, à dix pas; elles vont tourner le coin... c'est la plus grande; du reste, tu la reconnaîtras. Cours, et, sur ta vie, ne reviens pas sans savoir où elle loge ! »

Le varlet s'inclina et disparut.

De leur côté, les deux jeunes filles avaient remarqué cette belle maison, ce riche balcon et celui qui s'y tenait. L'émotion qu'il montra ne leur avait point

échappé; mais elles n'eurent pas l'idée qu'elles y fussent pour quelque chose. Seulement Marguerite, vive et curieuse, disait à sa sœur : « Je voudrais bien savoir quel est ce riche sire qui a de si beaux habits et une si terrible figure. »

Une bonne grosse commère, qui se trouvait à côté d'elle, l'entendit et se prit à sourire en disant : « Ce biau hardi sire, ma petite, est le baron de Bray, qui est très-haut et très-puissant, parce qu'il est parent à monseigneur Thibaut de Champagne, qui est fort aimé du roi et de la reine Blanche, quoiqu'il ait eu parfois maille à partir avec eux. On dit que ce baron-là a de vilaines choses sur la conscience, et c'est probablement cela que vous voyez sur son visage.

— Il demeure ici? demanda Marguerite.

— Nenni, il reste en Champagne, dans son chastel; il sera sûrement venu pour le plaisir des fêtes, ou bien il en aura été requis par monseigneur Thibaut, comme son vassal et pour lui faire plus grand cortége. Quand le baron de Bray vient à Paris, il descend dans cet hostellerie que vous prenez pour un palais. Oh! je connais tout cela, moi! J'y ai souventes fois été appelée quand il y a bien à besogner. Je m'y trouvais, continua la bonne femme avec un air d'orgueil, en l'an de grâce 1226, au mois de décembre, quand notre cher sire le roi Louis, ayant été sacré à Reims par Mgr l'archevêque de Sens, on confectionna à cette

hostellerie tous les bons pâtés qui se mangèrent au palais du roi pendant les fêtes du couronnement. Il y en avait, je m'en souviens, pour la somme de trente-huit livres (1). Mais ils étaient beaux! »

Marguerite remercia son obligeante et loquace voisine. Un instant après, elles se trouvèrent séparées; car plusieurs hommes d'armes à cheval étant survenus vers eux, les deux sœurs effrayées s'enfuirent ayant Marcel à leur suite et ne s'arrêtèrent que quand, arrivées au quai, elles purent se croire à l'abri derrière un pilier de maison. Grâce à cette circonstance, Germain, le varlet du baron, ne put les retrouver. Il perdit à les chercher, du côté où il les croyait encore, un temps précieux; et quand il dirigea ses recherches vers le quai, elles avaient disparu depuis quelques minutes. Une heure après, il rentra fort désappointé; mais sa contrariété n'était rien auprès de la rage que son maître fit paraître en apprenant son insuccès. Il épuisa pour lui tout son vocabulaire d'injures. Le varlet les écouta avec un sang-froid philosophique.

(1) On a trouvé dans un ancien rouleau de la chambre des comptes de Paris un état des dépenses faites à l'occasion du sacre de saint Louis. Il pourra donner une idée de la différence de valeur entre l'argent du XIIIe siècle et celui du XIXe.

« Pain, 896 livres; pâtés et façons, 38 livres; vin, 991 livres; cuisine, 1356 livres 4 deniers; cire et fruits, 138 livres; la chambre du roy, 914 livres; dépenses pour la royne, 320 livres 10 deniers; pour les gages et livraisons de l'hostel le Roy, 400 livres. — Somme toute, 5,053 livres 14 deniers. »

Quand il le vit un peu calmé : « Soyez tranquille, Messire, lui dit-il, je retrouverai ces blanches colombes, dussé-je fouiller toutes les maisons de Paris !

— Et si elles sont aux environs, triple sot?

— Eh bien ! j'explorerai la campagne après avoir exploré la ville. Mais, si elles ne sont pas d'ici, elles ne sont pas de loin, croyez-moi. Leur costume ne témoigne ni d'un rang ni d'une fortune à permettre les voyages d'agrément. »

Le baron parut frappé de cette observation et y aquiesça d'un signe de tête. Cependant sa mauvaise humeur reprit le dessus.

« En attendant, fit-il, me voilà cloué à Paris. Heureusement mon cousin Thibaut n'a plus besoin de moi pour grossir son cortége, et m'a donné congé. J'en jure par les malins esprits qui ont placé cette fille sur mon passage, je ne retournerai tranquille en Brie, je n'aurai trêve ni repos que je ne l'aie en ma possession.

— Il est possible, insinua Germain, qu'elle ignore sa naissance.

— Eh ! que m'importe, misérable ! répondit violemment le baron. Si elle l'ignore aujourd'hui, ne peut-elle l'apprendre demain, et suis-je homme à vivre avec une menace sur ma tête? Ces maudits papiers que nous n'avons pu trouver au chastel, et qui la rétabliraient dans les droits de son père, ne peuvent-

ils pas surgir? Ta femme même, que nous avons, le diable le sait! d'assez bonnes raisons pour espérer ne jamais revoir, ne peut-elle pas reparaître?.. Et quand je pense qu'elle était là, devant mes yeux, et que je l'ai laissée disparaître! Mais que je la retrouve seulement, et que la malemort me prenne si je la laisse échapper de nouveau!... Viens, Germain, je suis en mauvaise veine. Hier j'ai perdu aux dés contre le chevalier de Bèze la bonne somme de cinq livres, que j'aimerais mieux dans ma poche que dans la sienne. Monseigneur Thibaut m'appelle mon cousin quand il a besoin de mon épée, et me délaisse quand il est bien avec madame Blanche et n'a plus que faire de mes services. Le dernier de sa suite est alors mieux traité que son parent. Mais patience; chacun paiera sa dette!

CHAPITRE III

COUP D'ŒIL SUR LA FRANCE AU XIIIe SIÈCLE.

Il y a six cents ans, la France était loin de présenter l'unité à laquelle elle est parvenue aujourd'hui. Elle était divisée en un grand nombre de baronnies

et duchés, subdivisés eux-mêmes en fiefs, vavassories et châtellenies. Le roi de France n'était un peu plus puissant que les autres que parce qu'il possédait plus de domaines. Au-dessous du roi venaient les seigneurs qui ne relevaient que de lui : ceux-là étaient les hauts feudataires, les grands vassaux de la couronne, tels que les ducs de Bourgogne, de Guyenne et de Normandie, les comtes de Champagne, de Toulouse et de Flandre.

On nommait fiefs médiats ceux dont les possesseurs rendaient hommage à un autre seigneur, et non au roi. S'il arrivait que le premier fût convié par son chef seigneur à guerroyer contre le roi, il devait lui obéir, sous peine de voir son fief confisqué. Ce droit était reconnu par le roi de France lui-même, et lorsqu'il lui arrivait de châtier un grand vassal rebelle, il ne punissait pas les sous-vassaux dont celui-ci s'était fait suivre, car ils n'étaient pas regardés comme coupables.

Tout vassal était lié à son seigneur par l'hommage simple ou lige. S'il était simple, on le rendait debout, l'épée au côté, les mains libres, et il n'assujettissait qu'à certains devoirs; mais s'il était lige, on se reconnaissait comme l'*homme*, la chose du seigneur; on s'engageait à le servir envers et contre tous, et ce serment était fait à genoux, les mains jointes et placées entre les mains de celui auquel on le faisait.

En descendant la hiérarchie féodale, il y avait

l'homme libre, ou bourgeois, qui n'était astreint qu'à certains impôts et à une taille fixe; le vilain, ou fermier, dont les obligations envers son seigneur étaient arbitraires et illimitées; enfin le serf, malheureux esclave attaché à la glèbe et qui ne pouvait, sans s'exposer à la mort, quitter la terre où il était né et qu'il arrosait journellement de ses sueurs. Son temps, son travail, son champ, rien ne lui appartenait en propre; à la place de sa volonté, il y avait la volonté d'un autre; heureux quand cette volonté n'était pas trop oppressive et trop cruelle. Les serfs attachés aux églises ou aux monastères étaient moins à plaindre que ceux des seigneurs laïques; là ils trouvaient des maîtres plus doux et plus humains : c'était toujours l'esclavage, mais exempt des mauvais traitements.

Cependant quelques villes s'étaient soustraites à ce triste état, et s'étaient procuré la liberté, soit par la force, soit par de l'argent. Louis le Gros avait commencé l'affranchissement des communes dans ses domaines, et l'avait favorisé par tout le royaume. Il avait étendu ainsi le pouvoir royal; car ces villes, en cessant d'être soumises à leurs seigneurs, relevaient ordinairement du roi, qui devenait leur tuteur et leur appui naturel, et recevait d'elles, par contre, les secours qui lui étaient nécessaires. Toute commune avait le droit de s'entourer de murailles, d'avoir une

milice pour se défendre, et des magistrats pour s'administrer.

Philippe-Auguste, poursuivant l'abaissement du système féodal, avait, par son génie et sa politique habile, affranchi la couronne du joug des grands vassaux; mais il fallait beaucoup de sagesse pour conserver une autorité si enviée par les barons et que ne soutenait aucune institution régulière, et pour arriver à pacifier les grands, à relever et à protéger les petits, à organiser la justice et à établir la sécurité et les garanties d'ordre public là où il n'y avait que guerres intestines, pillage, parjure et trahison.

Cette œuvre-là, saint Louis l'accomplit.

Élevé par cette femme forte, par cette mère pieuse qui disait qu'elle aimerait mieux voir son fils mort que souillé d'un péché mortel, Louis fut un prince vraiment chrétien qui plaça constamment ses jouissances dans l'accomplissement de ses devoirs. On peut être saint sans briller par l'intelligence ; mais à son trésor de grâces spirituelles Louis joignait les plus hautes qualités humaines. Brave sur le champ de bataille, comme son père le Lion, vainqueur généreux, allié fidèle profitant avec habileté de toutes les occasions d'affermir la puissance royale quand il le pouvait sans injustice, s'occupant avec une incessante sollicitude de toutes les réformes possibles à cette époque, prodigue de ses charités, appui des opprimés et redou-

table aux méchants, unissant la sagesse, la douceur et la fermeté, aussi grand enfin dans les revers que dans la prospérité, tel Louis se montre dans l'histoire. Il est la plus belle et la plus complète figure que nous ayons au moyen âge, la plus rapprochée de la perfection dans son double caractère de roi et d'homme.

Il ne sera pas sans intérêt de consigner ici quelques-uns des jugements que la postérité a portés sur lui.

M. Hallam, écrivain anglais d'un grand mérite, a dit : « Louis était tellement distingué par sa bravoure et sa fermeté, que personne n'osa concevoir l'idée téméraire d'une révolte sous un gouvernement dont la justice n'y offrait aucun prétexte. De tous ceux qui ont jamais porté le sceptre en aucun pays, cet excellent prince fut peut-être le plus parfait modèle d'une probité irréprochable, et d'une pureté de conscience vraiment chrétienne. »

Un autre protestant, le célébre historien Gibbon, rend un hommage non moins éclatant au monarque français.

« Louis, dit-il, fut canonisé vingt-huit ans après sa mort. Soixante-cinq miracles, solennellement attestés, semblèrent justifier les honneurs rendus à sa mémoire. Il réunissait les vertus de l'homme privé, du héros et du roi. Louis fut le père de ses sujets, l'ami de ses voisins et la terreur des infidèles. »

« Louis IX, dit de son côté Voltaire, paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune des vertus d'un roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte; et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cet éloge. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans le combat sans se laisser emporter, compatissant comme s'il avait toujours été malheureux, il n'est pas donné à l'homme de pousser plus loin la vertu. »

Écoutons maintenant le jugement de M. de Chateaubriand :

« Chaque époque historique a un homme qui la représente : saint Louis est l'homme modèle du moyen âge; c'est un législateur, un héros, un saint. Soit qu'il combatte à Taillebourg, soit que, dans la bibliothèque qu'il a créée, il rende compte d'un livre à ceux qui viennent le demander; soit qu'il donne des audiences publiques ou juge des différends au plaids de la porte ou sous le chêne de Vincennes, sans huissiers ou gardes; soit que des princes étrangers le choisissent pour arbitre; soit qu'il meure sur les ruines de Carthage, on ne sait lequel plus admirer du chevalier, du clerc, du patriarche, du roi et de l'homme. »

Enfin, le naïf et sincère chroniqueur, le sire de Joinville s'exprime ainsi sur son roi et ami :

« Tel était le meilleur des rois, qui si saintement a vécu et fait tant de beaux faits envers Dieu; le prince le plus saint et le plus juste qui ait porté la couronne; dont la foi était si grande qu'on aurait pensé qu'il voyait les mystères divins plutôt qu'il ne les croyait; le modèle, enfin, le plus accompli que l'histoire fournisse aux souverains qui veulent régner selon Dieu et pour le bien de leur peuple. »

Quel est, en effet, le prince qui ait eu droit à des éloges aussi universels, donnés non-seulement par son pays, mais par des étrangers?

La plus haute des qualités de Louis, celle qui le fit briller dans le monde entier d'un éclat sans pareil, c'est son amour pour la justice. Tel en était le renom, qu'en Égypte, les barbares mêmes qui l'avaient vaincu et chargé de chaînes tombèrent à ses pieds. On vit les Églises d'Occident et d'Orient, les empereurs, les princes en appeler à sa sagesse pour terminer leurs contestations. Très-souvent il arrivait que ses propres barons, malgré leurs préventions jalouses contre leur suzerain, le prenaient pour arbitre; mais ce qui éleva sa gloire au plus haut point, ce fut de se voir choisi, même par ses ennemis et ses rivaux, comme juge suprême dans la cause la plus importante.

Nous laissons parler M. de Ségur :

« L'Angleterre était livrée aux discordes civiles ; et depuis que les barons, unis au peuple Anglais, avaient forcé Jean sans Terre à limiter l'autorité royale, qu'il déshonorait par sa lâcheté comme par ses crimes, la grande charte que ce prince s'était vu contraint d'accorder à ses sujets, donna naissance aux plus violentes dissensions.

« Cette charte était regardée par la nation comme le palladium de sa liberté, tandis que les rois et les courtisans ne voyaient en elle que l'abaissement du trône et l'anéantissement du pouvoir monarchique. La cour s'efforçait constamment d'en violer ou d'en éluder les dispositions.

« Cette charte, sous le règne de Henri III, fut deux fois jurée et annulée par lui. En 1253, contraint de lui prêter un nouveau serment, il vit les évêques assemblés déclarer, en éteignant leurs flambeaux, qu'ils l'excommunieraient dans le cas où il enfreindrait ce pacte national.

« Cependant ses ministres n'en tinrent pas compte. La plupart, choisis parmi des étrangers, disaient que, n'étant point Anglais, ils n'entendaient rien à ces prétendues lois fondamentales, et ne connaissaient que le pouvoir royal.

« Cette conduite, taxée de mauvaise foi, indignait les défenseurs de la liberté ; de sorte que, dans la

crainte de perdre cette liberté naissante, ils exigèrent continuellement de nouvelles garanties, et qu'enfin ils multiplièrent tellement les barrières opposées au pouvoir royal, que le roi se prétendit à son tour, avec quelque raison, asservi et enchaîné par ses sujets.

« Il est rare que les grands ou les peuples osent élever des prétentions à la liberté, ou même réclamer leurs droits lorsque le gouvernement est fort, économe et favorisé par la fortune. Mais Henri, abandonnant le duc de Bretagne et le comte de Perche après les avoir excités à la révolte, n'avait pris les armes que pour se laisser vaincre. Il avait fui devant les Français; il venait de se reconnaître vassal du roi de France, et de consacrer par un traité solennel la perte des riches provinces prises par Philippe-Auguste; enfin il accablait l'Angleterre sous le poids des impôts.

« Le mécontentement était général, et les barons trouvaient presque toutes les classes du peuple disposées à se joindre à eux non-seulement pour restreindre, mais encore pour enchaîner le pouvoir arbitraire d'un roi méprisé.

« Cependant Henri opposait à leurs efforts quelques seigneurs rangés par la pauvreté sous sa dépendance, et un certain nombre de troupes; mais, après une courte résistance, il se vit contraint de céder et de jurer l'exécution de la grande charte, avec l'addition

de tous les articles qu'il plut aux barons d'y ajouter.

« Le chef de ces barons était Simon de Montfort, comte de Leicester et fils de celui qui s'était rendu célèbre en France lors de la guerre des Albigeois. Indépendant et ambitieux comme son père, il porta sur les bords de la Tamise le même orgueil et la même ardeur qui l'avaient fait craindre et haïr dans les plaines d'Alby. Forcé de céder au roi de France le comté de Toulouse, il prit en Angleterre le masque du patriotisme pour régner sur les Anglais.

« Dictant des lois au faible Henri, Leicester et les barons exigèrent que ce monarque bannît ses quatre frères. On décida que les deux chartes seraient lues publiquement deux fois par an; que les baillis et les juges en jureraient l'observation. Il était défendu au peuple d'obéir à tout ordre qui serait contraire à ces chartes.

« Vingt-quatre lords furent chargés de surveiller l'exécution de ce pacte. On leur donna le droit de lever des soldats et de nommer des officiers, à la garde desquels on livra, en garantie, les principales forteresses du royaume.

« Par une espèce de dérision, le roi se vit obligé de faire jurer à ses officiers qu'ils tourneraient leurs armes contre lui dans le cas où la grande charte serait violée. Enfin le vaillant prince Richard, frère du monarque, ne put obtenir de rester en Angleterre qu'après avoir

signé ce covenant, qui changeait en oligarchie la monarchie anglaise.

« Presque toujours l'aveugle esprit de parti se blesse par ses propres armes; il a souvent plus à craindre ses fautes que ses ennemis. Au lieu d'établir un juste équilibre de droits et de pouvoirs, Leicester et sa ligue dégradaient et anéantissaient le trône. Pour réformer l'État ils l'opprimaient. Ces fiers barons, au lieu de défendre les droits des francs tenanciers, les en dépouillaient, et se gorgeaient de richesses mal acquises. Bientôt la partie la plus éclairée du peuple se détacha, ainsi que plusieurs seigneurs, de la ligue de Leicester, et partout les deux partis en vinrent aux mains.

« Henri, regardant son palais comme une prison, s'échappa et s'embarqua; mais les vents, aussi rebelles à sa volonté que les lords qu'il fuyait, le rejetèrent sur la côte et entre les mains de Leicester.

« Cependant ce prince, apprenant bientôt que l'ambition de la ligue mécontentait une partie des seigneurs et du peuple, convoqua un parlement à Westminster. Il avait obtenu du pape une bulle qui le dégageait, ainsi que les seigneurs, de tout serment prêté aux deux chartes. Il déclara donc, devant le parlement, sa ferme résolution de rendre au sceptre ses antiques droits.

« Un parti nombreux embrassa sa cause; celui de

Leicester lui opposa une résistance opiniâtre. Des deux côtés on courut aux armes. Les royalistes s'écriaient qu'ils ne voulaient pas que le monarque restât captif et esclave de ses sujets rebelles. Les mécontents disaient hautement qu'ils ne pouvaient supporter d'être gouvernés par un roi vassal de France et serf du pape.

« C'est en ce moment que, avant de livrer leur patrie aux horreurs d'une guerre cruelle et de se soumettre aux arrêts sanglants de l'aveugle fortune, les deux partis, cédant aux conseils et aux instances des évêques, crurent devoir consulter la sagesse, et saint Louis fut choisi par eux comme arbitre. Ce grand et nouvel hommage dut être regardé par le roi comme la palme la plus glorieuse qu'on pût accorder à un souverain; car elle était offerte, non à sa naissance, mais à ses qualités personnelles.

« Les premières conférences se tinrent à Boulogne sans aucun résultat. L'auguste arbitre ne donnait que des conseils; mais les deux partis étaient trop passionnés pour les écouter. Enfin, comme une semblable querelle ne pouvait se terminer que par un arrêt ou par un combat, on convint de reconnaître Louis, non plus pour pour arbitre, mais pour juge, et de se soumettre à la sentence qu'il prononcerait. On lui demanda seulement de juger promptement, et avant les fêtes de la Pentecôte, cette grande contestation.

« La ville d'Amiens fut le théâtre de cette scène

imposante. On y vit, d'une part, le roi d'Angleterre à la tête de ses nombreux partisans; de l'autre, Leicester et les lords qui soutenaient sa cause. Ils plaidèrent au pied du trône de saint Louis; là, des deux côtés, on discuta et on approfondit, au grand étonnement d'un siècle encore à demi barbare, ces grandes questions qui de tout temps ont divisé le monde, et qui agitent encore aujourd'hui si passionnément les esprits.

« Les uns disaient « que l'homme n'était point né « pour être esclave; qu'en se donnant des rois, un « peuple n'avait pas cru se créer des maîtres; que le « monarque n'était revêtu de grandeur et de puissance « que pour défendre les droits et les intérêts d'une « nation qui lui avait confié l'autorité; qu'enfin les « dispositions renfermées dans le covenant d'Oxford « n'étaient que les conséquences naturelles de la « grande charte, nécessaire pour l'exécution des lois « et pour le maintien des libertés nationales. »

« Les partisans du trône soutenaient, au contraire, « qu'un roi, image de la divinité sur la terre, ne « pouvait être traité comme un fantôme vain, dont la « grandeur ne ressemblerait qu'à une illusion de « théâtre. Le monarque, ajoutaient-ils, étant chargé « de la défense de la patrie, de son bonheur et de sa « gloire, ne pouvait opérer ce bien et remplir ce « devoir sans jouir d'un pouvoir étendu. Sa personne,

« revêtue par l'onction sainte d'un caractère sacré, et « son autorité légitime, sont inviolables. Comme « souverain, il est suprême législateur, toute loi ne « doit émaner que de lui. On ne peut obtenir de « liberté légale sans sa concession volontaire; ainsi « le covenant d'Oxford ne peut être regardé que « comme une infraction criminelle aux droits divins, « humains, et aux lois fondamentales du royaume. »

« Après avoir écouté ces divers plaidoyers et clos les débats, le monarque français prononça en juge souverain l'arrêt que toutes les cours de l'Europe attendaient avec une égale impatience et un égal respect. Par cet arrêt, Louis donna gain de cause au roi d'Angleterre, annula le parlement d'Oxford, ordonna que toutes les forteresses dont Leicester et son parti s'étaient nantis fussent remises à Henri, qu'il rétablit dans tous les droits légitimement possédés par ses prédécesseurs. De plus, il statua que de part et d'autre on oublierait le passé, et que personne ne pourrait être recherché ni inquiété. Enfin il ajouta : « N'entendons pas néanmoins déroger par ces présentes aux « priviléges, chartes, libertés et coutumes qui existaient avant que la dispute se fût élevée. »

Le désir de faire passer sous les yeux de nos jeunes lecteurs cette belle page de la vie de notre saint roi, nous a fait un peu anticiper sur les événements, et

nous sommes obligé de rétrograder de quelques années pour revenir à la première partie du règne de Louis IX.

Le premier soin et le plus vif désir du roi était d'améliorer la condition des petits de son royaume. Il avait coutume de dire : « Les serfs appartiennent à « Jésus-Christ comme à nous, et, dans un royaume « chrétien, nous ne devons pas oublier qu'ils sont nos « frères. » Aussitôt que, soit par la force, soit par la persuasion, il eût pacifié ses grands vassaux, il fit de sages ordonnances, établit une justice impartiale et sévère, à laquelle était assujetti le plus riche comme le plus pauvre, et s'occupa de toutes les réformes possibles à cette époque. La simplicité de ses mœurs, en éloignant le luxe de sa cour, lui permit de diminuer les impôts qui pesaient sur le peuple, et d'être *le plus grand aumônier* qu'il se pût voir (1). Il augmenta le guet, ou milice urbaine chargée de la police, et dont les prévôts, successeurs des comtes, avaient le commandement. Louis en composa dans tout le royaume un corps qui fut l'origine de la maréchaussée. Alors on put résider tranquille dans les villes et voyager avec sécurité; le glaive royal écartait de toutes les routes les brigands qui les avaient si longtemps infestées.

(1) Joinville.

« Dans ses premières lois, dit Mably, saint Louis eut soin de ne proscrire que les abus dont tout le monde se plaignait, et, pour que ces lois qui n'avaient force que dans le domaine royal devinssent générales, il attribua aux seigneurs les amendes résultant des arrêts. Cette innovation, protégée par le clergé, obtint un plein succès et produisit un autre bien : les duels judiciaires disparurent peu à peu, et une information régulière fut substituée à cette coutume barbare appelée *le jugement de Dieu.* »

« Ce grand changement, dit M. de Ségur, en produisit un autre non moins important : les procès devinrent plus compliqués depuis que, au lieu d'en laisser la décision au sort des armes, on jugeait d'après les titres et les preuves légales. Alors, par une conséquence naturelle, les guerriers, peu faits à l'étude, se dégoûtèrent du métier de juges; la plume remplaça l'épée, et sur les débris de la puissance militaire et féodale naquit une nouvelle puissance, celle de la magistrature et de la robe. »

« Les barons commirent, dit Montlosier, une faute grave en supportant une innovation dont ils ne prévoyaient pas les suites. Peu empressés de se rendre au parlement lorsque des affaires importantes ne les y appelaient pas, ils laissèrent le monarque y appeler à

leur place, non des nobles, mais des hommes éclairés et vertueux, et un jour vint où l'on vit de puissants seigneurs obligés de comparaître devant un tribunal formé de vassaux inférieurs, et même de bourgeois.

Les juges ne vendirent plus leurs offices, et il leur fut défendu de recevoir aucun présent.

Voici ce que raconte le sire de Joinville dans ses Mémoires :

« La prévosté de Paris étoit en ce tems-là (1) vendue au plus offrant, et quand elle étoit achetée, le prévost ne s'occupoit de rien que de pilleries, et soutenus étoient dans leurs excès par tous parents et amis auxquels il faisoit des dons. Pour cette raison, et parce que la justice étoit tant corrompue, étoit le menu peuple foulé et ne pouvoit avoir raison des riches hommes pour les grands présents qu'ils faisoient au prévost. Par les grandes iniquités et rapines qui étoient faites en la prévosté, le menu peuple n'osoit demeurer en la terre du roy, et estoit cette terre si vague, que quand il tenoit ses plaids, il n'y venoit pas plus de dix ou douze personnes. Avec ceci, il y avoit tant de malfaiteurs et de larrons à Paris et dehors, que tout le pays en étoit plein. Le roy, qui mettoit grant diligence comment son peuple étoit mené, sut toute la vérité;

(1) A l'avénement de saint Louis.

si ne voulut plus que la prévosté fût vendue; mais donna de bons gages à celui qui l'auroit, et abattit toutes les mauvaises coutumes dont le peuple pouvoit être grevé, et fit enquérir le roy par tout le pays où il trouveroit quelque sage homme pour faire justice bonne et roide et pour punir aussi bien le riche que le pauvre; et lui en fut indiqué un nommé Estienne Boisleau, lequel maintint et garda si bien la prévosté, que nul malfaiteur, nul larron ni meurtrier n'osa demeurer à Paris qui ne fût aussitôt pendu ou destruit. Ni parent, ni lignage, ni or ni argent ne l'en pouvoit garantir. La terre le roy (le domaine royal) commença à amender, et le peuple y vint pour le bon droit que l'on y faisoit. Si moultiplia tant que les ventes, les achats et autres choses rapportoient le double que devant. »

C'est le même chroniqueur qui nous dit encore :

« Dès le tems de son enfance, fut le roy piteux des pauvres et des souffreteux; et accoustumé il étoit que partout où il aloit, six vingts pauvres feussent repus dans sa maison.

« En carême et à l'avent croissait le nombre des pauvres, et plusieurs fois advint que le roy les servoit lui-même. Il avoit chaque jour au dîner et au souper près de li trois vieillards ou estropiés, et leur faisoit donner même viande qu'il mangeoit; et quand ils avoient mangé, leur faisoit emporter un peu d'argent.

Par-dessus toutes ces choses, le roy donnoit chaque jour si grans et si larges aumônes aux pauvres de religion, aux hôpitaux, aux pauvres malades qu'on pouvoit dire qu'il fut plus bienheureux que Titus, l'empereur de Rome dont les anciens écrits racontent qu'il se lamentoit quand avoit perdu sa journée. »

« Un jour, rapporte le même chroniqueur dans un autre passage, il me demanda lequel j'amerois mieux d'être mesiaux (lépreux) ou d'avoir fait un péché mortel. Et moi, qui onques ne li mentit, li répondit que j'aimerois mieux en avoir fait trente que d'estre lépreux. Il ne dit rien, et quand ses frères furent partis, il m'appela tout seul, me fit seoir à ses piés, et me dit : Comment me dites-vous ceci? Et je li répétai; et il me dit : Vous parlez comme hastis musarzs; il n'y a pas de plus laide léproserie que d'être en péché mortel, pour ce que l'âme alors est semblable au dyable. Et quand l'homme meurt il est guéri de la léproserie; mais quand il meurt il ne sait pas s'il a eu telle repentance qu'il ait été pardonné; par quoi grant peur doit avoir que cette léproserie de l'âme dure toujours. Ainsi vous prie, tant comme je puis, que vous mettiez votre cœur à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que vous amassiez mieux que toute maladie advînt au corps que le péché mortel advînt à l'âme.

« Il me demanda si je lavais les piés aux pauvres le jour du grant jeudi (le jeudi saint). Sire, dis-je, en

maleur, non; les piés de ces vilains ne laverai-je. Vraiement, fist-il, ce fut mal dit; car vous ne devez mie avoir en dédain ce que Dieu fit lui-même pour notre enseignement. Si vous prie-je, pour l'amour de Dieu premièrement, et pour l'amour de moi ensuite, que vous vous accoustumiez à les laver. »

Le compagnon de saint Louis nous donne encore beaucoup d'autres détails sur son roi. Ils sont consignés dans ses intéressants Mémoires. Nous y aurons recours plus d'une fois.

CHAPITRE IV

AUTEUIL.

Maintenant que nous avons entouré notre histoire de son cadre naturel, revenons à nos personnages.

Pendant que le baron de Bray se livre à des recherches vaines qui augmentent de jour en jour son impatience et sa mauvaise humeur, franchissons la courte distance qui se trouve entre Paris et Auteuil, et entrons dans ce joli village entouré de frais ombrages et de riantes pelouses.

Au XIe siècle, Auteuil appartenait à l'abbaye du Bec, dont le prieur était ce célèbre abbé qui fut plus tard archevêque de Cantorbéry, et qu'on canonisa après sa mort sous le nom de saint Anselme. Au commencement du XIIe siècle, les chanoines de Sainte-Geneviève, qui avaient des biens en Normandie, échangèrent ces biens avec les moines du Bec contre les serfs, la grange et les vignes d'Auteuil. Bientôt après, pour augmenter les revenus qu'ils percevaient dans ce village, les chanoines y établirent un four banal qu'ils affermèrent, d'abord au *major* ou maire d'Auteuil, et plus tard à de simples particuliers pour la rente de sept setiers de seigle et de sept setiers d'orge. A l'époque où nous nous trouvons, le village d'Auteuil ne rapportait pas moins de deux mille livres à l'abbaye de Sainte-Geneviève, somme très-forte pour ce temps-là.

Succursale de l'abbaye, un couvent s'élevait à côté du village, et c'était à l'abbé Aubert que les serfs payaient leurs redevances. C'était un saint prêtre, qui ne pressurait pas ses vassaux et ne les laissait pas traîner en prison par le bailli pour quelques deniers qu'ils ne pouvaient payer; il savait bien que son Seigneur à lui, Jésus-Christ, lui tiendrait compte de cet argent laissé aux pauvres, et qu'il le lui rendrait un jour au centuple. Aussi les gens d'Auteuil vivaient-ils en paix sans crainte de serjants, bediaux, forestiers ou autres gens préposés à la justice de la corvée et autres

dettes. On aurait pu tromper le bon abbé, et se servir de son nom pour persécuter les pauvres serfs; car il croyait volontiers ce qu'on lui disait, et ne se dérangeait guère de ses prières pour aller à la preuve; mais près de lui était un moine d'un tout autre caractère, tout aussi bon, mais beaucoup plus clairvoyant; de sorte que là où le père Aubert aurait cru implicitement à la parole du bailli et puni un serf pour quelque grand méfait, le père Dominique arrivait armé des renseignements et des preuves qui démontraient l'innocence de l'accusé, et faisait renvoyer le juge avec une vive remontrance de son supérieur. On se l'était tenu pour dit, et désormais bailli et maire avaient usé de leurs fonctions avec équité.

Le pouvoir du père Dominique ne s'étendait pas seulement aux murs de son couvent et à la limite du village. Son grand savoir, sa prudence et son habileté l'avaient souvent fait employer par le prieur de Sainte-Geneviève pour différentes missions dont il s'était toujours acquitté avec succès. Les voyages qu'il avait faits dans ces occasions lui avaient procuré des relations et des amis parmi les grands, et donné une influence dont il ne se servait que pour le bien.

A l'extrémité du village se trouvait une maison petite, mais propre, d'un aspect gai et pourvue dans le bas d'une boutique où quatre personnes étaient occupées, deux jeunes filles à coudre, et deux hommes

à tailler dans le bois de petites statuettes. L'un, le maître, d'un âge mur, perfectionnait le travail que l'autre, un grand garçon de 28 à 30 ans, ébauchait.

« Marcel, mon ami, dit le premier, voilà un saint Jean de ta façon qui ressemble à s'y tromper au dromadaire qu'on montrait sur la place du châtelet à la dernière foire. »

Les jeunes filles se mirent à rire, et Marcel leur tint compagnie de grand cœur.

« Le plus beau des apôtres du Sauveur! poursuivit maître Perrinet d'un ton mécontent. Ne comprendras-tu donc jamais la beauté et la laideur physiques? Combien de fois ai-je cherché à t'apprendre la rectitude des lignes et la régularité du trait! Mais c'est peine perdue. Ce qui m'étonne, c'est que tu aies jamais pu croire que tu avais la vocation de sculpter, et que tu l'aies pu mettre dans la tête de messire l'abbé, qui t'élevait pour faire de toi un moine.

— Maître, répondit Marcel, je n'avais certainement pas envie d'être moine; quant à une vocation, je pense que je n'en avais qu'une bien déterminée : c'était de rester avec vous et Mme Perrinet, qui étiez si bons pour moi que je pouvais quelquefois croire que le bon Dieu m'avait rendu mon père et ma mère; moi, pauvre enfant ramassé par un chanoine de Sainte-Geneviève sur un fumier, dans une des rues de Paris. Oh! je me souviens de la joie que j'éprouvais lorsque le père

Dominique venait vous voir et m'emmenait avec lui. Mme Perrinet (que Dieu la bénisse des marques d'affection qu'elle prodiguait au pauvre enfant trouvé!), Mme Perrinet m'embrassait, me donnait quelques petites friandises qu'elle tenait toujours en réserve pour moi, puis elle me recommandait d'être bien sage et bien pieux. Quand j'eus quatorze ans, mon seigneur Aubert me fit appeler, et me demanda si je voudrais bien être moine, ajoutant avec bonté que si j'avais quelque autre vocation, il me la faciliterait. L'idée me vint aussitôt que si je me mettais à sculpter on me donnerait à vous, et je dis que j'aimerais bien la sculpture des saints de bois. Voici comme le vœu le plus ardent de mon cœur, celui de passer ma vie avec vous, a été satisfait. J'ai été votre premier enfant.

— Et l'année suivante, dit Perrinet attendri par ces souvenirs, tu avais deux sœurs. Oui, ma pauvre Thérèse t'aimait bien, et elle avait raison, mon fils, vois-tu; car, si tu es un méchant sculpteur, tu t'es montré bon serviteur, cœur d'or, main ouverte, fidèle et dévoué, et je sais toute sorte de gré aux bons pères de t'avoir cédé à moi. »

Marguerite et Marie avaient posé leur ouvrage sur leurs genoux, et écoutaient avec intérêt.

« Ami Marcel, dit Marguerite, toute la maison t'a aimé tout de suite, jusqu'à notre vieille servante Gertrude, si grondeuse et si bonne pourtant; il y a là, je

crois, quelque sorcellerie de ta part. Au reste, n'est-ce pas au temps où tu habitais avec les pères que les démons faisaient de si méchants tours dans les monastères? Ils t'auront peut-être laissé un peu de leur pouvoir.

— Ma fille, dit un peu sévèrement maître Perrinet, vous vous donnez quelquefois trop de liberté dans votre langage. On ne doit point parler légèrement sur ce sujet.

— Père, interrompit Marie, tu nous as toujours dit que quand nous serions grandes tu nous raconterais ce que tu as vu à Rome; est-ce que nous ne le sommes pas assez?

— Je ne dis pas non, mon enfant; cependant j'aimerais mieux que l'histoire vous fût dite par le père Dominique, qui en a mieux connu les détails. Il se trouvait comme moi à Rome, et c'est de ce moment que date notre connaissance et notre amitié. C'est pour cultiver l'une et l'autre que je me suis décidé à quitter Paris, où j'avais droit de bourgeoisie, mais où je vivais pauvrement, pour venir m'abriter à l'ombre du monastère où il demeurait. C'est grâce à lui que je me suis fait une petite fortune; car il n'a pas eu trêve ni repos que mes statuettes ne fussent connues et bien vendues dans tout le royaume.

— Mais l'histoire, père? dit impatiemment Marguerite.

— C'est moi qui vous la conterai, puisque tel est le désir de mon brave ami, dit en entrant un nouvel interlocuteur qui n'était autre que le moine Dominique. Et je le loue de ne vous l'avoir pas racontée plus tôt, car il faut avoir l'âge de raison pour ouïr ces choses extraordinaires, et se dire que si elles entrent quelquefois dans les desseins de Dieu, il ne les permet que rarement et pour des circonstances sérieuses, et qu'enfin nous n'avons jamais rien à craindre quand nous avons son nom pour bouclier sur les lèvres et dans le cœur.

« Vous n'êtes pas sans savoir, mes enfants, que nous vivons à une époque privilégiée, où beaucoup de saints se sont fait connaître. Ils ont rempli le XIIe siècle et le commencement du XIIIe de la gloire de Dieu. Un grand nombre d'entre eux, qui ont conquis les premières places dans le ciel, occupaient aussi les premières sur la terre. Ainsi en est-il de notre pieux roi Louis, et de Ferdinand III, roi de Léon et de Castille, son digne émule, qui fait une guerre active aux Maures et refuse de lever des impôts sur son peuple, en disant : « A Dieu ne plaise que j'agisse ainsi; je crains « plus les malédictions d'une pauvre femme que toute « une armée de Maures! » A côté d'eux il faut placer saint Edmond de Cantorbéry, saint Guillaume, duc

(1) A. Biéchy. — Voyez son *Histoire du siècle de Louis IX,* que nous avons consultée plus d'une fois pour écrire ce volume.

d'Aquitaine, saint Thibaut de Montmorency, saint Raymond de Pennafort, saint Richard d'Angleterre. Nous avons encore, après ces noms illustres, à en citer de non moins glorieux ; ce sont : saint François d'Assise, le fondateur des franciscains, qui a fait de la pauvreté une dignité; saint Dominique, l'illustre fondateur des dominicains ou frères prêcheurs; le bienheureux Pierre de Nolasque, qui a institué l'ordre de la Merci pour le rachat des captifs, et saint Raymond Nonnat, le plus fervent de ses disciples; saint Antoine de Padoue, le plus grand des frères de l'ordre de Saint-François, après le saint fondateur lui-même; saint Engelbert, archevêque de Cologne, qui versa son sang pour Jésus-Christ; saint Egidius, les bienheureux Jordan de Saxe, Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, et tant d'autres qui ont méprisé les joies terrestres pour ne s'occuper que des joies spirituelles.

« Votre sexe, mes chères filles, a aussi une grande part de la gloire de ce siècle; il a fourni également un grand nombre de noms à la phalange céleste. Les plus grands, vous les connaissez; je vous ai souvent parlé de cette jeune et aimable sainte, Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, qui fut un admirable modèle d'humilité et de charité; je vous ai raconté maintes fois ses malheurs, sa résignation et cette sérénité charmante qui parait son doux visage au milieu des

plus rudes tribulations. Vous étiez déjà en âge de comprendre et de partager la joie que sa canonisation, arrivée en 1235, fit éprouver à tous les cœurs catholiques.

« Je vous ai parlé aussi de sainte Hedwige, tante de sainte Élisabeth et duchesse de Pologne; de sainte Agnès, fille du roi de Bohême, qui préféra à une couronne impériale son bandeau de vierge et de sainte; de la bienheureuse Mafalda, fille du roi de Portugal; de sainte Claire, fille d'un noble italien, qui fut la sœur spirituelle de saint François d'Assise et fonda l'ordre des Clarisses. Vous le voyez, l'exemple des vertus vient de haut. Oui, les siècles à venir diront que celui-ci a fourni une glorieuse pléiade de saintes et de saints. Et nous ne sommes qu'à sa première moitié! L'Église a encore de grandes espérances. On parle déjà des mérites de deux jeunes lévites italiens : Thomas, d'Aquino, dans le royaume de Naples, disciple d'Albert le Grand, et Jean Fidenza, nommé Bonaventure depuis sa guérison miraculeuse par saint François d'Assise. Plaise à Dieu que ceux-là aussi suivent la même voie que leurs illustres devanciers!

« Je vous ai dit que saint Dominique avait fondé un ordre de frères prêcheurs. Lors du chapitre général tenu à Bologne (1) peu de temps avant sa mort, cet

(1) Ce récit est tiré des *Légendes, Souvenirs et Récits*, traduit de l'anglais par Bordot.

ordre comptait soixante couvents en différentes parties du monde. Bientôt les dominicains se trouvèrent dans toute la chrétienté. On écoutait avec admiration les prédications d'hommes dont la vie était plus merveilleuse encore que les paroles, soit à cause de l'austérité et de la sainteté qui paraissaient en eux, soit pour les grâces extraordinaires dont on savait qu'ils jouissaient; car ils passaient pour entretenir, dans l'intérieur de leurs monastères, avec les esprits célestes des rapports semblables à ceux qui existent ordinairement entre les hommes.

« Ainsi on a écrit d'un novice du couvent de Sainte-Sabine à Rome qu'une nuit, pendant laquelle il se trouvait éveillé et couché dans son lit au dortoir, entendant un bruit de pas, il chercha à en découvrir la cause, et aperçut trois personnes habillées comme des frères, de sorte qu'il pensa que c'étaient trois d'entre eux. L'une d'elles marchait la première et portait la croix; la seconde, le vase contenant l'eau lustrale; la troisième l'accompagnait, aspergeant les lits et tout le dortoir d'eau bénite, ainsi que cela se pratiquait alors dans l'ordre.

« Pendant qu'il répandait l'eau sacrée, l'un d'eux prit la parole : « Frères, dit-il, maintenant que nous « avons chassé tous les démons de ce dortoir, qui « enverrons-nous dans les autres parties de la maison ?» Et celui qui portait l'eau bénite répondit : « Notre-Sei-

« gneur y a envoyé d'autres anges; nous n'avions « affaire qu'ici. » Le novice reconnut par là que c'étaient des anges, et non des religieux. Quand ils eurent terminé, ils disparurent.

« Mais les grâces dont les frères jouissaient, et qui rendaient si fructueux leurs travaux pour la conversion des âmes, allumèrent contre eux la fureur des esprits des ténèbres, qui résolurent d'unir tous leurs efforts pour détruire cet ordre qui leur faisait tant de mal. Alors, dans le même temps, dans le même moment, dans chaque couvent de l'ordre, on vit s'élever tout à coup un ouragan de tentations et de déréglements d'un caractère si extraordinaire, que la source dont il provenait ne fut un mystère pour personne. Tantôt les frères étaient tourmentés de tentations qui les portaient à outrer imprudemment leurs pratiques de dévotion; tantôt ils étaient accablés de dégoûts et d'ennuis. Beaucoup furent effrayés, harassés jour et nuit et réduits au désespoir par les assauts incessants de leurs ennemis infernaux; des nuages d'animaux immondes et hideux apparaissaient dans les dortoirs et dans les cellules; des cris, des voix et des blasphèmes de l'enfer troublaient les heures silencieuses de la nuit. C'étaient surtout dans les deux grands monastères des dominicains de Paris et de Bologne que ces manifestations avaient lieu. Un des pères de ce dernier couvent, homme d'une vie irré-

prochable, fit entendre un jour un cri si fort, si terrible, que les autres pères accoururent à son secours, et le trouvèrent sans connaissance. Quand il revint à lui et qu'on lui adressa la parole, il ne fit aucune réponse; un tremblement semblable à celui qui accompagne l'agonie agitait tous ses membres, et ses yeux restaient constamment fixés dans la même direction. Il demeura en cet état durant plusieurs heures. Quand enfin la parole et le mouvement lui furent revenus, le prieur le questionna sur la cause de son accident : « Mon père, lui répondit-il, ne m'interrogez pas; ce « que j'ai vu, c'est Satan sous un aspect si affreux, « que vous devez vous étonner, non point de me voir « dans l'état où je suis actuellement, mais de me « trouver encore en vie; car si je voyais de nouveau « cette apparition d'un côté et de l'autre la fournaise de « l'enfer, je préfèrerais m'élancer tout vivant dans les « flammes, pour ne pas contempler de nouveau une « chose si horrible. »

« Cette lutte dura trois ans, au bout desquels les forces et le courage des frères se trouvèrent presque épuisés. Plusieurs revinrent dans le monde; personne n'osait plus entrer dans un ordre qui paraissait être devenu un point de mire des malins esprits, en sorte qu'il était menacé de destruction. Enfin un chapitre général fut tenu à Paris en 1224, sous le gouvernement du bienheureux Jordan de Saxe, lequel mit l'ordre

tout entier sous la protection de la Reine du ciel, et ordonna que chaque soir, après complies, dans toutes les églises dominicaines, on ferait la procession dite du *Salve Regina.*

« Je me trouvais alors à Rome avec votre père, mes chères filles, et tous les deux nous assistâmes à cette pieuse cérémonie, faite pour laisser dans tous les esprits un souvenir ineffaçable. Les frères avaient leur musique à eux, de beaux chants graves et solennels. Arrivés dans la travée du chœur, ils se retournèrent vers l'autel, et aux paroles *Eia ergo* tous se mirent à genoux; le prieur passa au milieu des rangs agenouillés, répandit de l'eau bénite sur chacun, puis retourna reprendre sa place, qu'il garda jusqu'à la fin de l'antienne.

« Les résultats qui suivirent cet acte de piété furent merveilleux. Partout les apparitions et les tribulations cessèrent, le courage revint; chacun voulut entendre ce beau chant du *Salve* dans les églises dominicaines, et de même qu'auparavant il y avait eu des miracles de l'enfer, de même après il y eut des miracles du ciel. Dieu a permis qu'avec quelques autres j'assistasse à l'un d'eux.

« C'était dans la grande église de Saint-Jean, à Paris. Un soir qu'il y avait une foule extraordinaire à qui la ferveur faisait répandre des larmes, nous vîmes tout à coup paraître Marie visiblement dans l'église, près de

l'autel. Elle se tenait les yeux abaissés sur les frères pendant qu'ils chantaient, et était entourée de toute une cour céleste. Au moment du *Et spes nostra salve*, elle fit de la tête un signe grave et doux; et, lorsque retentirent ces autres paroles : *Eia ergo advocatanostra*, elle se tourna vers l'autel, et se prosternant aux pieds de son fils, implora son pardon pour ses enfants; lorsqu'ils dirent : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, son suave regard répondit à leurs prières avec une expression pleine de joie et de bonté; puis, à ces derniers accents : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende*, elle éleva le divin enfant dans ses bras, et semblant le montrer à ceux qui avaient prié, elle disparut.

« Dans une autre occasion, j'ai su qu'on l'avait vue descendre sur l'autel, qui tout à coup se trouva éclairé par une brillante clarté, et environné d'une grande foule d'esprits célestes au milieu desquels elle siégeait sur son trône tenant le saint enfant dans ses bras; elle écouta l'antienne qui se chantait, et continua de tenir ses regards abaissés sur les fidèles à genoux, jusqu'à la fin de la célébration. Alors elle se leva, et prenant la main du petit Jésus, elle lui fit faire le signe de la croix sur leurs têtes et disparut. »

« Voilà, mes enfants, le récit que vous avez demandé. Vous voyez combien de notre temps ont été visibles les signes de la puissance de Dieu et les marques

de la protection de Marie; aussi sommes-nous plus spécialement obligés à une vie pieuse et sainte qui prouve notre reconnaissance pour de si grandes grâces. »

L'émotion qu'elles ressentaient empêcha les jeunes filles de répondre; les joues de Marguerite étaient en feu, ses yeux brillaient, tandis que ceux de Marie répandaient de douces larmes.

Le père les laissa à cette impression salutaire, et sortit après leur avoir donné sa bénédiction.

CHAPITRE V

PROJET DE FÊTE.

Un soir que la famille était réunie et se livrait à ses occupations habituelles, Marguerite, après avoir causé un moment à demi-voix avec sa sœur, quitta sa place et vint auprès de son père, qu'elle embrassa.

Maître Perrinet, fort en train de donner le dernier coup de ciseau à une sainte Claire, et très-distrait d'ailleurs, ne fit aucune attention à sa fille. Celle-ci, jetant un regard d'intelligence à sa sœur, redoubla ses

caresses, si bien que le bonhomme finit par lui dire : « De quoi donc as-tu envie ? »

Se voyant devinée, Marguerite rougit. Marie et Marcel souriaient.

« Eh bien, oui, père, c'est vrai, j'ai bien envie de quelque chose, et Marie aussi.

— Marie aussi ? Quoi ! madame Raison s'en mêle ? Alors, j'ai bon espoir pour ta requête.

— Tu ne sais pas, père ? demain il y a grande fête à Paris à l'occasion d'une sainte chapelle que notre roi Louis veut ériger pour renfermer ses trésors religieux. On jouera un beau mystère sur la place Notre-Dame : l'histoire de nos premiers parents. On verra le paradis terrestre, le pommier, Satan, les anges ; puis il y aura la mort d'Abel et la punition de Caïn. Ce n'est pas tout : le crieur a annoncé qu'après ce mystère on jouerait *Joseph en Égypte* et le *Songe de Pharaon* avec les sept vaches grasses et les sept maigres qui paraîtront pour tout de bon. Cela durera plusieurs heures. Puis on fera des jeux de chevalerie, et l'on distribuera des viandes et du vin aux pauvres. Mon Dieu ! que ce sera donc beau !

— Et qui donc vous a conté tout cela, petite fille ? Ce n'est pas le crieur, sans doute.

— Oh ! non, mon père ; le crieur ne sort pas des murs de Paris. C'est Jehanne, la femme au commissionnaire du couvent. Elle le tenait de son mari, qui

l'avait appris du frère portier, qui le savait.....

— Qui le savait par un autre, lequel était renseigné par un cinquième! dit Perrinet avec humeur; en sorte que voilà des choses bien certaines! Tu sais que je n'aime pas que tu ailles courir à droite, à gauche, après des nouvelles; une jeune fille modeste ne doit pas se montrer si empressée ni si curieuse.

— Courir après des nouvelles.... répéta Marguerite avec dépit; je n'ai pas couru après, ce sont elles qui me sont venues trouver!

— Jehanne est venue ici tantôt, mon père, s'empressa de dire Marie, tandis que tu étais au couvent.

— Où l'on me disait que le mystère ne commencerait que vers dix heures, et serait précédé par les autres jeux et par la distribution... Voilà comme Marguerite est bien renseignée!

— Tu le savais donc, père! s'écria Marguerite. Ah! je t'y prends. Le père Dominique t'avait dit tout cela au couvent, et je parie qu'il t'a engagé à y aller avec nous! »

Maître Perrinet ne put s'empêcher de sourire : sa fille avait deviné juste.

« Tu es une petite peste, dit-il, on ne peut rien dire devant toi que tu n'en prennes avantage. Eh bien, soit! nous irons. Tu viendras aussi, mon fils, continua-t-il avec bonté en s'adressant à Marcel; Dieu sait

comme nous allons être foulés ! nous aurons besoin de tes coudes.

— Mais, fit observer Marie, si c'est sur la place Notre-Dame qu'on joue, nous pourrons bien entrer chez Gertrude.

— Oh ! c'est vrai, s'écria Marguerite en battant des mains dans sa joie ; je n'y avais pas songé. Sa maison a une petite porte de derrière qui donne dans la rue du Loup ; nous entrerons par là et nous verrons tout, bien à notre aise et sans courir aucun risque. »

Les choses étant ainsi convenues, les jeunes filles préparèrent le souper, et se retirèrent dans leur chambre immédiatement après en avoir fait disparaître les vestiges. Elles avaient hâte de se retrouver seules pour parler de la journée du lendemain. D'ailleurs on se couchait de bonne heure chez maître Perrinet, qui avait adopté le dicton d'usage à cette époque :

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante-neuf.

CHAPITRE VI

RÉCITS DU PÈRE DOMINIQUE.

Marguerite ne put pas dormir de toute la nuit, dans l'attente des plaisirs qu'elle espérait; Marie elle-même, quoique plus modérée, eut une assez longue insomnie. Elles se levèrent avant le jour, et se trouvèrent prêtes longtemps avant maître Perrinet, qui regardait d'un œil de tendresse et de regret sa sainte Claire inachevée. Au moment de sortir, on vit apparaître le visage souriant et fin du père Dominique, qui ajouta à l'allégresse commune en déclarant qu'il allait faire route avec ses amis. La distance d'Auteuil à Paris n'est pas longue; elle fut encore raccourcie par la conversation pleine d'intérêt du père, à qui une excellente mémoire fournissait une foule de récits attachants.

« Avez-vous vu notre bon roi depuis peu? lui demanda maître Perrinet.

— J'ai dîné chez lui hier.

— Vous avez dîné chez lui! avec lui! s'écria Marguerite. Oh! contez-nous donc cela! Étiez-vous avec

beaucoup de seigneurs? Les reines s'y trouvaient-elles? On les dit toutes deux bien belles!

— J'y étais, en effet, en belle et bonne compagnie. D'abord les deux reines : Blanche de Castille, avec son beau profil grec, son front haut, ses grands yeux noirs sous des sourcils sévères, sa taille majestueuse et cet air de grandeur qui ne la quitte jamais; puis la douce Marguerite de Provence, un ange aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Elles étaient à côté du roi; autour de la table se trouvaient le jeune sire de Joinville, que Louis affectionne et près de qui j'étais; Monseigneur Gilles Lebrun, que le roi a fait depuis peu connétable de France (1) à cause de sa grande renommée de piété; Simon de Brioud, Pierre de Fontaines, Montmorency, Mgr l'archevêque de Tyr, confesseur du roi; le savant Guillaume de Saint-Amour, et Robert de Sorbon (2), que le roi a appelé près de lui pour son grand savoir. Je ne dois pas oublier un autre convive; c'était le plus jeune, un Allemand. Il ne paraissait pas avoir plus de seize à dix-huit ans; son teint délicat, sa beauté, qui semblait participer d'un caractère intérieur et tenir à l'âme plus qu'au corps, le rendaient remarquable. Il était placé près de la reine Blanche, qui avait pour lui mille attentions, et le servait avec des égards

(1) Joinville.

(2) Fondateur de la Sorbonne.

et une sorte de respect affectueux qui m'étonna, venant d'une si grande reine à un si jeune jouvenceau. Son nom, que je demandai, me donna l'explication de ces égards; c'était le fils de sainte Élisabeth de Hongrie....

— Que j'aurais voulu le voir! s'écrièrent les deux sœurs. J'aurais fait comme la reine Blanche, dit Marie, je n'aurais pas cru pouvoir montrer trop de respect à l'enfant d'une sainte, à celui qu'elle a bercé sur ses genoux, touché, soigné...

— Aussi, reprit le père Dominique, ne fus-je plus surpris lorsque, en quittant la table, je vis la reine le baiser au front, où l'on me dit que sa mère avait coutume de l'embrasser. Hélas! le pauvre enfant a un oncle indigne qui, après avoir abreuvé d'épreuves la vie de la sainte, voudrait maintenant retenir son héritage au détriment du jeune Hermann. Il en arrivera selon les desseins de Dieu (1).

— Pauvre Hermann! dit Marie.

— Et le roi, notre bon roi Louis, demanda Marguerite, qu'a-t-il dit durant ce dîner?

— Il a été aimable et enjoué comme d'ordinaire. A la fin du dîner, il a pris plaisir, comme cela lui arrive souvent, à exciter l'un contre l'autre Robert de Sorbonne et le sire de Joinville qui soutenaient des propositions contraires, l'un avec l'assurance que lui donne

(1) Hermann fut empoisonné dans sa dix-huitième année par une femme que son oncle Henri avait payée pour ce crime.

sa science, l'autre avec la naïveté et la rude sincérité qui lui sont habituelles et qui le rendent cher au roi. Monseigneur l'archevêque proposait de faire lire quelque livre de religion après le dîner; mais le roi Louis le pria de remettre son projet pour un autre moment, disant : « Vous ne lirez point à présent, car il n'est si « bon livre, après manger, comme quolibez (1). »

« Pendant le dîner, le sénéchal, qui vit dans la familiarité de notre saint roi, me conta toutes sortes de pieuses coutumes de Louis. Ainsi, tous les jours il entend ses heures chantées et une messe basse de *requiem*, à genoux sur le pavé, même l'hiver. Quand il est malade, on récite les offices près de son lit. Chaque matin, il se renferme dans un cabinet où l'on soupçonne qu'il se donne la discipline. Toujours levé avec le jour, il couche sur un lit de planches avec un simple matelas, sans paillasse. Il jeûne tous les vendredis et les veilles de fêtes de la sainte Vierge, et se confesse chaque semaine. Son confesseur lui inspire tant de respect, que souvent il le sert de sa propre main, le prévenant, se dérangeant pour lui donner ce qui lui est nécessaire ou agréable; et lorsque celui-ci s'en défend, le roi lui répond : « Vous êtes le père, et moi « l'enfant; vous devez commander, je dois obéir (2). »

(1) Joinville.

(2) Chroniques de Saint-Denis.

« Le bon sénéchal me dit encore bien des choses sur la grande charité de son maître, sur sa bonté pour tout ce qui l'entoure, et sur la fermeté avec laquelle il sait réprimer et punir ceux qui font mal. Un jour, sûrement, Louis IX sera mis dans la glorieuse phalange des saints de ce siècle, en même temps que la postérité le classera parmi nos meilleurs rois. »

En ce moment on atteignit la dernière limite d'un bois qu'on traversait pour se rendre à Paris. Dans un endroit où la route s'élargissait, on apercevait une petite cabane de bois, sorte de cage de six à sept pieds de haut qui ne recevait de jour que par une étroite ouverture grillée.

« Je ne passe jamais devant la logette des lépreux, dit maître Perrinet en regardant le bâtiment, sans rendre grâce au ciel de n'y voir aucune de ces malheureuses créatures qu'un mal cruel fait retrancher de la société de leurs semblables.

— Hélas, dit le père Dominique, la logette va être habitée. Hier, un pauvre manœuvre qui habitait au bas du Mont-des-Martyrs (1) a succombé. Sa femme avait caché sa maladie de peur qu'on ne le lui enlevât, ce qui serait arrivé en effet. Elle est victime de son dévouement, car on la dit atteinte de la lèpre à son tour;

(1) Aujourd'hui Montmartre. Les Romains l'appelaient Mont-de-Mars. Le supplice qu'y subirent saint Denis et d'autres chrétiens pendant les persécutions lui fit donner le nom de Mont-des-Martyrs.

et comme il n'y a plus de place dans la léproserie de la Cité, on va l'amener ici.

— Pauvre malheureuse! dit Marie avec compassion.

— Quelle triste destinée! ajouta sa sœur.

— D'autant plus triste, dit le père, qu'elle a un enfant dont elle devra se séparer.

— Mais, demanda Marguerite, n'aurait-on pas pu la mettre dans une autre léproserie? Il n'y en a sûrement pas qu'une en France.

— Il y en a deux mille, comme en fait foi le testament du roi Louis VIII, père du roi actuel, qui a légué à chacune d'elles la somme de cent sous. Pour en revenir à Guillemette, on la transportera un peu plus tard dans une autre léproserie où on s'assurera qu'il y a place. »

Tout en causant, les voyageurs marchaient toujours, et bientôt ils virent la muraille d'enceinte que Philippe-Auguste avait fait récemment élever autour de Paris (1).

(1) « Cette muraille, » dit M. Gabourd dans son remarquable ouvrage sur l'histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours, « cette muraille partait de la rive droite de la Seine, à quelques mètres au-dessous du pont des Arts, et à ce point de départ s'élevait une grosse tour ronde destinée à la garde du fleuve. La muraille traversait ensuite l'emplacement actuel de la cour du Louvre; elle suivait la direction de la rue de l'Oratoire jusqu'à la rue Saint-Honoré, où était pratiquée la porte du même nom. Le mur d'enceinte s'étendait ensuite, entre les rues de Grenelle et d'Orléans, jusqu'au carrefour où aboutissent aujourd'hui les rues Jean-

Ils passèrent la porte et entrèrent dans la ville. De tous côtés s'élevaient déjà des clameurs joyeuses; les distributions de vivres et de vin s'étaient faites en différents quartiers; des jeux chevaleresques avaient attiré la foule sur la place du Châtelet; mais c'était surtout du

Jacques-Rousseau et Coquillière, et à cet endroit s'ouvrait la porte de Bohême. L'enceinte se prolongeait ensuite jusqu'à la rue du Jour; elle laissait plus loin à la voie publique un passage ouvert nommé d'abord porte Montmartre et plus tard Saint-Eustache, puis elle continuait derrière la rue Mauconseil, coupait à angle droit la porte Saint-Denis, et allait déboucher dans la rue Saint-Martin. Là s'ouvrait encore une porte fortifiée. La muraille se prolongeait ensuite entre les rues Michel-le-Comte et Geoffroi-l'Angevin, jusqu'à la rue de Braque, depuis lors rue du Chaume; elle suivait la direction de la rue de Paradis, et coupait la vieille rue du Temple au lieu où s'ouvrait la porte Barbette. De cette porte, et sans interruption, le mur, décrivant une courbe sensible, traversait les emplacements qui se trouvent entre la rue du Temple et la rue Culture-Sainte-Catherine, puis s'ouvrait au lieu qui reçut plus tard le nom de porte Baudoyer, et venait rejoindre la Seine vers l'endroit qui sépare le quai des Ormes du quai des Célestins, entre la rue de l'Étoile et la rue Saint-Paul.

« Sur la rive gauche de la Seine la muraille commençait où s'élève aujourd'hui le palais de l'Institut, et s'appuyait sur la tour de Nesle; puis se prolongeait jusqu'à la rue Saint-André-des-Arcs, où se trouvait la porte qui reçut plus tard le nom de Bucy. De cette porte le mur allait à la rue des Cordeliers, aujourd'hui rue de l'École-de-Médecine, s'ouvrait à la porte Saint-Germain, appelée alors porte des Cordelles, traversait les rues de Touraine et de l'Observance, atteignait la place Saint-Michel, suivait la direction de la rue des Fossés-Saint-Victor, et s'étendait jusqu'au bord de la Seine. Une tour fortifiée complétait cet ensemble de fortifications. L'espace compris entre l'enceinte de la rive gauche et celle de la rive droite était loin d'être bâti, et se composait en grande partie de champs. »

côté de la place Notre-Dame que se portait le flot populaire, car c'est là que devait se jouer le mystère.

CHAPITRE VII

LE MYSTÈRE. — COMMENT ÈVE S'EST ÉVANOUIE DE PEUR.

Nos amis d'Auteuil étaient arrivés sans trop de peine à leur destination, et avaient été accueillis avec joie par leur ancienne servante Gertrude, qui avait vu naître Marie et Marguerite et les aimait comme ses enfants. Elle était restée quinze ans au service de maître Perrinet, et ne l'aurait jamais quitté sans un frère qu'elle avait à Paris et qui l'y avait appelée pour le soigner et partager une petite fortune gagnée dans le commerce. Gertrude installa ses anciens maîtres avec Marcel à l'une de ses fenêtres; quant au père Dominique, il les avait quittés, promettant de venir les reprendre à la fin du jour.

Les mystères étaient des spectacles religieux, des représentations de scènes bibliques qui se donnaient alors, soit en plein air, soit sur un théâtre qu'on élevait à cet effet et qui était à peu près, mais en grand, ce

qu'est de nos jours le théâtre de Guignol; seulement les marionnettes étaient vivantes. Les rôles étaient souvent remplis par des clercs. Quelquefois, comme dans l'âne de Balaam, on faisait parler des bêtes; c'était un personnage caché qui donnait la réplique à leur place. On préparait quelque temps d'avance ces représentations quand elles avaient lieu pour solenniser quelque événement important; alors le théâtre avait de très-grandes proportions. Il se composait de plusieurs étages : trois, six, et jusqu'à neuf (1). Chacun de ces étages, qu'on appelait *establies*, était affecté aux différentes divisions d'une même pièce. L'ouverture de tous était béante devant le public. Quand les personnages d'un étage avaient fini leurs rôles, ils s'asseyaient et étaient censés disparus; alors d'autres commençaient.

Le théâtre élevé sur la place Notre-Dame, et adossé contre l'église, qu'il masquait entièrement, n'était que d'un seul étage, élevé environ à deux mètres au-dessus du sol; mais cet étage était partagé dans sa largeur en trois divisions. La première, à ciel ouvert, représentait un jardin; du moins une assez grande quantité de pots de fleurs pouvait le faire croire; en outre, le plancher était jonché d'herbes, et les plus hauts arbustes portaient des fruits de toute espèce; un fleuve d'or serpentait dans ce jardin, et au fond on voyait un soleil

(1) Chronique de Metz.

d'argent tout illuminé et scintillant. La seconde division était beaucoup moins brillante; on n'y voyait qu'une pâle et triste lune qui éclairait un paysage terrestre de rochers et d'arbres.

Contrairement à l'usage établi, le dernier étage était fermé; on disait qu'il s'ouvrirait en temps et lieu pour laisser voir quelque chose d'effroyable.

« Enfin! dit avec un soupir de satisfaction Marguerite, cela va commencer. »

En effet, un personnage placé devant le théâtre, sur un escabeau un peu élevé, une baguette à la main, annonça qu'on allait voir se dérouler l'histoire de nos premiers parents; et tout aussitôt Adam et Ève entrèrent. Adam était revêtu d'une simarre fourrée, à manches ouvertes par le haut; son pourpoint décolleté laissait voir le haut de sa poitrine; il portait un chapel enrichi d'un galon et d'une frange d'or. Ève avait une robe de soie blanche, et un chaperon orné d'un voile qui retombait par derrière, très-bas. Ils commencèrent à se féliciter du sort dont ils jouissaient et à se raconter les merveilles et les délices du paradis terrestre; ce qui n'était pas hors de saison, car ce que le théâtre en étalait n'en donnait pas une très-haute idée. En ce moment, le bon Dieu parut, revêtu d'une dalmatique (1), les cheveux courts et la barbe longue. Il montra à nos

(1) *Athenæum français*, 28 avril 1855, page 345.

premiers parents l'arbre de science du bien et du mal, et leur défendit de toucher à ses fruits, en leur disant que s'ils ne respectaient pas sa défense ils mourraient. Puis il partit, et Adam poliment le reconduisit. Pendant qu'Ève se trouvait seule, elle entendit un sifflement très-fort. Elle regarda, et vit qu'il venait de l'arbre de science; alors elle aperçut, entrelacé dans ses branches, un serpent qui commença aussitôt un discours captieux, par lequel il essayait de lui prouver que si elle mangeait du fruit de l'arbre, non-seulement elle n'en mourrait point, mais que, devenue semblable à Dieu, elle acquerrait la connaissance de toutes choses. Là il y eut un moment d'arrêt; Ève se promena avec agitation; un monologue fit connaître qu'elle était violemment tentée; elle regardait le fruit, qui était une très-belle pomme, elle s'approchait, puis elle s'éloignait en s'excitant à l'obéissance envers Celui qui l'avait créée; enfin son irrésolution parut cesser, elle étendit le bras...

En ce moment les spectateurs, de plus en plus intéressés, firent entendre une rumeur sourde d'où surgit de différents côtés ce cri : « Ne la prends pas, Ève ! ne la prends pas. »

Mais Ève, nonobstant le bon conseil, cueillit la pomme, et tout aussitôt mordit dedans. Elle se demanda ensuite à elle-même comment elle ferait. Convaincue par les paroles trompeuses du serpent qu'elle

aurait la puissance de Dieu, elle voulut la partager avec celui qu'elle aimait tendrement, et, aussitôt qu'Adam reparut, elle vola au-devant de lui et lui conta son histoire en le suppliant de faire comme elle. Adam n'y mit pas beaucoup de façons; il fut encore plus vite persuadé par sa compagne qu'elle ne l'avait été par le serpent; il mangea donc de la pomme. Aussitôt un bruit terrible se fit entendre, et attira toute l'attention vers l'étage fermé, qui s'ouvrit et laissa voir un énorme dragon dont la gueule s'ouvrait pour lancer des flammes; il en jetait aussi par les narines. Quand l'ouverture se reboucha et qu'on reporta ses regards vers le paradis terrestre, on vit nos pauvres parents écoutant la tête baissée, l'œil humilié, la malédiction suivie de la promesse divine. Puis des anges ailés, dont le rôle était rempli par de jeunes enfants nus, ou du moins qui le paraissaient grâce à un maillot couleur de chair, vinrent les chasser du paradis terrestre.

Là il y eut un intermède assez long, qui fut rempli par des chants et des cantiques; mais nul ne bougea de sa place dans cette foule compacte; on avait trop peur de la perdre.

Le mystère commença.

On revit Adam et Ève, dans le second compartiment, mal vêtus, tristes, et se lamentant des misères dont ils sont accablés. Caïn et Abel, leurs fils, sont

près d'eux; le premier, à l'air dur et farouche, trace un sillon avec une espèce de charrue, tandis que le doux Abel garde des moutons de carton et chante les louanges du Seigneur. Dans le fond, qui figure des rochers, on entrevoit des animaux féroces, qui passent et repassent sans entrer autrement en scène. Cependant l'un d'eux, un bœuf monstrueux, parut avoir oublié sa consigne, car il s'avança par soubresauts jusqu'au milieu du théâtre, et là, se partageant tout à coup en deux, il alla tomber de la tête sur les moutons d'Abel qu'il culbuta, et de son arrière-train sur la pauvre Ève qui, n'étant pas préparée à ce genre d'épreuves, quoiqu'elle eût eu déjà bien des misères, jeta un cri et s'évanouit.

Voici ce qui s'était passé pour le malencontreux animal. Il était figuré par une machine en carton qui, en raison de ses proportions, avait reçu deux hommes dans ses flancs. Le premier était debout, un peu incliné; le second, la tête appuyée sur la chute des reins de son camarade. Ils se prirent de querelle pour une cause où, le premier ayant été l'agresseur, l'autre, dans son premier mouvement, mordit aussitôt ce qui se trouvait sous sa dent. L'avant-train poussa un mugissement épouvantable, et le bœuf se sépara en deux.

Abel s'occupa immédiatement à en réunir les morceaux et n'eut pas peu de peine à y réussir, tandis que Caïn s'était précipité au secours d'Ève et la faisait

revenir à elle; après quoi la pièce reprit au meurtre d'Abel par Caïn, suivi de la punition de celui-ci, figurée à grand renfort de flammes et de feux lancés par l'enfer.

Ainsi finit le mystère.

CHAPITRE VIII

LA LOGETTE DU LÉPREUX.

A trois heures les fêtes étaient terminées. Après avoir partagé le repas de Gertrude, qui se mit en quatre pour les servir, maître Perrinet et sa famille, accompagnés du père Dominique, prirent congé de leur bonne hôtesse et de son frère et se remirent en route. Aucun d'eux ne s'aperçut qu'ils étaient suivis par un homme de mauvaise mine; il y avait tant de monde par les rues de Paris! On évita les rues non pavées; le père Dominique apprit aux jeunes filles qu'avant Philippe-Auguste elles étaient toutes en cet état.

« Je me rappelle, leur dit-il, le temps où à certaines époques, dans les jours chauds de l'été, par exemple, il était presque impossible de traverser, tant ils étaient in-

fects, quelques quartiers mal bâtis et coupés d'obscures et fangeuses ruelles. Un jour le roi s'approcha des fenêtres, où il se plaçait quelquefois pour se distraire par la vue du cours de la Seine; des voitures traînées par des chevaux traversaient alors la Cité, et, remuant la boue, en faisaient sortir une puanteur insupportable. Le roi ne put y tenir, et cette odeur infecte le poursuivit jusque dans l'intérieur de son palais. Dès lors il conçut un projet difficile autant que nécessaire, projet qu'aucun de ses prédécesseurs, à cause de la grande dépense et des graves obstacles que présentait son exécution, n'avait osé entreprendre. Il convoqua les bourgeois et le prévôt de la ville, et, par son autorité royale, leur ordonna de paver, avec de fortes et dures pierres, toutes les rues de la Cité (1). L'aïeul de notre roi dota également Paris de halles, de plusieurs boucheries et de fontaines publiques.

« Vous savez, mes enfants, que c'est sous son règne que fut élevée notre magnifique basilique, cette Notre-Dame qui fera l'admiration des siècles à venir, et dont le plan avait été fourni par Maurice de Sully, évêque de Paris, en 1160. Tous les habitants rivalisèrent alors d'ardeur et de zèle pour amener à bien cette œuvre gigantesque; des confréries pieuses, dont les membres se recrutaient dans tous les rangs de la

(1) Tiré de l'historien Rigord.

société, y travaillaient la nuit et le jour. Parfois les confesseurs substituaient à la pénitence ordinaire l'obligation de contribuer par une aumône à l'avancement des travaux (1). C'était un prodige inouï de voir des hommes puissants, fiers de leur naissance, habitués à une vie voluptueuse, s'attacher à un chariot et traîner des pierres, de la chaux, du bois, tout ce qu'il fallait pour le saint édifice. Parfois mille personnes, hommes et femmes, étaient attelées à un seul chariot, tant la charge était pesante; et cependant on n'entendait pas le plus léger bruit. Quand ils s'arrêtaient en route, ils se parlaient, mais seulement de leurs péchés, dont ils se confessaient avec larmes et prières. Alors plusieurs d'entre les ministres du Seigneur les exhortaient à déposer les haines, à remettre les dettes; et s'il se trouvait quelque pécheur endurci qui refusât de pardonner à ses ennemis et qui repoussât les exhortations pieuses, il était aussitôt détaché du chariot, comme indigne de faire une œuvre pour Dieu (2). Et toutes nos cathédrales ont été bâties ainsi.

« Mais nous avons fait un long détour, et nous voici sur la place Maître-Albert (3). Je vous ai parlé quelquefois de cet Albert que nous nommons le Grand, et qui est regardé comme l'homme le plus savant de notre

(1) M. Gabourd.

(2) Aimon, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive.

(3) Place Maubert.

époque. C'est sur cette place qu'il professait, car le local affecté à cet effet par l'université ne pouvait contenir la foule de ses auditeurs.

— Oh! père Dominique, dit Marguerite, qu'est-ce donc que cette femme, toute voilée, et cet homme avec cette calotte jaune, dont chacun s'écarte comme s'ils étaient pestiférés?

— Ce sont des Juifs, ma fille; des malheureux que la lumière de l'Évangile n'a pas éclairés. Une ordonnance du roi les oblige à ce costume.

— Voyez, voyez, s'écria Marie, que de monde devant la logette du lépreux!

— Hâtons le pas, dit le père, et sachons ce que c'est. »

Ils approchèrent, et voici ce qu'ils virent.

Un grand cercle de gens s'était formé devant la logette, dont la porte était ouverte. Au milieu de ce cercle, une femme à genoux, les cheveux épars, la figure couverte de larmes, adressait une supplique à deux soldats du guet, qui lui montraient la logette d'un air impératif. Mais elle ne s'en occupait pas, et, tout en les suppliant, ses regards étaient constamment tournés vers un bel enfant de cinq à six mois qu'une grande femme, à l'air dur et délibéré, tenait dans ses bras.

« Laissez-le-moi embrasser encore une fois! rien qu'une petite fois, mes chers seigneurs! Vous compre-

nez, c'est mon fils, et je m'en sépare peut-être pour toujours. Je garderai ce dernier baiser sur les lèvres, et j'en aurai du moins le goût pour me faire passer le temps dans cette affreuse solitude. Voyez, il me sourit, il me connaît de loin! Dans un instant il sera tout à fait à vous, vous en serez les maîtres; vous pourrez le faire rire pendant que je pleurerai; sa petite bouche rose s'ouvrira pour vous et laissera passer ces petits cris d'oiseau qui me mettaient la joie dans l'âme. Mon enfant, dit la pauvre femme avec un sanglot, ne m'appartiendra plus! Vous me l'avez pris si vite que je n'ai pas pu l'embrasser. Rendez-le-moi une minute, et la bénédiction de Dieu descendra sur vous avec les prières d'une pauvre mère! Vous craignez la contagion, dites-vous? Mais il n'est pas même sûr que je sois attaquée. Puis quand même, est-ce qu'une mère voudrait faire du mal à son enfant? Le bon Dieu ne le permettrait pas? Mais vous ne savez peut-être pas que c'était ma seule joie et que je n'en ai jamais eu d'autre. J'ai souffert la faim, le froid, la fatigue; j'ai imploré la charité des bonnes âmes pendant la maladie de mon mari, et de tout cela, rien ne me faisait, parce que le sourire de cette petite créature me dédommageait de tout; et aujourd'hui vous voudriez me l'ôter sans que je pusse seulement lui dire adieu! S'il y a une mère ici, qu'elle prenne ma défense!

— Assez de paroles, dit le sergent d'un ton rude;

votre enfant sera soigné, puisqu'il a trouvé quelqu'un qui l'adopte: entrez là dedans.

— Ma brave dame Jehanne, dit Guillemette avec insistance en s'adressant à la femme qui portait son fils, apportez-le-moi, rien qu'un moment! »

Et, se relevant, elle fit un pas en avant; mais elle fut aussitôt arrêtée par les soldats.

« Si tu m'approches, Guillemette, répondit celle à qui elle s'était adressée, je plante ton fils à terre, et alors le prendra qui voudra! »

Guillemette, découragée, jeta autour d'elle un regard de profonde détresse. « Mon doux enfant, murmura-t-elle, mon petit Paul bien-aimé, adieu, adieu!.. Vous qui n'avez eu nulle pitié pour une mère, ajouta-t-elle avec violence, vous qui êtes venu me le prendre comme des voleurs, soyez mau......

— Arrêtez! s'écria une voix douce et vibrante; ne maudissez personne; voici votre fils. »

Et Marguerite s'était élancée, avait pris l'enfant, et l'avait remis à sa mère, qui le couvrit de baisers.

« Que fais-tu, ma fille! dit maître Perrinet.

— Père, lui dit-elle tout bas, je te conjure de me permettre de prendre soin de l'enfant. Tu l'as entendu, on ne sait pas si Guillemette a la lèpre, et, dans tous les cas, ce bel enfant si frais et si rose n'a sûrement aucun mal. »

Marie joignit ses prières à celle de sa sœur. Maître

Perrinet consulta du regard le moine. « Laissez vos filles faire la bonne œuvre, mon ami, dit celui-ci; elles ne risquent rien, et ce sera chose agréable à Dieu. »

Marguerite reçut le consentement désiré, et retourna aussitôt près de Guillemette : « Entrez sans crainte dans la logette, lui dit-elle, et n'ayez souci de ne plus voir ce bel ange; nous l'emmenons chez nous, et je vous promets que tous les matins on vous l'amènera. »

Guillemette resta un instant comme étourdie à la perspective de ce bonheur si grand qui succédait à son désespoir. Elle tendit son enfant à Marguerite : « Soyez sa mère, lui dit-elle, il ne saurait en avoir une plus digne et meilleure. Oh! que Dieu vous comble de toutes ses bénédictions! »

Et, résignée à son sort, elle entra dans la logette, tandis que tous les assistants, qui n'avaient pas osé s'approcher d'elle, applaudissaient à l'action de Marguerite. Toute honteuse de ce murmure de louanges, celle-ci se hâta de s'éloigner et de reprendre avec sa famille la route d'Auteuil, mais non pas avant que le brave Marcel, qui n'avait pas été le moins ému, eût demandé et obtenu de porter l'enfant.

CHAPITRE IX

LE BARON REPARAIT SUR L'HORIZON. — TENTATIVE AVORTÉE.

Quelques jours s'étaient écoulés. Le nouvel hôte de maître Perrinet était déjà tout habitué à sa condition; il souriait à tout ce qui l'entourait, sans en excepter les statuettes, qu'il examinait parfois avec une attention heureuse et recueillie qui flattait l'artiste comme un compliment. Tous les matins, conformément à la promesse de Marguerite, Marcel portait le petit Paul à sa mère, qui ne l'embrassait plus, par précaution, mais qui lui parlait et le regardait. Chaque jour aussi, le père Dominique, qui avait des connaissances en médecine, allait voir la recluse, et lui portait des boissons composées avec des simples dont il connaissait les bienfaisantes propriétés, et qui pouvaient détruire le germe de la maladie, s'il existait. Mais, malgré ce soin charitable, il eut la douleur de voir la lèpre se déclarer et s'étendre de jour en jour.

Un matin, pendant que le chérubin dormait encore et que les deux sœurs se livraient à leurs occupations

habituelles en préparant le repas, alors que maître Perrinet était allé au couvent, on entendit le bruit d'une carriole qui s'arrêta à la porte; un instant après un homme entrait. Il était mis comme un pauvre ouvrier; sa physionomie marquait la ruse et l'astuce à travers la feinte bonhomie dont il l'enveloppait.

« Est-ce ici que demeure celui qu'on appelle maître Perrinet? dit-il.

— C'est ici, répondit Marie; que lui voulez-vous?

— J'ai à lui faire une commission, ou plutôt à ses filles. La dame Gertrude, de la place Notre-Dame à Paris, est en train de trépasser, et les demande avec instance pour les embrasser encore une fois avant de mourir. »

Les jeunes filles furent douloureusement affectées de cette nouvelle, et des larmes couvrirent leurs joues; elles demandèrent à l'étranger quelle maladie avait frappé si promptement leur ancienne servante, qu'elles avaient vue naguère si bien portante.

« Oh! fit l'étranger, voilà déjà une huitaine de jours qu'elle a pris une mauvaise fièvre. C'était le lendemain de la fête; elle se sera donné trop de mal! Elle ne se croyait pas bien malade; mais aujourd'hui le mire (1) l'a pressée de mettre ordre à ses affaires, en lui disant qu'elle pouvait mourir d'un moment à l'autre. Elle se

(1) Médecin.

désolait de ne pas vous voir; quand j'ai entendu cela, moi qui suis son voisin; je me suis dit : faut s'entr'aider un peu dans ce monde, et je lui ai offert de venir vous chercher. Mais il faudrait se dépêcher.

— Courons! dit Marguerite.

— Comment! dit Marie, toutes seules? sans Marcel? sans notre père?

— Marcel garde l'enfant; notre père est sorti. Que risquons-nous sous la garde de ce brave homme? Allons prendre nos capes (1).

— Non, non, dit Marie, cela n'est pas possible. Je vais envoyer Marcel au couvent; il demandera pour nous permission à notre père.

— Et pendant ce temps-là Gertrude mourra, dit l'étranger sans pouvoir cacher entièrement la contrariété que lui causait la prudence de la jeune fille.

— Oh! ma sœur, partons tout de suite!» s'écria Marguerite.

Marie hésita un instant. Elle regarda le voisin de Gertrude, et instinctivement elle se sentit fortifiée dans sa résistance.

« Ce ne sera que l'affaire de dix minutes de retard, dit-elle; je vais appeler Marcel. »

Marguerite était habituée à une sorte de déférence pour les arrêts de Marie, qui se trouvaient toujours

(1) Bonnets.

sanctionnés par leur père. Quoiqu'elles fussent jumelles, Marie jouait un peu le rôle de sœur aînée. Sa raison précoce, son jugement, sa manière à la fois ferme et douce mitigeaient heureusement la vivacité et l'irréflexion de Marguerite, qui finissait habituellement dans leurs discussions par céder à sa sœur, quoique ce ne fût pas toujours de bonne grâce.

Marie rentra avec Marcel, qui ne fit que traverser la boutique et sortit en jetant à l'inconnu un regard indifférent d'abord, mais ensuite étonné et défiant.

Dix minutes après, il était de retour accompagné de son maître.

« Comment! dit celui-ci en entrant, notre bonne Gertrude s'en va mourant? Vite, mes filles, préparez-vous ; nous irons tous trois avec ce brave homme. »

Décidément Germain, car on se doute que c'était lui, jouait de malheur. Il s'avisa d'un autre expédiant.

« Pardon, dit-il, il n'y a que deux places dans la carriole, et petites encore, mais où tiendront ces demoiselles, parce qu'elles sont minces. En passant devant le moulin le Beau , je dois prendre des sacs de farine qui paieront ma course.

« En ce cas, dit maître Perrinet, emmenez les petites, et annoncez-moi à Gertrude pour un peu plus tard. Je vais partir à pied. »

Germain poussa un soupir de soulagement, tandis que Marcel fronçait le sourcil.

« Si vous le permettez, maître, dit-il, je suivrai vos filles, et, quoique à pied, soyez tranquille, je serai toujours auprès d'elles. »

Perrinet allait acquiescer au désir de son apprenti, quand des cris d'enfant se firent entendre.

« Et petit Paul, répondit-il, qui est-ce qui en prendrait soin? Moi? Non pas, non pas; je ne vaux rien pour cette besogne, tandis que toi, Marcel, tu es à moitié femme pour les soins maternels. Va donc au poupon, et vous, mes fillettes, montez dans la carriole. »

Marcel quitta la chambre à regret, et les deux sœurs allaient partir, quand une personne tout à fait inattendue entra dans la boutique : c'était Gertrude.

Une exclamation unanime l'accueillit. Marguerite, croyant voir un fantôme, avait pâli et reculé derrière sa sœur.

« Eh bien ! mes enfants, dit joyeusement Gertrude, je viens passer la journée avec vous pour tenir ma promesse. Maître, je vous salue. Et le grand Marcel, où est-il? Mais qu'avez-vous donc tous? »

Marie répondit en courant se jeter dans ses bras; Marguerite, un peu rassurée, la suivit.

« Qu'est-ce que vous nous chantiez donc de la maladie de Gertrude? » dit Perrinet d'une voix défiante et courroucée en s'adressant à l'étranger. Mais celui-ci, que l'apparition de la servante avait changé en

statue, se réveilla de sa stupeur pour lâcher un jurement formidable; après quoi il sortit en toute hâte, et, l'instant après, on l'entendait s'éloigner au grand trot de son cheval.

On expliqua l'affaire à Gertrude, et chacun se perdit en conjectures. Maître Perrinet ne se connaissait pas un seul ennemi; il finit par croire qu'il y avait malentendu, plaisanterie, et ne voulut plus y songer.

Gertrude fut conduite auprès du petit Paul, et fit un plaisir extrême à Marguerite et à Marie en déclarant qu'excepté elles deux, elle n'avait jamais vu un si bel enfant.

CHAPITRE X

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

La journée devait être fertile en incidents.

On avait fini de souper. Gertrude avait été tant priée de rester jusqu'au lendemain, qu'elle avait consenti. Petit Paul, porté dans sa couchette, s'y était endormi, et Marcel venait de fermer les volets de la boutique quand on entendit frapper à la porte quelques coups timides.

« Que cela peut-il être? dit maître Perrinet.

— Faut-il ouvrir? demanda Marcel.

— Pour l'amour de Dieu et de sa sainte mère, fit entendre une voix de femme, ouvrez! »

Perrinet fit signe à son apprenti, et celui-ci courut ouvrir.

La porte ouverte livra passage à une pauvresse qu'une capeline brune cachait presque entièrement. Ses vêtements étaient usés, déchirés en quelques endroits, et elle tenait à la main un bâton dont l'appui semblait nécessaire à sa faiblesse. Après avoir jeté un regard autour d'elle, elle murmura : « Dieu soit loué! c'est bien ici, et ce sont eux. » Puis, les forces lui manquant, elle se laissa tomber sur une chaise.

Marie était déjà près d'elle, la soutenant et lui disant : « Qu'avez-vous, bonne mère? voulez-vous prendre quelque chose? »

La pauvresse souleva sa tête, et répondit d'une voix éteinte : « Je n'ai pas mangé depuis hier. »

Aussitôt chacun s'empressa autour d'elle. Du bouillon, du pain, du vin lui furent apportés. Elle renversa sa cape pour manger. On vit alors les traits encore agréables, mais ternis par la fatigue et la misère, d'une femme d'une quarantaine d'années. Sa physionomie était honnête et douce. Tout en mangeant, elle examinait ses hôtes, et bientôt ses regards ne parurent plus pouvoir se détacher de Marie.

« Messire, dit-elle à Perrinet lorsqu'elle eut fini, je vous rends grâce de votre hospitalité... Je vous retrouve aujourd'hui ce que vous étiez il y a seize ans. Voici, je pense, votre servante Gertrude, et ceci est l'honnête Marcel, votre apprenti. Mais votre femme? je ne la vois pas.

— Nous avons eu le malheur de perdre notre mère il y a trois ans, répondit Marie, qui voyait son père vivement affecté de ce triste souvenir.

— Elle est auprès de Dieu, reprit la pauvresse, car elle était bonne et charitable.

— Vous l'avez donc connue?

— Je l'ai vue une seule fois. Pour vous consoler, messire, vous avez là deux belles filles.

— Et Marcel, qui est mon enfant aussi, dit Perrinet.

— N'est-ce pas celle-ci qui a nom Marie? dit la pauvresse en la désignant.

— C'est elle, en effet. »

Le visage de la pauvre femme exprima l'émotion, l'attendrissement; bientôt ses larmes se firent jour, et inondèrent ses joues. Un mouvement vif, plus fort que sa volonté, la fit se précipiter aux genoux de Marie, et saisir sa main qu'elle pressa contre ses lèvres malgré la résistance de la jeune fille étonnée.

« Dépôt cher et sacré! dit-elle d'une voix émue, j'ai donc pu te soustraire au méchant qui a fait périr les

auteurs de tes jours! Tu as fleuri dans l'obscurité, et rien qu'à te voir, je suis sûre que tu as embaumé de tes vertus l'asile qui t'a recueillie..... Ne vous reculez pas, noble demoiselle, ne me croyez pas privée de raison si, dans un transport dont je n'ai pas été la maîtresse, je vous ai appris votre origine. Marie comtesse de Bray, puissé-je vous voir un jour rétablie dans le château de vos ancêtres; je pourrai alors mourir sans regret, j'aurai rempli ma tâche. »

Marie, ne pouvant croire ce qu'elle entendait, regarda tour à tour son père, Gertrude, Marcel; mais si tous trois étaient émus, aucun ne marquait d'étonnement des paroles qu'elle trouvait si insensées.

Enfin maître Perrinet prit la parole d'un ton grave et pénétré : « Marie, dit-il, tu es l'enfant de mon cœur; mais cette femme a dit vrai : tu n'es point ma fille! »

Deux cris de douleur l'interrompirent. Marguerite et Marie se jetèrent dans les bras l'une de l'autre comme pour protester contre les paroles du sculpteur. Puis Marie courut vers lui, et, tombant à genoux devant lui, le regard suppliant, les mains jointes : « Ce n'est pas vrai... oh! n'est-ce pas, dis que cela n'est pas vrai!... Quoi! tu pourrais me repousser; je serais une pauvre enfant sans père, sans sœur, sans famille, ayant mangé jusqu'ici le pain de la charité, n'ayant droit à aucune de ces affections qui sont ma vie!... Ah! c'est impossible! non, non; je ne vous aimerais pas comme

je vous aime, toi et Marguerite, si vous ne m'étiez rien... C'est une épreuve, une simple plaisanterie! que j'étais folle de prendre cela au sérieux!

— C'est la vérité! dit l'étrangère; et si je suis venue vous le dire en bravant mille périls, c'est parce que nous devons la faire triompher, et qu'elle triomphera. Quoi! vous laisseriez l'ennemi de votre famille, le meurtrier de votre mère jouir paisiblement du fruit de son crime! Vous le laisseriez opprimer vos vassaux, et semer la misère et le désespoir là où vous pourriez apporter la consolation et la paix!

— Si tout cela est vrai, dit Marie d'une voix entrecoupée de sanglots, si je ne suis plus qu'une pauvre orpheline, Dieu me donnera des forces pour aller là où je verrai le devoir. Mais vous qui avez connu ma mère, parlez-moi d'elle, racontez-moi sa triste histoire. »

L'étrangère se recueillit un instant; chacun se groupa autour d'elle en s'asseyant, et elle commença.

Nous ne répèterons pas tout le récit de Bertile; nous nous bornerons à en donner la substance, en le complétant par quelques détails.

CHAPITRE XI

HISTOIRE DU COMTE ET DE LA COMTESSE DE BRAY.

Le comte Raoul de Bray avait guerroyé avec honneur sous Philippe-Auguste. Quelques années après la bataille de Bouvines, il épousa une noble et belle jeune fille qu'il aimait, et il se retira avec elle dans son château de Bray, où ils auraient vécu très-heureux sans les contrariétés continuelles que leur suscitaient l'envie et l'inimitié d'un parent du comte. Ce parent était le chevalier Guillaume Dubourg, qui avait recherché, sans pouvoir l'obtenir, la main de Marie de Chartres. Chevalier sans foi et sans honneur, deux fois il avait essayé d'ôter traîtreusement la vie à son cousin, dont il convoitait l'héritage. Celui-ci, retranché derrière les murs de son castel, bravait ses menaces et sa fureur. Tout occupé d'améliorer le sort de ses pauvres vassaux, le comte Raoul ne se rendait auprès de son suzerain, Thibaud de Champagne, que quand il y était appelé, et son impatience devançait toujours le moment heureux qui devait le réunir à sa chère Marie.

Leur plus grand regret fut de ne pas obtenir d'enfant pendant les premières années de leur mariage.

Enfin leur vœu le plus cher s'accomplit, la comtesse eut une fille; mais cet événement, qui faisait leur joie, fut en même temps cause de tous leurs malheurs. Furieux de se voir frustré dans ses espérances d'héritage, le chevalier résolut de profiter des troubles du royaume pour attaquer ouvertement le comte de Bray dans son manoir. Il réunit une bande de gens sans aveu, leur promit une forte solde, et parut un jour avec eux devant le castel.

A cette époque, Blanche de Castille, régente de France pour son fils encore enfant, avait à se défendre des entreprises téméraires des grands vassaux, qui ne voulaient point obéir à une femme *estrange*, dit Joinville, c'est-à-dire étrangère. Mais cette femme avait une haute intelligence et un noble cœur, et elle ne devait pas être vaincue dans la lutte qu'elle eut à soutenir. Le comte de Champagne (1) était beaucoup trop occupé de cette grande querelle entre la royauté et la féodalité pour mettre ordre aux actes de brigandage qui avaient lieu sur les domaines soumis à sa puissance. Tour à tour ligué contre la reine ou combattant pour elle, il finit cependant par être entièrement subjugué par « le miel qui découlait de ses lèvres, » il devint son vassal le plus obéissant. On a encore de lui des poésies remplies de grâce et de naïveté adressées à sa souveraine.

(1) Plus tard roi de Navarre.

Guillaume Dubourg avait donc beau jeu. D'ailleurs il était un peu parent de Thibaut, et savait que celui-ci n'y regarderait pas de trop près s'il réussissait à se rendre possesseur du domaine du château de Bray. Celui-ci, qui se défiait des entreprises de son cousin en rase campagne, ne s'attendait nullement à le voir arriver jusque sous ses murs, et son attaque le prit au dépourvu. Une autre circonstance devait servir les projets du chevalier : le comte nourrissait un traître chez lui : c'était Germain, le mari de Bertile, la sœur de lait de la comtesse Marie. Cet homme avait autrefois subi la justice de son seigneur, et quoique depuis il eût été comblé de ses bienfaits, il conservait dans son âme haineuse une sourde rancune, qui lui fit prêter une oreille favorable aux propositions du chevalier et promettre de favoriser ses projets.

Le comte s'était hâté de réunir tous les hommes en état de défense, sa jeune femme, mère depuis quelques jours seulement, était encore au lit, très-faible et très-malade. L'attaque du château, les angoisses qu'elle éprouva donnèrent plus de gravité à son mal. Elle embrassait sa petite Marie, déjà baptisée par le chapelain du château, et tremblait pour elle. Conseillé par le perfide Germain, qui feignit d'avoir fait une reconnaissance et qui l'assura que le chevalier avait une si faible troupe qu'il la disperserait facilement, le comte fit une sortie avec ses gens. Alors une grande partie des hommes de

Guillaume, qui s'étaient tenus cachés, parurent tout à coup; le comte et les siens se trouvèrent cernés et écrasés par le nombre, et quand le comte eut à grand'-peine opéré sa retraite et qu'il se retrouva au château avec sa petite armée, il eut la douleur de la voir réduite de moitié.

Depuis lors chaque jour on eut à se défendre contre quelque assaut nouveau, et au bout d'une semaine il parut évident qu'à moins d'un miracle le château allait être pris. Germain ne perdait pas son temps. Avec une infernale habileté il avait conquis à la cause du chevalier tous les hommes d'armes dont la fidélité était chancelante. Il leur représentait que, s'ils faisaient résistance, ils seraient massacrés sans pitié lors de la prise du château, qui était immanquable; qu'au contraire, s'il pouvait rendre un bon témoignage de leurs dispositions, non-seulement ils seraient épargnés, mais qu'ils recevraient des récompenses. Il avait bien soin de ne pas s'adresser aux vassaux honnêtes et fidèles, mais seulement à ceux auxquels leur mauvaise conduite avait attiré des châtiments ou à ceux que le sentiment de la crainte pouvait gagner. Les hommes auxquels il parlait faisaient dès lors leur service avec beaucoup de négligence, et un matin les assiégés virent avec consternation que dans la nuit leurs ennemis avaient traversé les fossés, passé le pont-levis dont un traître leur avait donné l'accès, et mis le feu à la porte prin-

cipale. En même temps Guillaume Dubourg faisait offrir la vie sauve à tous les habitants du château s'ils se soumettaient à lui.

Le comte entra, morne, attristé, dans la chambre où sa jeune femme et le chapelain priaient. Il leur fit part de la terrible nouvelle, et dit qu'il avait demandé une heure pour réfléchir; mais qu'il venait de sonder les dispositions des défenseurs du château, et que bien peu d'entre eux avaient été d'avis de vendre chèrement leur vie; qu'il ne croyait pas avoir le droit de leur imposer ce sacrifice, et qu'il allait en conséquence les délier du serment de fidélité et annoncer qu'il acceptait la condition du chevalier.

La châtelaine l'écoutait, pâle et immobile. « Guillaume vous tuera, lui dit-elle. Mon seigneur et cher mari, je vous prie, je vous conjure que vous sauviez votre fille. Tous vos ennemis sont occupés du côté de la porte du nord; la poterne du côté du sud est sans doute libre; partez!

— Jamais! s'écria le comte. Jamais je ne t'abandonnerai, toi, mon plus cher trésor.

— Hélas! ne voyez-vous pas bien que je me meurs? Quand Guillaume entrera, il ne trouvera plus de moi que des restes insensibles.

— Ne vois-tu pas aussi, toi, que tu me proposes une lâcheté, et que mon devoir est de partager le sort de mes fidèles vassaux? »

Marie courba la tête. Son mari venait de prononcer le mot devoir, et ce mot était tout-puissant sur elle comme sur lui.

« Alors c'est toi, ma Bertile, qui sauveras mon enfant et qui lui transmettras un jour mes caresses et ma dernière bénédiction. Puisse-t-elle être aussi heureuse que l'a été sa mère, continua-t-elle en jetant un regard de reconnaissante affection à son époux. Puisse-t-elle jouir plus longtemps de ce bonheur ! Prends cette cassette ; elle contient avec mes bijoux les parchemins qui constateront un jour la naissance et les droits de ma fille ; remets-les-lui quand elle sera grande, et que Dieu lui suscite des protecteurs ! »

Le temps était précieux ; Bertile s'enveloppa d'une mante brune, mit l'enfant chaudement vêtue dessous, et partit après avoir juré à sa maîtresse qu'elle sauvegarderait sa fille de tous les dangers.

« Espérons, dit le chapelain, que cette enfant vous sera un jour rendue, et que le chevalier se contentera de prendre vos biens sans attenter à votre personne. Cependant j'approuve la prudence qui vous conseille de l'éloigner, et je puis indiquer à Bertile une demeure sûre où elle trouvera l'hospitalité et de bons avis. C'est à Paris ; vous irez dans la rue des Blancs-Manteaux ; vous demanderez le père Patrice, il m'est tout dévoué et vous pourrez vous confier à lui.

— Merci, merci mon père! dit la châtelaine. Je ne craindrai plus rien pour mon enfant. »

Bertile se hâta de sortir. Elle rencontra son mari près de la poterne, et, par un secret instinct de défiance, à sa question : « Où vas-tu? » elle répondit : « Madame m'envoie dire une prière à l'ermitage de saint Anselme pour obtenir que le château soit secouru avant sa reddition.

— Va, va, dit Germain en riant; si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal. »

Et Bertile passa avec son fardeau caché. Déjà depuis longtemps elle sentait diminuer son estime pour son mari; cependant elle ne le connaissait pas encore.

Il y avait, à une demi-heure du château, un petit ermitage grossièrement construit et adossé contre un rocher. Il était en vénération dans le pays, parce que saint Anselme, avant son départ pour l'Angleterre, y avait passé quelques heures. Une petite chapelle, sans autre ornement qu'une madone de bois, précédait la cellule de l'ermite, qui ne contenait que deux chaises une table et un peu de paille sur laquelle couchait le solitaire.

Celui-ci priait quand la voyageuse arriva. Elle se mit avec respect à genoux près de lui, et implora le secours divin pour réussir dans sa mission. L'ermite s'étant relevé, elle lui raconta en peu de mots ce qui se passait au château et le pria de cacher la cassette

dans la cellule, parce qu'elle n'espérait pas la porter en sûreté jusqu'à Paris, et que d'ailleurs, obligée de marcher vite, elle avait assez de la charge de l'enfant. Il prit le dépôt qu'elle lui confiait, et lui fit voir, dans le coin le plus obscur de sa cellule, une petite excavation où lui-même cachait ce qu'il avait de plus précieux. C'étaient des livres pieux, les évangiles écrits à la main sur parchemin et illustrés en couleur, comme on savait si bien faire, à cette époque où l'imprimerie n'était pas inventée. La cassette prit place à côté des saintes Écritures, et une pierre, industrieusement adaptée, cacha l'entrée du trou. Tranquille là-dessus, Bertile donna à l'enfant un peu de lait dont elle s'était munie, puis se remit en route avec la bénédiction du pieux solitaire.

Après avoir marché l'espace de deux lieues, elle eut la bonne chance de rencontrer un honnête campagnard chargé de faire une commission à Auteuil. Voyant sur la route une femme qui paraissait fatiguée, il lui offrit de monter dans sa charrette, ce qu'elle accepta bien volontiers. Vers le soir on arriva à Auteuil, et elle descendit en remerciant son obligeant conducteur, qui la prévint qu'il passerait la nuit au couvent; mais que, si elle voulait repartir le lendemain avec lui, il la reprendrait pour la ramener jusqu'où il l'avait prise. Ceci lui convenait à merveille, et elle accepta avec reconnaissance.

Comme elle traversait le village, il lui vint à l'esprit que le lait qu'elle avait emporté dans une fiole pour l'enfant s'était peut-être aigri. Elle y regarda, et reconnut qu'en effet il ne valait plus rien. Elle résolut donc d'entrer dans quelque maison où elle pût se procurer du lait frais. En ce moment elle passait devant une boutique dont les petits vitraux octogones, comme on les faisait à cette époque, laissaient voir des figurines de saints et de madones. Sur le pas de la porte était un jeune garçon, d'une physionomie douce et honnête qui prévenait en sa faveur. Bertile entra, et fit sa requête à notre ami Marcel; car c'était lui. Sans quitter la boutique, ce qui eût été peu prudent, il appela Gertrude, et aussitôt une femme parut qui s'informa de ce qu'on voulait. Sur la réponse qu'elle reçut, elle alla chercher une jatte de lait frais dont la petite fille but une bonne part, au grand contentement de Marcel, et dont le reste fut mis dans la bouteille de Bertile après que Gertrude l'eut rincée avec soin.

Comme Bertile allait partir, le maître de la boutique entra. Ayant appris qu'elle était étrangère et qu'elle se rendait à Paris, il la pressa avec bonté de partager leur repas. Sur son refus, il lui remplit les poches de pain et de différentes provisions. Après avoir témoigné sa reconnaissance de cette bienveillante hospitalité, Bertile se remit en route et marcha vite, tout en se restaurant avec les provisions qu'on lui avait données.

Elle n'était pas encore à mi-chemin, qu'elle fut rejointe par sa jeune connaissance d'Auteuil. Le brave garçon était tout essoufflé à force d'avoir couru. Ayant atteint Bertile, il lui raconta qu'il allait à Paris chercher un mire pour sa maîtresse. « J'ai songé à vous pour vous rattraper, ajouta-t-il, et porter votre fardeau; mais pourrez-vous me suivre? il faut que je marche vite; Gertrude m'a dit que cela pressait, et que d'ici à quelques heures l'enfant serait né. »

Bertile assura l'obligeant jeune garçon qu'elle irait aussi vite que lui; alors il prit la petite Marie. Chemin faisant, il conta son histoire; son cœur reconnaissant s'épanchait volontiers à dire toutes les bontés dont maître Perrinet et sa femme le comblaient; et le chapitre n'était pas clos quand il se sépara de Bertile, après lui avoir indiqué aussi bien que possible le chemin de la rue des Blancs-Manteaux. Mais la pauvre Bertile n'était jamais venue à Paris; elle s'égara dans ce dédale de rues, et quand elle arriva enfin à l'adresse indiquée par le chapelain de Bray, il faisait tout à fait nuit. Elle demanda le père Patrice et apprit avec consternation qu'il était parti pour Rome, et qu'on ignorait l'époque de son retour. Que faire? L'idée de ses hôtes d'Auteuil lui vint aussitôt, et elle résolut de leur porter l'enfant de la comtesse; après cela, pensait-elle, je retournerai auprès de ma chère dame et maîtresse, et je lui apprendrai que sa fille est en sûreté.

N'osant pas voyager la nuit qui dans ces temps de troubles, la fidèle suivante chercha et trouva un gîte pour jusqu'au lendemain. Elle se leva de bonne heure, et, ayant entendu un grand tumulte dans la rue, elle craignit quelqu'une de ces rixes si fréquentes à cette époque. Elle s'enquit de la cause de ce bruit et du mouvement qui soulevait ce flot de peuple. Elle apprit qu'il allait délivrer le jeune roi et la reine régente, lesquels n'osaient quitter Montlhéry pour revenir à Paris, de crainte des barons rebelles.

Voici, en effet, ce qui s'était passé en France après le sacre du roi, alors âgé de onze ans (1226), auquel un seul pair, Hugues IV duc de Bourgogne et deux pairesses, les comtesses de Flandre et de Champagne, avaient assisté (1).

Les plus puissants vassaux de la couronne s'étaient révoltés contre la reine Blanche, comme nous l'avons dit. Les uns lui disputaient la régence pour leur compte; d'autres voulaient l'obtenir pour leurs alliés; quelques barons voulaient simplement forcer la reine à leur faire des dons et des concessions, et tous croyaient avoir bon marché d'une femme et d'une étrangère. A la tête de ces vassaux rebelles étaient Pierre Mauclerc, comte de Bretagne; Hugues de Lusignan, comte de la Marche, second époux d'Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean

(1) M. Gabourd.

sans Terre et mère de Henri III; Raymond, comte de Toulouse; et enfin Thibaut, comte de Champagne. Ce furent celui-ci et le comte de Bretagne qui les premiers prirent les armes en faveur de Philippe Hurepel (1) frère de Louis VIII, et pour soutenir sa candidature à la régence. Henri III, roi d'Angleterre et vassal de Louis IX en qualité de duc d'Aquitaine, se joignit à eux et entraîna à son exemple la plupart des seigneurs qui hésitaient encore. Mais la reine avait pour elle le peuple, qui l'aimait et la respectait; elle avait aussi de sages conseillers et de braves guerriers, tels que le chancelier Guérin, le cardinal de Saint-Ange et le connétable Matthieu de Montmorency; elle avait enfin son génie et sa fermeté, joints à ces traits nobles et majestueux et à cette éloquence du cœur à laquelle rien ne résiste. Elle sut bientôt détacher de cette ligue formidable le chevaleresque comte de Champagne, qu'elle avait reçu en audience, et qui lui dit en la quittant : « Par ma foi, ma dame, mon cuer et mon corps, et toute ma terre est en vostre commandement, et n'est rien qui vous peust plaire que je ne fisse volontiers; jamais ni contre vous ni contre les autres n'irai (2). »

Il tint parole, et en donna la preuve quelque temps après, quand les barons formèrent le complot de s'emparer du roi et de sa mère qui se rendaient à Or-

(1) Poil de hure.

(2) *Grandes chroniques de Saint-Denis*, t. IV, p. 254.

léans. Avertie par un message de Thibaut, la régente s'arrêta au château de Montlhéry, tandis que les barons et leurs troupes se massaient à Corbeil. La reine put faire savoir à ses fidèles Parisiens sa situation critique; aussitôt ils prirent les armes et accoururent la délivrer. « Et me conta le saint roi, dit Joinville, que ni il, ni sa mère qui estoient à Mont-le-Héri, ne osèrent revenir jusqu'à ce que ceux de Paris les vinrent querir avec armes; et me conta que dès Mont-le-Héri jusqu'à Paris, estoit plein le chemin de gens armés et non armés, et que tous crioient à Nostre-Seigneur que il li donnast bonne vie et longue, et le défendist et gardast de ses ennemis. »

C'est dans cette même journée que Bertile était arrivée à Paris; le lendemain matin elle eut hâte d'en sortir, et retourna à Auteuil dans la maison de maître Perrinet. Elle traversa la boutique, qu'elle trouva par extraordinaire sans gardien, et monta à l'étage. Entendant parler dans une chambre, elle ouvrit la porte et trouva là réunies ses connaissances de la veille. Un moine à la physionomie bienveillante était avec eux. Ils étaient joyeux, et entouraient le lit où une jeune femme couchée, mais l'œil brillant et l'air heureux, tenait dans ses bras une enfant nouvellement née.

Bertile s'approcha d'un air solennel, et s'adressant à la jeune mère : « Dieu, lui dit-elle, vous a envoyé hier un enfant; aujourd'hui il vous donne encore une

fille. Peut-être en ce moment n'est-elle plus qu'une pauvre orpheline, dépouillée de ses biens, et que le cruel ennemi de sa famille, le meurtrier de ses parents, cherche pour la faire périr. Jurez-moi de la cacher, de l'élever comme si elle était votre fille. Elle a reçu au saint baptême le nom de Marie; elle est de haut lignage, et si Dieu lui a conservé son père, il reconnaîtra ce que vous aurez fait pour son enfant. »

Et Bertile tendit la petite fille à dame Perrinet, qui la reçut et la pressa contre son sein, à côté de son enfant.

« Marie sera ma fille, répondit-elle, et la sœur de ma petite Marguerite. N'ayez aucune crainte, personne n'aura connaissance de ceci.

— Et si la récompense terrestre manque, dit le prêtre d'une voix grave et douce, la récompense céleste ne fera pas défaut. »

Bertile les quitta, heureuse de penser qu'elle avait mis en sûreté le cher dépôt qu'une mère lui avait confié. Elle promit de revenir, soit pour reprendre l'enfant si le danger qui menaçait ses parents était passé, soit, dans le cas plus présumable où il se serait réalisé, pour apporter à son père adoptif les preuves qui pourraient l'établir plus tard dans les droits de sa naissance. Mais on ne la revit plus. Dame Perrinet nourrit les deux petites filles, qui passèrent pour jumelles, et les confondit bientôt dans son amour.

Bertile retrouva au couvent son conducteur de la

veille, qui, selon sa promesse, la ramena à l'endroit où il l'avait prise ; elle ne tarda pas à arriver à l'ermitage, où elle trouva le bon père. « Hélas ! mon enfant, lui dit-il, j'ai entendu de tristes bruits et vous ferez bien d'agir prudemment. On dit que ce mécréant de Guillaume est maître du château de Bray et a tout mis à feu et à sang.

— Et mon maître? et ma bonne maîtresse? demanda Bertile tremblante.

— Je ne connais pas leur sort.

— Il faut que je le sache; il faut que je leur rende compte de la mission qu'ils m'ont confiée, s'ils sont encore en vie. Adieu, mon père, donnez-moi votre bénédiction. »

La pauvre suivante ne se doutait guère du rôle odieux qu'avait joué son mari dans la reddition du château. A peine était-elle sortie par la petite porte de la poterne dont elle lui avait imprudemment laissé la clef, qu'il sortit à son tour et courut trouver les assiégeants et Guillaume, à qui il proposa de le faire entrer dans les cours intérieures du château sans attendre le résultat de la délibération du comte. On le suivit aussitôt, et cinq minutes après des cris de triomphe ou de douleur, des vociférations et des blasphèmes se firent entendre dans tout le château. Les dignes compagnons du chevalier pillaient, saccageaient en massacrant tout ce qui faisait résistance;

quant à lui, accompagné de quelques-uns de ces farouches soldats qui ne connaissaient ni trêve ni merci, il se fit conduire par Germain jusqu'à la chambre de la châtelaine. La porte s'ouvrit; Guillaume se précipita sur son ennemi désarmé et le terrassa. Le chapelain, n'écoutant que sa générosité, essaya de s'interposer entre eux; mais il tomba sous l'épée du chevalier, comme celui qu'il avait voulu sauver. Marie n'eut pas la douleur de voir la mort de son époux bien-aimé. Le tumulte, le bruit affreux dont elle ne devina que trop la cause, abrégèrent ses souffrances, et la seule vue de Guillaume suffit à trancher le fil ténu de son existence. Ainsi ces deux êtres qui avaient été si bien unis sur la terre, ne furent pas séparés par la mort, et arrivèrent ensemble devant leur Juge.

Mais cela ne suffisait pas au chevalier. Ce qu'il voulait, c'était la destruction entière de cette famille; c'était la mort de l'innocente créature qui comptait quelques jours à peine. Il la chercha partout. Le petit berceau était bien là, mais vide et froid. Guillaume fit d'horribles imprécations. Il appela Germain, dont il avait déjà pu apprécier le zèle, et lui demanda si le château n'offrait pas quelque cachette ignorée. « Je le crois, répondit cet indigne serviteur; mais on se défiait de moi, et je n'ai jamais pu les connaître. Il y a bien le souterrain...

— Allons au souterrain! » s'écria avec empressement Guillaume. Ils se munirent de flambeaux; Germain passa le premier. Il traversa un long corridor attenant à la chambre de la comtesse, et arriva dans la tourelle du nord. Il descendit alors un escalier étroit et rapide qui les conduisit dans une cave voûtée; là se trouvaient encore des marches à descendre, l'air devenait de plus en plus froid et méphitique; il n'y avait aucune ouverture pour le renouveler et éclairer un peu ces épaisses ténèbres. On se sentait comme enseveli dans les entrailles de la terre. Au bout de quelques minutes, le baron et son complice arrivèrent devant une porte que Germain ouvrit. Ils entrèrent dans un réduit humide et glacé. Une chaîne gisait à terre. « Ce sont les oubliettes, dit Germain avec indifférence; mais le seigneur de Bray n'y a jamais mis personne. »

Dans un coin de ce cachot lugubre était une porte en fer, étroite, forte et massive. La clef s'y trouvait, mais elle était rouillée, et Germain eut beaucoup de peine à la tourner pour ouvrir. Quand il eut réussi, ils s'engagèrent dans le passage : c'était le souterrain. Ils l'explorèrent en tout sens, sans y voir personne. Ils allèrent jusqu'au bout. Là Germain ouvrit une autre petite porte en bois de chêne, et ils se trouvèrent soudain dans la campagne, à environ mille pas du château et sur un plateau, sorte de lieu de repos

qui se trouvait ménagé entre des rochers abrupts. Cette ouverture du souterrain était masquée par de petits arbustes rabougris qui croissaient en foule de ce côté.

« Rentrons, dit le baron; j'ai été un sot de venir jusqu'ici. Puisque le souterrain était fermé du côté du château, je devais bien penser que personne n'y était venu. Demain nous battrons la campagne et les environs. A propos, dit tout à coup Guillaume en se tournant vers Germain, n'as-tu pas une femme par ici? qu'est-elle donc devenue? »

A cette question, le valet pâlit, car il se rappela aussitôt la sortie de Bertile, cette mante brune dont elle s'enveloppait si soigneusement, et il devina tout.

La rage d'avoir été trompé fut plus forte que sa prudence; une exclamation sortie de ses lèvres amena le baron à de nouvelles questions, et Germain avoua tout. Mal lui en prit pour le moment, car l'aveu était à peine achevé, que le baron furieux se rua sur lui, le jeta par terre et lui fit sentir si rudement son poing que Germain se crut arrivé au terme de ses jours. « Grâce! grâce! mon seigneur! je vous la retrouverai,» s'écria-t-il.

Guillaume réfléchit que le mal était fait, et que Germain pourrait lui aider à le réparer. Il le laissa donc se relever, meurtri et confus.

Le lendemain, une partie de la journée fut employée



par le nouveau seigneur à donner à ses compagnons la solde et les récompenses qu'il leur avait promises. Il avait trouvé dans le coffre-fort de son malheureux cousin de quoi les satisfaire. Il voulait employer le reste du jour à découvrir la suivante et l'enfant. Ce fut en ce moment que la pauvre Bertile arriva au château. S'emparer d'elle et la traîner devant le chevalier, fut pour ses satellites l'affaire d'un instant.

La joie de celui-ci ne tarda pas à se changer en une furieuse colère quand Bertile refusa obstinément d'avouer ce qu'elle avait fait de l'héritière du comte. Menaces, prières, offres magnifiques, rien ne put ébranler sa fidélité. Hors de lui, le chevalier tira son épée; Germain s'élança au-devant du coup, et demanda humblement la permission de dire un mot. Ce mot, il le dit tout bas; Guillaume fit un signe d'acquiescement farouche. « Soit, dit-il, tu m'as bien servi; tu me demandes sa vie pour récompense, je te la donne. Tu prendras deux de mes braves avec toi demain, et tu feras ce qui est convenu. »

Bertile était à genoux et priait. Germain la releva et l'emmena. Il ne la perdit plus de vue, ne lui permit pas de s'éloigner du château, et le lendemain, sans vouloir lui donner aucune explication, il le quitta avec elle et deux écuyers du baron Guillaume.

Ils voyagèrent longtemps, et un jour arriva où Bertile vit devant elle les flots bleus de la Méditerra-

née. Son mari lui proposa une petite promenade en mer ; elle accepta avec empressement. Son cœur était plein de reconnaissance de son intervention qui lui avait sauvé la vie, et elle ne nourrissait aucune défiance à son égard. A une petite distance du port, ils rencontrèrent un canot dans lequel se trouvaient deux hommes que Bertile regarda avec étonnement. Ils avaient des turbans autour de la tête et de longues barbes. Ils accostèrent la barque de Germain, et l'un des hommes lui dit en désignant Bertile : « C'est là la femme? — Oui, » dit Germain. Alors le Turc, tirant une longue bourse de sa ceinture, en sortit un certain nombre de pièces d'or qu'il compta dans la main du misérable.

Une vague frayeur s'était emparée de l'âme de Bertile; elle ne fut que trop justifiée quand le Turc, la prenant malgré ses cris, l'emporta dans son canot, sans que son mari ni ses compagnons fissent un mouvement pour la défendre. « Germain! Germain! » s'écriait-elle. Et Germain, souriant d'un air railleur, lui répondit : « Souviens-toi de la poterne; tu m'as trompé, j'avais droit à une revanche. Messire Guillaume voulait te tuer; je lui ai fait observer que cela ne lui rapporterait rien, ni à moi non plus, tandis que, si je te vendais, ma bourse se remplirait. Adieu, Bertile, bon voyage! »

Bertile resta près de seize ans esclave. Sa résigna-

tion, sa douceur, son zèle à remplir la tâche qu'on lui donnait, finirent par toucher le cœur de son maître, qui en mourant lui avait rendu la liberté.

Alors elle était revenue, donnant le peu qu'elle possédait pour traverser la mer, et, depuis qu'elle avait touché le sol de France, demandant chaque jour le pain de la charité.

« Vous voici arrivée au port, dit maître Perrinet; désormais vous ne manquerez plus de rien. »

Marie s'attendrit sur le sort malheureux de ses parents; Marguerite maudissait leur persécuteur.

Une partie de la nuit s'écoula à écouter Bertile et à causer avec elle. Le lendemain, après le départ de Gertrude, on procéda à l'installation régulière de la suivante, qui voulut être chargée des soins du ménage, protestant qu'il lui serait impossible de se voir servie par la fille de sa noble maîtresse. En toute occasion elle lui donnait des marques de respect que Marie voulait en vain restreindre; celle-ci, de son côté, se sentait portée à une sorte de vénération pour celle qui avait été nourrie du même lait que sa mère, qui en avait été aimée, et lui avait donné une si forte preuve de fidélité et de dévouement.

On agita la question des papiers. Bertile voulait les aller réclamer; mais le père Dominique lui fit comprendre qu'elle pourrait être reconnue et arrêtée. Marcel s'offrit à sa place, et il fut convenu qu'il par-

tirait un des jours suivants, muni des instructions nécessaires pour que le solitaire, s'il s'y trouvait encore, sût qu'il venait de la part de la personne qui les lui avait confiés.

CHAPITRE XII

JALOUSIE DE MARGUERITE.

Depuis que Bertile était à Auteuil, Marie ne se lassait pas de lui parler de sa mère et de tout ce qui se rattachait à ses malheureux parents. De son côté, la fidèle suivante, sevrée depuis si longtemps de confiance et d'amitié, prenait plaisir à rappeler le passé dans ses moindres détails, à conter des traits de bonté et de charité de sa défunte maîtresse; son souvenir pour elle était un culte; et de plus en plus le cœur de Marie se prenait à cette mère qu'elle n'avait pas connue, et dont elle se sentait fière d'être la fille. Quand Bertile l'avait longuement entretenue d'elle, elle lui dépeignait le château, la chambre de la châtelaine, la grande cheminée à colonnes ornées, l'une d'un saint Pierre tenant à sa main les clefs du paradis, l'autre d'un saint Paul avec son livre des saintes Écritures.

Elle lui faisait parcourir les tourelles, lui montrait les oubliettes où jamais, disait-elle, le bon seigneur n'avait renfermé personne ; elle n'omettait pas de décrire minutieusement le petit bouton de cuivre inaperçu dans la boiserie, qui, lorsqu'il était tourné d'une certaine façon et pressé, découvrait un passage étroit aboutissant au souterrain. L'âme de Marie était suspendue à ces récits.

Un soir que les deux jeunes filles étaient retirées dans leur chambre et venaient de se coucher, Marie voulut, comme d'ordinaire, embrasser Marguerite avant de s'endormir; mais celle-ci la repoussa. Étonnée et peinée, Marie lui demanda raison de cet accueil. Marguerite refusa de répondre; Marie insista vivement et tendrement; alors Marguerite se mit à sangloter.

« Et tu crois, lui dit Marie, que je te laisserai t'endormir sans obtenir une réponse? O ma sœur! nous avons toujours partagé nos joies et nos tristesses; les unes en étaient augmentées, les autres adoucies. Es-tu changée pour moi?

— Non, répondit enfin Marguerite, au milieu de ses pleurs, ce n'est pas moi qui suis changée, c'est toi! Tu ne vis plus avec nous, ton esprit et ton cœur sont ailleurs ; tu ne vois plus que cette étrangère...

— Étrangère!... ô Marguerite! la sœur de lait de ma mère!

— Elle nous enlève ton affection. Depuis qu'elle t'a révélé ta naissance, tu as sans doute mesuré la distance qui nous sépare, et la noble demoiselle ne peut plus être la sœur de la fille du peuple.

— Quel mot cruel! dit Marie en larmes. Hélas! si l'une de nous doit envier quelque chose à l'autre, ce n'est pas l'heureuse fille qui chaque jour peut embrasser son père et lui parler de son amour; c'est la pauvre orpheline qui n'a droit ici-bas à aucune affection; c'est celle qui vit de vos bienfaits, et qui reçoit l'aumône du cœur comme l'aumône du pain. Injuste Marguerite qui ne veut pas que j'apprenne à aimer ceux dont j'ai peut-être causé innocemment les malheurs et la mort! Méchante fille qui croit que quelque chose peut nous séparer, et qui ose me le dire!

— Oh! pardon! pardon! Oui, j'étais folle, j'étais injuste, embrasse-moi! N'avons-nous pas été nourries du même lait? n'avons-nous pas eu, pour guider nos premiers pas, la même mère tendre et dévouée, le même père affectionné? Tout ne nous est-il pas commun? Oublie, oublie mon injustice et la tristesse où elle t'a jetée. Oui, nous sommes sœurs, et nous le serons toujours! »

Elles s'embrassèrent avec tendresse.

« Marie, dit Marguerite, promettons-nous une chose : si jamais il nous arrivait de ne pas être d'accord, que celle de nous qui la première invoquera le

souvenir de cette soirée, voie sur-le-champ son triomphe assuré. Elle n'aura qu'un mot à dire : « Souviens-toi! souviens-toi, » et il devra suffire. Le veux-tu? le jures-tu comme moi? »

Marie étendit la main, et toutes les deux promirent.

CHAPITRE XIII

SIMON STOCK.

Le jour fixé pour le départ de Marcel était arrivé. Maître Perrinet lui garnit son escarcelle, Marguerite et Marie s'occupèrent avec sollicitude de ses vêtements, et il se mit bravement en route, le cœur bien joyeux de se rendre utile à ceux qu'il aimait. Le moine aussi avait un voyage à faire. Ses supérieurs lui avaient donné une de ces missions dont ils le chargeaient souvent dans l'intérêt de la religion et du pays. Il attendait, pour faire avec lui une partie de la route, un pieux cénobite nommé Simon qui se rendait en Angleterre. Un jour il vint annoncer à ses amis que celui-ci arriverait le lendemain. « C'est un véritable saint, ajouta-t-il, et je me réjouis de penser que j'aurai l'honneur de sa compagnie pour plusieurs jours. Il est Anglais. Dès l'âge de douze ans, m'a-t-on dit, il a été

conduit par l'esprit de Dieu dans le désert, où il vécut vingt ans ne mangeant que des herbes, des racines ou des fruits sauvages, et se tenant habituellement en méditation dans un tronc d'arbre, ce qui lui a fait donner le surnom de Stock. Au commencement de notre siècle, il eut révélation de l'arrivée de quelques religieux du mont Carmel qui venaient pour établir un couvent de leur ordre en Angleterre. Simon se retira parmi eux, et devint bientôt un modèle de régularité et de ferveur. En peu de temps il acquit aussi de grandes connaissances en philosophie et en théologie. On le consultait comme un oracle; son humilité en souffrit, et il quitta le couvent pour se rendre en Palestine, où il a vécu six ans seul dans une grotte. On m'a assuré qu'il a été souvent favorisé des visites de la sainte Vierge et des anges, et qu'ayant composé un cantique en l'honneur de la Mère de Dieu, elle lui est apparue et lui a remis un morceau d'étoffe en laine arrangée d'une certaine façon, et à laquelle est attribué un grand pouvoir, car il est la livrée de la sainte Vierge; et elle a promis au saint carme que quiconque en porterait un semblable, et le garderait jusqu'à sa mort, serait exempt des flammes de l'enfer.

— O mon père! s'écria Marie, quelle insigne faveur, et qu'ils sont heureux ceux qui sont appelés à la partager!

— Le pieux cénobite arrivera demain, dans l'après-midi, par le chemin de Paris, reprit le moine. Une partie de nos frères, et moi-même, nous irons au-devant de lui ; vous pouvez vous donner la satisfaction de voir ce saint homme en vous trouvant avec Bertile sur la route. »

Les jeunes filles l'assurèrent qu'elles n'y manqueraient pas.

CHAPITRE XIV

LE MIRACLE.

De bonne heure, en effet, Marie et Marguerite, accompagnées de Bertile qui portait l'enfant, se mirent en route. Elles allèrent jusqu'à la logette du lépreux, et s'assirent en face de manière que la pauvre recluse pût repaître ses yeux de la vue de son fils. Guillemette ne vivait que pour les courts moments de la journée où on le lui amenait ; tout le reste du temps, elle en faisait deux parts : l'une où elle se souvenait de l'avoir vu, l'autre où elle espérait qu'elle allait le revoir. Elle recomposait en imagination ses petites mines, ses sourires d'ange, et elle riait de le voir rire, jusqu'à ce

qu'elle pleurât en s'apercevant qu'elle était seule, et que de longues heures s'écouleraient encore avant que la présence bien-aimée lui fît tout oublier, jusqu'à son malheur.

Guillemette aurait pu entrer dans une léproserie, où elle aurait au moins joui de la vue continuelle et de la conversation de ses semblables; mais elle avait supplié qu'on la laissât à la solitude que la vue de son enfant charmait chaque jour pendant un moment, et son désir avait été respecté.

Bertile lui avait fait avec l'enfant sa visite dans la matinée; elle n'attendait plus rien. C'est pourquoi, tristement assise sur une pierre, au fond de la logette, elle ne prenait pas même la peine de regarder les gens d'Auteuil qui passaient, ou ceux qui se rendaient du village à la ville. Un léger bruit vint l'arracher à ses rêveries; elle leva la tête et crut continuer son rêve quand elle entrevit, près des barreaux, une petite tête blonde et des yeux bleus qui lui souriaient. D'un bond elle atteignit la fenêtre, et instinctivement tendit les bras à travers le grillage; mais elle ne toucha que le vide. « Doucement, doucement donc! dit Bertile, qui s'était hâtée de retirer l'enfant pour le soustraire au contact de la mère; voudriez-vous lui donner votre mal, à ce chérubin?

— Hélas! non, dit Guillemette en laissant retomber ses bras; j'aimerais bien mieux mourir. Mais quand

je le vois si près de moi, il me prend une folle envie de l'étreindre sur mon cœur, et je ne sais plus ce que je fais. C'est beaucoup de le voir; mais l'embrasser!... sentir sur mes lèvres ces petites joues fraîches et rosées!... Ah! vous ne pouvez vous figurer quelle joie ce serait! Est-ce bien possible que les mères à qui cela est permis n'embrassent pas leurs enfants tout le long de la journée!... Mais vous ne m'avez pas dit par quel bienheureux hasard vous êtes ici? »

Marie le lui expliqua; et, dès ce moment, la recluse parut préoccupée. Elle regardait son fils, et ses yeux brillaient d'une lueur inaccoutumée; puis elle se recueillait et se retirait même quelquefois au fond de la logette, où l'on aurait pu la voir à genoux et priant avec ferveur.

Marie et Marguerite s'étaient un peu éloignées; Guillemette leur faisait mal à voir. La lèpre s'était manifestée sur son visage en une plaie d'un rouge brun qui s'étendait sur la moitié du front et le commencement de la joue.

Elles attendirent environ une heure; alors elles virent passer une vingtaine de moines qui allaient faire une escorte d'honneur à l'humble solitaire. Une autre heure s'écoula, et une rumeur lointaine annonça le passage de l'homme de Dieu. Il était suivi d'une grande multitude, comme jadis Jésus et ses disciples. Du plus loin que les deux sœurs l'aperçurent, elles se

mirent dévotement à genoux, espérant recevoir sa bénédiction.

Simon Stock était déjà un vieillard; ses cheveux blancs et rares tombaient sur ses épaules; ses traits, amaigris et macérés par la pénitence et par les austérités, portaient l'empreinte de la bienveillance et d'une inaltérable sérénité; ses yeux, profondément enfoncés, avaient ce regard doux et pénétrant qui semble percer à jour les consciences, et son visage resplendissait d'un divin éclat, résultat probable des regards que la sainte Vierge avait laissés tomber sur lui.

Il marchait calme, recueilli, échangeant parfois une parole de paix et d'amitié avec le moine Dominique, qui se trouvait auprès de lui. Ils arrivèrent ainsi en vue de la logette, et alors Simon put entendre quelqu'un qui gémissait et qui criait : « Révérend père, ayez pitié de moi! au nom de Jésus, arrêtez-vous!

— Qu'est-ce cela? dit-il en suspendant sa marche.

— C'est, lui répondit le moine, une pauvre femme attaquée de la lèpre et renfermée là, qui vous implore. »

Simon se dirigea aussitôt vers la logette et l'ouvrit hardiment. Seul le père Dominique était allé avec lui.

Guillemette sortit, et tomba aux genoux du solitaire. « Que voulez-vous? dit celui-ci.

— Je veux que vous demandiez ma guérison à celle

qui vous a accordé tant de faveurs. Touchez-moi seulement avec cette main qui a reçu la livrée de la sainte Vierge, et je serai guérie! »

Simon se recueillit et pria. Puis il toucha le visage de la malade, et lui dit : « Votre foi est récompensée; soyez guérie, ma fille, et remerciez Dieu. »

Et, à mesure que le doigt du saint se promenait sur ce front ravagé, sur cette joue atteinte, on voyait les marques fatales disparaître une à une, et la chair redevenir vivante et fraîche comme celle d'un enfant.

Tous les assistants crièrent : « Miracle! miracle! »

Guillemette s'élança vers son fils, le saisit et l'embrassa avec des transports et des larmes. Les deux sœurs étaient toujours à genoux, pâles d'émotion. Au moment où le saint passa devant elles, elles se courbèrent profondément, et, selon leur espérance, il s'arrêta et les bénit.

« Ce sont mes enfants d'adoption, dit le moine, des filles suivant mon cœur. Puisse votre bénédiction les sauver de tout danger!

— Puisqu'il en est ainsi, dit le vénérable carme d'un air aimable, et que ce sont vos ouailles préférées, je veux leur laisser mieux que ma bénédiction. »

Alors il tira de sa poche des scapulaires, et leur en remit deux. « Voici, leur dit-il, la livrée de la sainte Vierge qu'elle a daigné me donner elle-même;

recevez-la, mes chères filles, comme un privilége, une marque de prédestination, une sauvegarde dans les périls, un gage de paix et d'alliance éternelle. »

Marie et Marguerite baisèrent dévotement l'image de la Vierge, imprimée sur le drap, et restèrent à genoux jusqu'à ce que les religieux fussent hors de vue. Alors elles se relevèrent l'œil brillant d'une joie sainte, et rentrèrent chez elles accompagnées de Guillemette guérie et au comble du bonheur.

CHAPITRE XV

TRISTESSE APRÈS LA JOIE.

Deux jours après, le père Dominique vint dire adieu à ses amis. Il apprit à Guillemette que, tout occupé qu'il était, il avait trouvé le temps de voir Gertrude dans une course qu'il avait faite la veille à Paris, et que celle-ci lui offrait de la recevoir, elle et son fils, dans sa maison. Il fut convenu que Guillemette s'y rendrait le lendemain.

Ce jour-là le temps était fort beau; Marie et Marguerite demandèrent à leur père la permission d'accompagner Guillemette jusqu'à une petite distance du

village. Bertile, occupée du dîner, ne put sortir avec elles, et leur recommanda de ne pas aller loin. Mais le soleil était si radieux, l'air si pur et le petit Paul disait de si jolies choses dans son langage enfantin, que les deux sœurs, sans y songer, marchèrent jusqu'à ce que la vue de la logette leur rappelât qu'elles étaient aussi près de Paris que d'Auteuil. Elles dirent adieu à Guillemette, embrassèrent encore une fois l'enfant, et se hâtèrent de s'en retourner.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées, lorsqu'elles entendirent retentir derrière elles le pas de deux chevaux. Se mettant un peu de côté, elles attendirent. Les chevaux étaient montés par deux cavaliers enveloppés de larges manteaux. Quand ils eurent atteint l'endroit où les deux jeunes filles attendaient tranquillement qu'ils fussent passés, ils descendirent, se jetèrent sur elles, leur mirent un mouchoir sur la bouche pour étouffer leurs cris, et, malgré leur résistance, les placèrent à cheval devant eux en les entourant et en les cachant avec leurs manteaux; puis ils s'enfuirent avec leur proie, au grand galop de leurs montures.

Marie et Marguerite avaient perdu connaissance, étourdies par la brusquerie de cette attaque, et étouffées par le bâillon et par le manteau qui les enveloppait.

Leurs ravisseurs s'en aperçurent; ils s'arrêtèrent,

desserrèrent le mouchoir et leur firent respirer le grand air. Bientôt elles revinrent à elles; Marie soupira profondément, et, joignant les mains, elle les supplia au nom de Dieu et de sa sainte mère de les laisser aller. Le plus grand des cavaliers lui répondit d'un air farouche : « Ma mie, nous avons eu trop de peine à vous attraper pour vous rendre de sitôt à la liberté. Mais, comme je vois que ce mouchoir sur la bouche vous incommode, je consens à vous en délivrer, si vous voulez me jurer sur votre honneur et sur votre salut que vous ne crierez ni n'appellerez personne à votre aide. Si vous ne le faites, je jure moi-même que vous aurez le bâillon jusqu'à notre arrivée chez moi, dussiez-vous en étouffer toutes deux. »

Les deux sœurs se consultèrent du regard. Marguerite regardait d'un air désespéré autour d'elle. A tout hasard, elle se mit à crier aussi fort qu'elle put : « Au secours! au secours! » Mais aussitôt la rude main de son conducteur fut appliquée sur sa bouche et le mouchoir remis, et si serré que des larmes de douleur jaillirent des paupières de la pauvre enfant.

« Grâce pour ma sœur! s'écria Marie, je vous en conjure; nous allons faire le serment que vous demandez. »

Marguerite fut délivrée de son supplice et jura ainsi que Marie.

Le voyage dura jusqu'au soir; on fit plusieurs

rencontres, mais c'étaient des paysans, des piétons isolés, qui n'auraient eu garde, lors même qu'ils auraient compris les regards désolés que leur adressaient les deux jeunes filles, de s'attaquer à des cavaliers bien montés et armés.

En dernier lieu on traversa un village d'un aspect misérable. Quelques femmes étaient sur leurs portes et filaient de la laine. Leur maigreur et leur teint flétri témoignaient de leurs fatigues comme des privations qu'elles enduraient. Au sortir du village, on prit un chemin montueux qui se trouvait, partie à ciel découvert, partie frayé au travers des bois, et, après un quart d'heure de marche, les deux sœurs virent se dresser devant elles les tours d'un castel bien fortifié; elles étaient hautes, garnies de créneaux et percées de mâchicoulis. Par ces ouvertures, on pouvait défendre longtemps le château en faisant pleuvoir sur les assaillants des pierres et du plomb fondu, ou en lançant des flèches; car la poudre et par conséquent les armes à feu étaient alors inconnues. Au nord, une autre tour étroite, carrée, et dépassant les tourelles en hauteur, était couronnée d'une plate-forme sur laquelle était établie une guérite. Cette tour isolée était reliée à l'autre bâtiment par un rempart à l'entrée duquel, sous une porte masquée par des contreforts, s'élevait une herse. Le tout était entouré d'un fossé profond sur lequel il y avait un pont-levis.

Marguerite et Marie regardaient avec étonnement ce luxe de précautions pour défendre une habitation. Ce noble castel, assis au milieu d'une forêt de chênes, et dominant le pauvre village couché à ses pieds comme un esclave, avait un aspect de majesté sombre qu'augmentaient encore les ombres du soir qui commençaient à le couvrir.

Marguerite se pencha vers sa sœur en lui disant : « Quoi! c'est là la demeure de ces brigands!

— Quelle résidence pour de pareils hôtes! » répondit Marie.

CHAPITRE XVI

UNE CHAMBRE AU XIIIe SIÈCLE.

Marie et Marguerite furent conduites dans une grande et belle salle à laquelle, malgré leur profond chagrin, elles ne purent refuser un coup d'œil d'admiration. Elle était tendue d'une tapisserie au métier, tirée de Flandre, et représentant une chasse avec ses divers épisodes; un large lit, auquel on arrivait en montant plusieurs degrés, occupait un grand espace dans un des côtés de la pièce. Il était, comme tous

les autres meubles, en chêne massif et sculpté; des courtines de soie pourpre l'entouraient; les draps, au lieu d'être en serge comme dans la maison de maître Perrinet, étaient en fine toile, et les couvertures en fourrures. Par-dessous, on voyait plusieurs matelas, de laine ou de plume; un traversin et deux oreillers en toile complétaient cette couche luxueuse. Le milieu de l'appartement était occupé par une table massive aux pieds tors et ornée d'une galerie de cuivre, ingénieusement travaillée. A côté se trouvaient deux chaires ou fauteuils, où deux personnes auraient pu s'asseoir à l'aise. Ils étaient également sculptés, et couverts de cuir doré ou de Cordoue. La cheminée était ornée avec soin. Elle supportait deux chandeliers en cuivre et un petit miroir de Venise dont l'usage, connu seulement depuis peu, excita la curiosité et la surprise des deux sœurs, habituées à ne se voir que dans des miroirs d'étain; le chambranle, tout sculpté, s'appuyait sur de gracieuses colonnettes; les landiers ou chenets étaient curieusement travaillés, et la pelle et les pincettes devaient être l'œuvre d'un ouvrier habile. Les fenêtres longues et étroites étaient remplies de vitraux coloriés. Toutes ces magnificences, inouïes pour les deux sœurs, étaient éclairées faiblement par un lustre d'or à quatre branches garnies de bougies en cire jaune. Elles n'eurent pas le temps de les examiner en détail, car

presque aussitôt deux valets entrèrent et arrangèrent silencieusement la table pour un repas. Ils apportèrent un doublier (nappe) plissé comme *rivière ondoyante* qu'un vent frais fait soulever doucement. Après y avoir mis les assiettes, qui étaient de faïence ingénieusement coloriée, ils le couvrirent de mets fournis, pour la plupart, de venaison, puis de fruits et de conserves. Une cuiller, un coutel, un verre en cristal, un drageoir se trouvaient à côté de chaque assiette; quant aux fourchettes, elles étaient encore inconnues à cette époque, et l'on se servait ou de son couteau ou de ses doigts.

Quand les servants eurent achevé leur office, ils engagèrent les jeunes filles à se mettre à table, ce qu'elles firent volontiers; car leur estomac, ne tenant pas compte de leur chagrin, réclamait impérieusement son nécessaire. Elles essayèrent, tout en mangeant, de faire causer les valets restés pour les servir; mais ceux-ci, quoique très-respectueusement, refusèrent absolument de répondre. Quand le repas fut terminé, ils présentèrent aux jeunes filles une aiguière en argent et de l'eau parfumée pour se laver les doigts; puis ils ôtèrent le couvert et disparurent. Un instant après une femme entra. C'était une personne assez richement mise, d'une quarantaine d'années environ, qui avait dû être fort belle, à en juger par son visage régulier, ses yeux grands et noirs; mais l'âge, ou

peut-être les habitudes du caractère, avait donné à ses traits une dureté anguleuse désagréable à voir; son regard était hautain et perçant; à ses cheveux encore épais se mêlaient de nombreux fils d'argent, et son front peu élevé présentait des rides profondes. Il avait dû réfléchir moins de pensées douces et compatissantes que de passions mauvaises et insoumises; et il en gardait la trace, comme un manoir porte la marque des hôtes qui l'ont habité.

Les deux sœurs ne firent pas toutes ces remarques; elles ne virent là qu'une personne de leur sexe dont elles pouvaient tirer assistance, et, courant à elle, la supplièrent de les protéger. La dame leur répondit en les engageant à ne pas s'effrayer. « Le seigneur qui vous a fait amener ici, leur dit-elle, ne veut que votre bien, vous le reconnaîtrez, foi de Brigitte.

— Et en attendant, dit Marie, on nous enlève à tout ce que nous aimons; on nous sépare d'un père qu'on laisse dans l'inquiétude et dans la douleur, on méconnaît toutes les lois de l'humanité.

— Patience, patience, vous le reverrez plus tard.

— Et pourquoi pas tout de suite? dit impétueusement Marguerite; quel est donc ce mystère d'iniquité.

— Oh! fit Marie suppliante, vous êtes femme, vous devez avoir un cœur accessible à la pitié. Au nom de votre mère, au nom de ce que vous avez aimé,

venez au secours de deux pauvres jeunes filles que Dieu vous envoie comme une bonne œuvre à faire.

— Vous n'êtes pas heureuse dans vos invocations, ma mie, répondit Brigitte avec un éclat de rire dur et farouche; je n'ai jamais connu ma mère, et ce que j'ai aimé m'a trahi. Mais il ne s'agit pas de cela; j'accomplis les ordres que j'ai reçus en venant vous offrir mes services pour vous coucher; voilà tout.

— Nous n'avons pas besoin pour cela de vous ni de personne, dit avec humeur Marguerite; nous ne sommes ni des enfants ni des princesses, et nous savons nous déshabiller toutes seules.

— En ce cas, je n'ai plus qu'à vous faire la commission de mon seigneur.

— Qui est-il, votre seigneur?

— Il m'a chargée de vous dire, continua Brigitte sans paraître faire attention à cette interruption, qu'il aurait l'honneur de vous faire demain sa visite, et qu'en attendant vous vous regardiez comme étant en sûreté, et qu'il ne vous veut que du bien. »

Après le départ de Brigitte les deux sœurs se livrèrent à leur tristesse. Elles pensaient surtout au chagrin, à l'inquiétude de leur père, et s'en affligaient plus encore que de leur propre sort. Les assurances que le châtelain leur avait fait donner, le respect qu'on leur témoignait les rassuraient un peu, en leur faisant croire qu'elles n'avaient pas été enlevées par le fa-

rouche chevalier Guillaume Dubourg, comme elles l'avaient cru d'abord; dès lors, ce pouvait être un malentendu, une erreur, et on les rendrait à la liberté.

Elles firent leur prière avec foi et ferveur, et se couchèrent dans le lit somptueux où la fatigue ne tarda pas à leur envoyer un doux et profond sommeil.

CHAPITRE XVII

ENTREVUE DES DEUX SŒURS AVEC LE CHATELAIN.

On dînait à midi au château; la femme qui s'était déjà montrée, et qui revint le matin dans la chambre des jeunes filles, les en prévint; elle leur apporta en même temps ce qui devait composer leur déjeuner : du pain, du lait, des fruits. Elle annonça la visite de son maître pour onze heures, et sortit.

On a déjà reconnu le baron de Bray comme l'auteur du rapt des deux sœurs; cependant il ne l'avait pas exécuté lui-même. Une fois sûr de posséder tôt ou tard sa victime, il était venu l'attendre à son castel de Bray, où il avait tout fait préparer pour sa réception; car il entrait dans ses plans de l'éblouir par sa ma-

gnificence et de la séduire par des qualités d'emprunt. C'étaient donc Germain et un autre de ses affidés qui avaient enlevé les jeunes filles, et ils avaient outrepassé les ordres du baron en les maltraitant pendant la route.

Marie et Marguerite ne connaissaient donc pas leur ravisseur, et cependant, quand il entra, il leur sembla qu'elles avaient déjà vu quelque part ces traits réguliers mais durs, cette noble stature, cet œil noir plein d'une flamme farouche, mais en ce moment adouci. Quoiqu'il parût avoir atteint le milieu de la vie, ses cheveux étaient encore noirs et lustrés comme à vingt ans. Il avait dépouillé tout appareil guerrier et portait une cotte de samit (taffetas) bleu, et par-dessus un court manteau de velours noir doublé d'hermine.

A sa vue, les deux sœurs intimidées s'étaient levées de l'escabeau où toutes deux s'étaient modestement placées; il leur montra le fauteuil, et les supplia de s'y asseoir.

« Je serais bien malheureux, dit-il ensuite d'un ton courtois, si j'effrayais de si charmantes filles.

— Monseigneur, dit Marie avec calme et dignité, nous savons qu'il ne nous faut avoir peur d'aucun homme, car Dieu est au-dessus de tous, et rien n'arrive sans sa volonté. Vous plairait-il de nous expliquer pourquoi nous avons été traîtreusement enlevées et amenées en ce castel?

— Je veux et je dois vous l'expliquer. Mais d'abord, permettez-moi une question : comment vous appelez-vous?

— J'ai pour patronne la sainte Mère de Dieu.

— Marie? Le nom de votre mère.

— Qu'en savez-vous? dit Marie en tressaillant.

— Qu'importe? mais je le sais. Écoutez-moi. Vous n'êtes point, comme vous le croyez, la fille d'honnêtes artisans; ce n'est pas sous le chaume que vous avez pris naissance, mais dans une noble demeure où votre venue a été fêtée par le chant des trouvères et accueillie par les transports de joie d'un père, d'une mère de haut lignage. A peine aviez-vous deux années que vous avez été méchamment ravie à leur amour par une bohémienne qui avait été repoussée du château par des serviteurs trop zélés. Elle voulut se venger, et vola l'enfant sur lequel se fondaient déjà tant d'espérances; sa vengeance fut plus complète qu'elle ne l'avait pensé, car vos malheureux parents moururent de chagrin après trois années de recherches vaines. Arrivée à Paris, cet enfant fut un embarras pour la bohémienne, et ne voulant ni la rendre à ses parents, ni la jeter dans les hasards d'une vie de vagabondage, elle l'exposa devant la boutique de maître Perrinet, à qui justement ce jour-là il naissait une fille. Il vous adopta et vous éleva, Marie, comme son enfant. J'étais l'ami de votre père.

« Il y a quelque temps, j'eus l'occasion de secourir une vieille femme; c'était la bohémienne elle-même, qui pour soulager sa conscience me raconta sa faute. Je fis amener cette femme en mon castel, où elle est encore; vous la trouverez prête à vous confirmer ce que je vous raconte. Heureux d'avoir retrouvé les traces de l'enfant de mon malheureux ami, je courus chez maître Perrinet, je lui contai tout et l'adjurai de m'aider à vous faire remonter au rang d'où un crime vous avait fait descendre. Mais, dominé par la tendresse qu'il vous porte, il traita de fable tout ce que je lui dis et ne voulut à aucun prix se séparer de vous. Vous étiez absentes toutes deux ce jour-là, et il se sera bien gardé de vous faire part de ma démarche. »

A cette espèce d'accusation contre son père, Marguerite voulut protester; un regard de Marie lui recommanda le silence et la prudence. Le châtelain continua :

« C'est alors que, résolu de vous servir malgré lui, je vous ai fait amener jusqu'ici. Je dois au souvenir du noble comte, votre père, de me dévouer à vous servir, et c'est ce qui m'a inspiré de vous faire une proposition. Je puis rencontrer de grandes difficultés à faire reconnaître dans une jeune fille obscure l'enfant d'une noble famille; mais si cette jeune fille porte mon nom, si c'est mon épouse que je défends, je réussirai sûrement. Oui, telle est la demande que je voulais vous

faire : Marie, voulez-vous accorder votre main au seigneur et baron de Bray? »

L'excès de la surprise empêcha Marie de répondre.

« Je ne veux pas vous presser aujourd'hui, dit le baron; réfléchissez; je ne doute pas qu'avec la raison et le jugement dont votre charmant visage fait foi, vous n'appréciiez l'opportunité, je ne veux pas dire la générosité de ma démarche, et que vous ne reconnaissiez que c'est le meilleur parti à prendre. »

Le châtelain sortit.

« Qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria alors Marguerite. Y comprends-tu quelque chose?

— Non, dit Marie pensive. Cet homme est trompeur ou trompé. Lequel des deux? Bertile ne m'a pas dit que mon père eût un ami de même nom que lui. Dans toute cette terrible histoire qu'elle nous a racontée, elle n'a fait mention que du persécuteur de ma famille, du chevalier Guillaume Dubourg. Véritablement le baron se montre généreux en voulant épouser une pauvre orpheline; malgré cela, je ne sais pourquoi, il m'inspire de la défiance et de la répulsion, et je ne saurais accepter son offre.

— Tu serais grande dame, tu aurais des vassaux nombreux; tu irais à Paris voir la cour, les fêtes, le roi.

— En vérité, Marguerite, dit Marie un peu fâchée, crois-tu que ces considérations aient quelque valeur à

mes yeux? Il y a tout au moins un point sur lequel ce baron nous a menti : c'est quand il s'est prétendu repoussé par celui que j'aime comme un père et que je révère comme un bienfaiteur. Il n'a pas fait de démarche auprès de lui, j'en aurais été instruite.

— Tu as raison. Mon père, quoiqu'il t'aime bien tendrement, ne se serait pas cru le droit de disposer de ton sort et de te refuser les moyens de revendiquer l'héritage paternel. La preuve, c'est le voyage de Marcel pour les papiers.

— Sans contredit. Cet homme nous a trompées en cela; donc il peut mentir sur tout le reste.

— Ainsi tu lui répondras?...

— Par un refus. Mais je tâcherai de ne pas l'irriter; car s'il me veut réellement du bien, je ne prétends pas être ingrate; et s'il a de mauvais desseins il faudra tâcher de les déjouer par la prudence. O ma sœur! prions Dieu et les anges de nous protéger! »

CHAPITRE XVIII

LE REFUS ET SES SUITES.

Le lendemain, le baron se présenta à la même heure que la veille; il demanda à connaître son sort.

« Seigneur, lui répondit Marie avec beaucoup de douceur, pardonnez si je ne puis en ce moment vous donner une réponse favorable. Je suis bien jeune, je ne me crois pas le droit de disposer de moi-même. Maître Perrinet m'a élevée comme son enfant; sans lui, d'après votre propre dire, j'eusse été une pauvre fille abandonnée et mendiant mon pain par les chemins. Il y aurait honte et ingratitude à moi si je prenais un parti aussi grave sans le consulter. Ramenez-moi vers lui; il vous pardonnera sans doute une démarche causée par une générosité irréfléchie, et vous répondra en mon nom.

— C'est de vous seule que je veux vous obtenir, dit le baron dont le visage devenait pourpre de colère. J'ai trop hasardé dans ce but, et je dois réussir.

— Qu'est-ce à dire, Messire? dit Marie en attachant sur lui un regard digne et fier; est-ce là le langage d'un ami de mon père et d'un vrai chevalier? Vous n'obtiendriez rien de moi par la contrainte. Mais cela n'est pas dans votre pensée; non, n'est-ce pas? Vous allez nous rendre à ce cher bienfaiteur, dont les larmes coulent en l'absence de ses filles chéries. Ah! mettez-vous à sa place; songez à ce que vous souffririez si l'on vous avait enlevé l'objet de votre affection. Soyez bon, Monseigneur, soyez clément, afin de n'avoir pas à vous reprocher une mauvaise action dont le souvenir serait un remords pour votre dernière heure.

— Marie, vous êtes une enfant, en effet; vous ne savez pas distinguer ce qui est utile à vos intérêts, mais il suffit que je le sache.

— Si vous êtes un vrai noble, s'écria Marguerite, si vous avez la qualité de chevalier, cessez de tourmenter mon amie. Ne lui imposez pas de conditions pour la servir. Commencez par là, vengez-la du meurtrier de son père, de ce Guillaume Dubourg, qui s'est emparé de son héritage; et, quand vous aurez réussi, alors allez demander la main de la comtesse de Bray à Thibaut de Champagne, son suzerain légitime, et soyez sûr de la reconnaissance de Marie. »

Au nom de Guillaume Dubourg, le baron avait rougi et fait un mouvement qui échappa aux deux sœurs; mais il se remit aussitôt, et s'écria : « Qui donc vous a parlé de cette tragique histoire?

— C'est par grand hasard que nous la connaissons, répondit Marie qui arrêta d'un regard le nom de Bertile que Marguerite allait prononcer. Mais comment se fait-il, Messire, que vous ne nous en ayez point parlé?

— Pour vous épargner la peine que vous avez ressentie en l'apprenant; c'est tout naturel. Mais puisque vous savez que Guillaume est cause de la mort de vos malheureux parents, confiez-moi le soin de les venger. Consentez donc à ce que je vous demande, et, je vous le jure sur mon honneur de chevalier, j'irai guerroyer contre le détenteur de votre héritage, et ne poserai les

armes que lorsque vous aurez été remise en possession de vos domaines.

— La vengeance appartient à Dieu, Monseigneur, il saura plus sûrement que vous atteindre le coupable.

— Ainsi vous refusez? dit le baron les lèvres serrées.

— Je refuse, oui, je refuse de contracter clandestinement une union à laquelle je me croirais coupable de consentir.

— Eh bien, en ce cas, Marie de Bray, écoutez-moi. Je jure à mon tour que vous ne sortirez d'ici qu'avec le titre de mon épouse; et puisque la douceur et les bons traitements n'ont pas réussi, nous verrons ce que produiront des moyens tout opposés. Vous apprendrez à connaître celui que vous avez dédaigné! »

L'effet des menaces du baron ne tarda pas à se manifester; dans la journée un repas grossier fut servi aux deux sœurs, non plus par des serviteurs respectueux, mais par la femme qu'elles avaient vue la veille et qui leur avait offert ses services sous le nom de Brigitte. Elle n'affectait plus les égards et la déférence, et il était aisé de voir que la méchanceté et la grossièreté lui étaient beaucoup plus naturelles.

« Ainsi, dit-elle aux deux sœurs, vous avez fâché monseigneur le baron. Il a été trop bon pour de petites mijaurées telles que vous; il devait commencer

par où il va finir si vous n'obéissez pas à ses ordres. Vous ne savez pas qu'il a d'excellentes raisons auxquelles il est impossible de résister : ces raisons s'appellent les oubliettes, la faim, la soif, le froid. Ces arguments-là ont réduit plus forts que vous. Tenez, vous êtes jeunes, vous m'inspirez quelque pitié, et je veux bien encore vous donner un bon conseil : cédez de bonne grâce, avant que votre corps épuisé crie merci.

— Hélas ! dit Marie, si réellement nous vous inspirons de la compassion, si votre âme est touchée de notre innocence et de notre malheur, aidez-nous à sortir d'ici, et votre nom sera prononcé tous les jours dans nos prières.

— Ah ! petit serpent, c'est ainsi que vous essayez de me suborner et de me faire manquer à la soumission que je dois à mon maître ! Taisez-vous, et sachez ce qui vous attend. Ce soir vous quitterez cette belle chambre que Monseigneur avait fait arranger et orner tout exprès pour vous ; vous irez en habiter une pourvue seulement d'un méchant lit et de quelques escabeaux ; vous entendrez les rats qui vous tiendront fidèle compagnie. C'est là que j'irai chaque jour vous visiter et vous apporter une maigre nourriture. Au bout d'une semaine, monseigneur le baron viendra voir si vous êtes plus docile et si vous voulez le suivre à la chapelle ; si vous refusez encore, vous descendrez

toutes deux aux oubliettes pour n'en sortir que mortes ou soumises. Voilà votre sort; réfléchissez. »

Et la mégère sortit, les abandonnant à leurs méditations.

« Non! dit Marguerite avec enthousiasme, Dieu ne nous abandonnera pas. Quelque chose me dit que ce méchant baron ne réussira pas dans ses projets. Ne te décourage donc pas, ma sœur bien-aimée; mieux vaut la mort que d'appartenir à un homme qu'on méprise!

— Tu ne crois donc plus, dit Marie en souriant faiblement, que les fêtes et les grandeurs pourraient me suffire?

— Oh! je ne l'ai jamais pensé; quand je t'en parlais, je croyais encore le baron digne de quelque estime; mais à aucun prix maintenant je ne voudrais te voir sa femme. »

CHAPITRE XIX

UNE AUTRE CHAMBRE.

Vers le soir, en effet, Brigitte vint chercher les deux sœurs, et les installa dans leur nouveau domicile. La chambre où elle les laissa avait un aspect d'aban-

don et de tristesse qui les saisit au cœur malgré leur courage. C'était une grande pièce carrée, boisée et démeublée; la moitié des vitres manquaient aux deux fenêtres étroites et hautes, et de tous côtés, comme l'avait dit Brigitte, on entendait le grignottement des rats contre la boiserie. La petite lampe qu'on avait laissée aux deux sœurs ne donnait qu'une faible lumière, au delà de laquelle se projetaient de grandes ombres. Les deux jeunes filles se hâtèrent de faire leur prière et de se jeter sur leur couchette, où elles murmurèrent les *ave* de leur rosaire jusqu'à ce qu'elles fussent endormies.

Le lendemain elles se levèrent plus fortes et plus résignées.

« Faisons ce matin l'inspection de nos domaines, dit Marguerite; nous aurons pour compagnon et pour éclaireur le soleil, au lieu de cette vilaine petite lampe qui hier au soir nous montrait partout des fantômes. Et d'abord, je veux faire tant de bruit que j'effraierai la gent souricière qui se permet de partager notre logement. »

Et la folle enfant se mit à courir tout le long de la chambre et à frapper fort sur les boiseries. Elle s'arrêta devant la cheminée.

« Viens donc voir, Marie, dit-elle, n'est-ce pas là une clepsydre, comme nous en avons vu au couvent? »

Marie, qui égrenait son chapelet entre ses doigts, se leva du siége de bois où elle était assise auprès de la fenêtre, et vint auprès de sa sœur.

« Oui, dit-elle, c'est véritablement une horloge d'eau, ou plutôt c'en était une, car elle ne marche plus. Quelle belle chose que cette invention, Marguerite!

— Oui, sans doute, mais je me rappelle que le père Dominique m'a parlé d'une chose plus extraordinaire encore. C'est une horloge qui va sans eau, par le moyen d'une petite roue et d'un poids qu'on appelle balancier. Il en avait vu une dans ses voyages, et on appelait son inventeur Gerbert le sorcier. »

Marie se signa.

« Bon père Dominique! hélas! que n'est-il auprès de notre père pour le consoler?

— Oui, mieux que tout autre il saurait nous délivrer.

— Et Marcel!

— Ah! que veux-tu que fasse le pauvre garçon? Il serait sans influence contre le puissant seigneur qui nous tient renfermées.

— Sans doute; mais pour lutter contre la force il y a encore la ruse, il y a encore le dévouement. Tiens, veux-tu que je te le dise, Marie? je compte beaucoup sur lui pour nous retrouver, et je suis sûre qu'aussitôt

qu'il sera de retour de l'ermitage, il reprendra son bâton de voyage pour nous chercher.

— Je le crois comme toi; seulement à quoi cela servira-t-il? »

En ce moment, un rayon de soleil pénétrant plus avant dans la chambre enveloppa la grande cheminée; le regard de Marie s'abaissa machinalement sur les deux colonnes torses qui la supportaient. Tout à coup elle jeta un cri de surprise. Allant de l'une à l'autre et se baissant pour mieux examiner les objets, elle ne répondait à Marguerite que par des exclamations étouffées; enfin elle tomba à genoux, couvrit son visage de ses deux mains et se mit à sangloter amèrement.

Sa sœur la pressa dans ses bras, aussi surprise qu'effrayée d'une émotion si vive, car Marie avait un caractère calme et un grand empire sur elle-même.

« Marguerite, ô Marguerite! dit-elle sitôt qu'elle put articuler quelques paroles, c'est ici que ma pauvre mère est morte de saisissement et d'horreur; c'est dans cette chambre que mon père a été frappé; nous sommes chez leur assassin!

— Grand Dieu! mais qui peut te le faire croire?...

— Regarde! voilà le saint Pierre avec sa clef, voici à gauche le saint Paul avec son livre, dont Bertile m'a parlé bien souvent. Baisse-toi; au fond de la cheminée, sur la plaque, tu verras les armes de Bray, un lion ailé; cette clepsydre était à la même place; ce

paysage, que je contemplais tout à l'heure, comment ne l'ai-je pas reconnu? Bertile me l'avait si bien décrit!... Mais, hélas! où est la table de travail de ma mère? où est son ouvrage commencé? où est le bonheur dont ces lieux étaient témoins? Perdu, évanoui pour toujours! »

Et les pleurs de Marie redoublèrent.

« O ma bien-aimée, dit Marguerite que la douleur de sa sœur accablait, ne parle pas ainsi! Le bonheur mortel a disparu; mais les joies célestes ont pris sa place, et celles-là ne finiront jamais. Est-ce moi qui ai besoin de dire à ma pieuse Marie que sa mère, que son père, sont toujours vivants, puisqu'ils sont dans le sein de Dieu? que sans doute ils la voient, prient pour elle et ne l'abandonneront jamais? Qui sait si ce n'est pas par une faveur toute spéciale que nous avons été amenées dans cette chambre, toute pleine pour toi de leur souvenir?

— Tu as raison, tu as raison! s'écria Marie avec enthousiasme; ma mère nous protége, et nous allons lui devoir notre délivrance! Il y a ici une porte secrète qui communique au souterrain; celui-ci nous mènera dans le bois, et après... après, Dieu nous conduira! »

En parlant ainsi Marie s'était levée et avait essuyé ses larmes; elle s'orienta un instant, puis marcha droit à leur couchette, et la dérangea de sa place.

Tout le long de la boiserie, à hauteur de bras, régnait une petite moulure figurant une guirlande et dans laquelle, de distance en distance, on voyait en guise de fleurs des boutons de bois. Rien ne les distinguait entre eux; cependant, après que Marie eut compté les fleurs à partir de la fenêtre, elle mit sans hésiter son doigt sur un de ces boutons... mais il ne céda pas. Marie recommença à compter; elle en revenait toujours au même endroit. Elle et Marguerite essayèrent ensuite de presser les autres boutons; ils ne bougèrent pas. Elles se regardèrent déconcertées.

« C'est peut-être, dit Marie, que nous ne sommes pas assez fortes! »

Elles réunirent leurs efforts; mais ce fut en vain. Tout le jour elles furent plus tristes. Un instant elles avaient eu l'espérance de la liberté; cette espérance, évanouie comme un rêve, leur avait laissé à sa place le découragement.

Le baron ne vint pas les voir de plusieurs jours. Ce fut comme une compensation à leur chagrin, et elles parvinrent à s'en rendre maîtresses par la confiance qu'elles avaient en la bonté de Dieu et par leur dévotion à la sainte Vierge, à qui elles ne manquaient pas de dire chaque jour un chapelet.

Elles passaient le reste de leur temps mélancoliquement accoudées à leur petite fenêtre, parlant des chers habitants d'Auteuil, se remémorant une à une toutes

leurs joies d'enfant. Il leur semblait être séparées par dix années de cette époque heureuse. C'est que le bonheur nous arrive comme une source naturelle, à laquelle nous puisons sans compter, tandis que notre impatience à souffrir marque chaque jour, chaque heure de la peine qui nous afflige.

Le malheur supplée au temps et à l'expérience; il mûrit les âmes. Brigitte ne manquait pas, à chacune de ses visites quotidiennes, de demander à Marie si elle avait changé d'idée. Elle tâchait aussi de la séduire en lui parlant de la puissance du baron, de son rang, de sa fortune, et en lui dépeignant les plaisirs dont elle jouirait si elle acceptait la position qu'il lui offrait.

Marie ne répondait qu'en essayant à son tour de toucher le cœur de leur inflexible gardienne. Trop bien stylée par son maître, elle se moquait des prières des jeunes filles, ou leur disait des duretés.

CHAPITRE XX

EXPLICATION ORAGEUSE.

Un matin le baron reparut. Cette fois ce n'était plus le grand seigneur vêtu de velours et de soie, à la parole doucereuse. Il avait jeté son masque; son visage était

sombre, farouche, impassible, et il avait pris un équipement de guerre comme s'il eût voulu, par tous les moyens, imprimer la terreur dans l'âme de ses prisonnières.

Si tel était son but, il put croire qu'il avait réussi; car, lorsqu'il entra, Marie devint pâle comme la mort, et recula de quelques pas. Marguerite, connaissant les sentiments qui agitaient son amie en présence du meurtrier de son père, s'élança auprès d'elle et l'enlaça de son bras.

« Je ne viens plus, dit le baron avec dureté, vous répéter des propositions que votre folie et votre entêtement vous ont fait rejeter; je viens vous dicter des lois, et elles seront immuables. Je vous donne encore la journée pour implorer ma clémence, et solliciter comme une grâce ce que vous avez repoussé jusqu'ici; si d'ici là vous ne vous êtes pas amendée, il n'en sera plus temps, et vous serez toutes les deux ensevelies dans les entrailles de la terre; vous y mourrez sans que personne au monde connaisse votre sort. Les murs sont épais, et ils n'ont pas d'écho.

— Messire, dit humblement Marie sans lever les yeux, il n'y a ici qu'une jeune fille à qui vous avez demandé une preuve d'obéissance et qui s'est attiré votre courroux; l'autre vous est inconnue, et il ne vous est d'aucun intérêt de la retenir prisonnière. Rendez donc sa liberté à Marguerite...

— Jamais! s'écria celle-ci en l'interrompant. Jamais je ne t'abandonnerai volontairement; quel que soit ton sort, je veux le partager.

— Ne l'écoutez pas, Messire, et si vous voulez acquérir quelque droit à ma reconnaissance, rendez Marguerite à son père.

— Oui-dà! pour qu'elle aille me dénoncer, n'est-ce pas? Je ne craindrais pas beaucoup le bonhomme, mais j'aime autant qu'on ignore la promenade que je vous ai fait faire.

— Marguerite fera serment sur la croix de ne rien dire.

— Je ne ferai pas ce serment, car si j'avais le bonheur de sortir d'ici, ce serait pour apprendre à chacun la félonie du baron.

— Vous entendez? dit celui-ci. Soyez tranquille, douce Marguerite, vous ferez connaissance avec les oubliettes du château..., à moins que vous n'accompagniez à la chapelle la nouvelle châtelaine. »

Marie releva la tête; elle n'avait plus rien à ménager, et son indignation, longtemps retenue, prit enfin l'essor.

« Ne me parlez plus, s'écria-t-elle d'une voix haute et fière, d'une union sacrilége! Sachez que je vous connais. Dieu et ma mère m'ont révélé qui vous êtes. Assassin de mon père, osez-vous bien tendre à sa fille une main souillée de son sang? Meurtrier de ma mère,

que votre seule présence a fait mourir, ne voyez-vous pas son image s'élever entre vous et son enfant? Ici, à cette place, vous vous jetiez sur un homme sans défense, et il succombait sous vos coups! Là était la couche de douleur où votre seconde victime rendait le dernier soupir. Tous les deux aujourd'hui sont vos accusateurs devant Dieu : tremblez! J'ai dissimulé un moment l'horreur que m'inspirait votre présence, parce que je voulais essayer de sauver ma sœur, mon amie que j'aime plus que moi-même; mais maintenant que je ne l'espère plus, maintenant que sa généreuse résolution la porte à partager mon sort, l'une et l'autre nous bravons vos menaces; la mort n'a rien qui puisse effrayer l'innocence, et le plus obscur cachot ne saurait renfermer pour moi un aussi affreux supplice que votre présence! »

Malgré lui, le baron avait courbé la tête devant ces reproches accablants; son front blémissait de honte ou de fureur; il n'était pas non plus exempt d'une certaine crainte superstitieuse : d'où cette enfant avait-elle appris ce que la veille elle ignorait? les morts étaient-ils donc sortis de leur tombeau?

Il se dirigea lentement vers la porte; mais, avant de l'ouvrir, il se retourna, et, attachant sur les deux sœurs enlacées l'une à l'autre un terrible regard, il dit d'une voix courroucée, inexorable : « Vous mourrez! »

CHAPITRE XXI

BONHEUR INESPÉRÉ.

Aussitôt que leur persécuteur ne fut plus là, Marie soulagea son cœur et ses nerfs par des larmes auxquelles Marguerite joignit les siennes en trouvant de douces paroles pour la consoler. Ce qui affligeait surtout Marie, c'était d'entraîner sa sœur dans son malheur. Celle-ci montrait beaucoup de courage, et ne perdait pas l'espoir.

« Demain n'est pas encore arrivé, disait-elle; peut-être le baron, touché de tes paroles, renoncera-t-il à ses odieux projets. En tout cas, il vaut mieux que nous soyons ici qu'ailleurs, car nos amis ne s'y tromperont pas; ils devineront facilement où nous sommes. Le père Dominique agira à son tour; il est si pénétrant, si habile! Qui sait? il s'adressera peut-être à monseigneur Thibaut comme au suzerain du baron de Bray, et, s'il lui commande de nous rendre à la liberté, ne sera-t-il pas obligé de le faire?

— Dieu t'entende, ma chérie! répondit tendrement Marie. Mais, écoute, une idée m'est venue. Invoquons Notre-Dame du rosaire, et prions-la de nous faire

trouver le secret de la porte qui mène aux souterrains. »

Les deux sœurs prirent leurs chapelets, et, se mettant à genoux, commencèrent aussitôt à faire passer les grains entre leurs doigts. Quand elles eurent fini, Marie ajouta à haute voix une prière à sa patronne céleste : « Bonne Vierge Marie, dit-elle, vous dont je « porte le nom, protégez deux pauvres filles qui vous « ont toujours bien aimée et bien servie; ne permet- « tez pas que l'iniquité l'emporte, et que le méchant « triomphe dans ses desseins. Demandez pour nous à « Jésus, votre fils et notre Sauveur, de nous délivrer, « de peur que, jeunes comme nous le sommes, notre « âme ne vienne à faiblir et à murmurer dans cette « épreuve!

« Souvenez-vous, continua Marguerite en em- « ployant les paroles de saint Bernard, souvenez-vous, « ô très-pieuse vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï « dire qu'aucun de ceux qui ont imploré votre secours, « demandé votre protection, sollicité vos suffrages ait « été abandonné. Animée d'une pareille confiance, je « cours à vous, ô Vierge des vierges, et gémissant « sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos « pieds. Ne méprisez pas mes prières, ô mère du « Verbe! mais écoutez-les favorablement et daignez « les exaucer. »

« Maintenant, reprit Marie, essayons encore, comme

hier, comme chaque jour. Elles réunirent leurs forces pour appuyer sur le bouton. O bonheur! elles le sentirent céder. Un panneau de la boiserie glissa lentement, et s'ouvrit comme une porte, laissant voir le passage tant cherché et tant désiré.

Le premier mouvement des deux sœurs fut de tomber à genoux, et de remercier leur mère céleste. Ensuite, pleines de joie, elles mirent le pied dans ce corridor sombre; mais une réflexion subite les arrêta; elles sentirent que ce n'était pas le moment de fuir. Il leur fallait, de toute nécessité, une lumière pour se diriger dans ces ténèbres et elles n'en avaient point. Brigitte avait emporté, pour renouveler l'huile, la petite lampe qu'elle leur laissait ordinairement. Puis elle n'était pas encore venue, elle allait sans doute arriver; si elle ne retrouvait pas ses prisonnières, on ferait sur-le-champ des recherches, et elles ne manqueraient pas, ou d'être retrouvées dans le souterrain, ou, en admettant qu'elles eussent eu le temps de le traverser, de retomber près du château entre les mains des émissaires du baron.

Elles comprirent qu'il fallait attendre le soir. Elles auraient toute la nuit pour marcher, et elles espéraient alors avoir dépassé les limites du domaine de leur persécuteur. Elles demanderaient ensuite secours et protection.

Ce plan arrêté, elles rentrèrent quoique à regret,

et replacèrent la porte, qui se montra docile à se mouvoir suivant leur volonté.

Quelques minutes plus tard, Brigitte entrait avec la petite lampe et la posait sur la cheminée.

Son air satisfait annonçait une mauvaise nouvelle.

« Je ne sais pas ce que vous avez fait au seigneur, leur dit-elle; mais, depuis qu'il vous a vues, la colère ne l'a point quitté; et c'est une colère pâle, la plus terrible, je m'y connais. Il a déjà condamné trois serfs à la bastonnade; ils venaient se plaindre du bailli; ils ont été mal venus à le faire. Et Jeannet, le petit pâtre qui demeure en bas du château; il est venu supplier pour qu'on le laissât aujourd'hui garder sa mère qui s'en va mourant; monseigneur le baron lui a répondu d'une voix à donner le frisson : « La « corvée avant tout! Ta vieille femme de mère mourra « bien toute seule, et, pour ta punition et la sienne, tu « iras jusqu'à demain en prison. » Enfin, continua Brigitte avec une joie maligne, Monseigneur s'est avisé encore d'une chose. Il a pensé que Marguerite donnait de mauvais conseils à sa sœur, et je viens la prier de sa part de me suivre dans la résidence qui vous a été annoncée.

— Nous séparer! s'écrièrent les deux jeunes filles en se jetant dans les bras l'une de l'autre; en aurait-il bien le courage?

— N'en doutez pas; et si vous ne le faites volontai-

rement, j'entends venir quelqu'un qui me prêtera main-forte. »

En effet, des pas retentissaient dans l'escalier. Brigitte alla jusqu'à la porte au-devant de celui qu'elle attendait.

Profitant de ce court instant, Marguerite dit tout bas et très-vite à Marie : « Rien n'est perdu. Le baron ne nous maltraite que pour t'obtenir; fuis, dérobe-toi à son pouvoir, il me dédaignera bientôt comme une proie inutile.

— Non, non! dit Marie en pleurant et en l'embrassant.

— Toi sauvée, reprit Marguerite avec insistance, nous le sommes toutes deux; si tu restes, nous mourrons.

— Fuir! sans toi!

— Oui, mais pour revenir châtier ce barbare. Ma sœur, ma chère Marie, il le faut, promets-le-moi... »

En ce moment Germain, qui avait attendu deux minutes la fin du colloque qu'il n'entendait pas, s'avança pour saisir Marguerite; mais celle-ci, se séparant spontanément de sa sœur, lui donna un dernier baiser et marcha fièrement jusqu'à la porte. Là elle se retourna.

Marie, désespérée, était tombée sans force sur un siége.

« Souviens-toi! souviens-toi! » dit Marguerite d'un ton solennel.

A cet appel à son serment, Marie fut vaincue. Elle fit le signe d'adhésion que Marguerite demandait, et celle-ci partit contente : sa sœur au moins serait sauvée!

CHAPITRE XXII

LE SOUTERRAIN.

Nous laisserons Marguerite descendre aux oubliettes, soutenue et fortifiée par le sentiment d'une bonne conscience et d'une action généreuse, et nous nous attacherons à Marie, plus à plaindre en ce moment que sa sœur; car l'une se dévouait, et l'autre avait été forcée d'accepter le sacrifice.

Elle attendit que les ombres du soir fussent descendues dans la vallée; alors, s'armant de courage, elle alluma sa lampe, jeta un dernier regard sur les lieux où s'attachaient pour elle de si tristes et de si touchants souvenirs, et, après avoir fait le signe de la croix, elle ouvrit la porte secrète, qu'elle referma ensuite pour que le baron ne pût soupçonner comment elle avait effectué son évasion.

Les renseignements de Bertile avaient été si exacts et si bien retenus, que Marie descendait et marchait sans hésitation d'un lieu à un autre; elle arriva ainsi à une galerie dont la porte, qu'elle ouvrit avec facilité, donnait, comme elle le pensait, dans les souterrains du château. Arrivée en cet endroit, un courant d'air faillit éteindre sa lampe; elle se hâta de l'entourer de sa main et chercha l'ouverture du souterrain. Il ne lui fut pas difficile de la trouver; mais, au moment de la franchir, une idée lui vint : Marguerite, sa chère Marguerite était peut-être renfermée dans les oubliettes! Si c'était là cette nouvelle résidence annoncée par Brigitte! Elle ne put résister au désir de s'en assurer; elle le pouvait, puisque la chambre aux oubliettes avait une porte qui donnait dans le souterrain. C'est cette porte qu'il fallait chercher. Marie s'arrêta bientôt devant une massive porte de chêne, et là, le cœur palpitant, elle prononça doucement ce nom : « Marguerite! »

Un léger bruit se fit entendre, et une voix bien connue répondit : « Marie, chère Marie, tu es là?

— Oui... mais toi, ma pauvre Marguerite, ils t'ont renfermée dans un cachot, les cruels! O Dieu! c'est à cause de moi que tu souffres. Pourquoi Bertile ne m'a-t-elle pas laissée mourir! tu serais aujourd'hui près de ton père qui pleure, qui maudit peut-être le jour où il m'a recueillie.

— O Marie! notre père pleure ses deux filles; mais il va avoir la consolation d'en retrouver une, et l'autre, crois-en mes pressentiments, lui sera bientôt rendue. Que je suis heureuse de t'entendre encore! »

Une heure s'écoula dans les tendres épanchements des deux sœurs; Marie ne pouvait se décider à partir; enfin, après un dernier adieu échangé, elle s'éloigna, traversa de nouveau le souterrain sans obstacle, atteignit la petite porte, l'ouvrit et se trouva libre.

Oh! si elle avait eu sa chère Marguerite près d'elle, avec quelles délices elle aurait marché sous cette voûte étoilée! Mais chaque pas qui la rapprochait de la liberté l'éloignait de cette sœur, de cette amie généreuse, et Marie ne pouvait sentir aucune joie qui n'était pas partagée.

Elle descendit avec précaution la colline, ne pouvant s'empêcher de cueillir çà et là des touffes de genêts ou d'autres fleurs que la clarté de la lune lui permettait de distinguer.

Elle arriva ainsi jusqu'à une mauvaise hutte placée au bas de la montée, et en avant du village, comme une sentinelle avancée. Elle allait passer outre, quand des gémissements l'arrêtèrent court. Elle écouta.

« Jeannet, mon Jeannet, où es-tu? disait une voix de femme, plaintive et douloureuse. A boire... oh! que j'ai soif! Jeannet, mon fils, mourrai-je donc

sans le revoir?... Mon Dieu, mon Dieu! je suis seule, abandonnée, venez à mon secours! »

Le cœur de Marie était trop charitable pour pouvoir résister à cet appel. Elle entra.

Sur un mauvais grabat, couverte seulement par quelques vieux vêtements, elle vit une femme âgée se débattant contre la fièvre et contre la douleur. La chambre était propre, mais presque nue. A l'exception du lit, on n'y voyait qu'une huche sans provisions, quelques escabeaux de bois, un rouet à filer et une jonchée de paille qui, étendue sur la terre, garantissait tant bien que mal de l'humidité.

« Qui êtes-vous? que voulez-vous? dit la vieille femme avec quelque frayeur en voyant entrer Marie.

— Qui je suis? hélas! une pauvre fille qui, comme vous, n'ai que Dieu pour appui. Ce que je veux? j'ai entendu vos plaintes et je suis entrée avec l'espoir de vous soulager. Vous avez soif?

— Oui, oui, grand'soif. Depuis hier matin, mon fils n'est pas rentré. Malade depuis longtemps et alitée depuis huit jours, je me suis trouvée si faible que je n'ai pas pu me lever. C'est un insupportable tourment que la soif; mais je le supporterais encore bien si je pouvais avoir des nouvelles de mon Jeannet.

— Vous le reverrez dans quelques heures, demain matin, dit Marie tout en présentant à la malade un pot d'eau qu'elle avait aperçu dans un coin de la chambre

et où la pauvre femme mit les lèvres avec avidité. Il a été retenu malgré lui au château, mais j'ai entendu dire que ce n'était que pour un jour.

— Seigneur Dieu! je devine que le pauvre enfant aura demandé de ne pas aller à la corvée pendant un jour ou deux pour soigner sa vieille mère mourante, et qu'il aura été puni pour sa hardiesse. N'est-ce pas cela? Hélas! il a peut-être été frappé, blessé! Ils sont si durs aux pauvres gens, là-haut.

— Non, non, rassurez-vous, Jeannet n'a pas été maltraité, mais seulement privé de redescendre avant demain.

— Et que vais-je devenir, moi? Mais pourquoi m'inquiéter? Heureux ceux qui meurent, ils connaissent la paix. Je l'ai connue aussi; mais elle a fui de nos chaumières depuis tantôt seize ans que le baron de Bray est venu prendre possession de son héritage. Avant lui, les serfs de ce domaine avaient un père dans leur ancien seigneur.

— Vous l'avez connu? dit Marie avec émotion.

— Qui ne le connaissait pas dans le village? Il entrait dans nos demeures, nous parlait avec bonté et familiarité, s'informant de nos besoins, nous protégeant et faisant observer partout une exacte justice. Et Mme Marie! quel ange c'était! Pas un pauvre, pas un malade qui ne fût secouru par elle; pas un mourant qui ne la vît à son chevet lui apportant, avec les

remèdes pour le corps, les douces paroles qui sont les remèdes de l'âme. Oh! oui, ce fut un jour bien terrible que celui qui vit s'accomplir les sinistres desseins du baron actuel. Mais je vous dis cela en toute confiance, et cependant je ne vous connais pas. Qui êtes-vous donc? A cette faible clarté, je vois que vous n'êtes pas du pays.

— Je vous l'ai dit, bonne mère, je suis une pauvre enfant persécutée. J'ai fui le château où l'on me gardait prisonnière. Mon intention est de marcher toute la nuit pour m'éloigner le plus possible de ce lieu maudit; mais je ne vous laisserai point avant de vous avoir, si je le puis, procuré quelque secours.

— Soyez bénie pour votre charité. Vous ne courrez aucun risque d'être découverte ici; jamais aucun de ceux du château n'y entre; on sait que cette demeure ne renferme qu'une vieille femme et un pauvre enfant qui ne possèdent rien... J'ai toujours soif!

— Ne pourrais-je pas vous faire quelque breuvage salutaire? Tenez, justement Dieu a voulu que je cueillisse des gentianes sur ma route; je vois quelques branches de bois sec; je vais faire du feu, et tout à l'heure vous aurez à boire. »

Tandis que l'eau chauffait, Marie arrangea la malade, lui composa une espèce d'oreiller; puis elle la fit boire, la recouvrit avec soin, et l'engagea à prendre quelque repos, car elle la voyait bien faible, bien fati-

guée. La bonne femme plus tranquille s'endormit; mais ses sommes étaient courts, pénibles; d'abondantes sueurs couvraient son visage; parfois des gémissements entr'ouvraient ses lèvres et se mêlaient à sa respiration entrecoupée.

Quelque envie qu'eût Marie de partir, il lui parut impossible d'abandonner cette pauvre créature. Elle se dit que préluder à sa délivrance par un acte d'inhumanité serait coupable; qu'il fallait accepter la bonne œuvre que Dieu mettait sur son chemin, et qu'il saurait bien empêcher qu'elle ne lui fût contraire. Le cœur de Marie avait toujours été ardent de charité; sitôt que sa résolution fut prise, elle se sentit à l'aise et tranquille. Elle passa la nuit à soigner sa malade, lui donnant à boire, lui essuyant le visage, chauffant des linges et les lui passant sur le corps; puis elle la recouvrait avec sollicitude, et, dans les intervalles de mieux, trouvait des paroles de consolation et de paix. Vers le matin, la malade s'endormit d'un sommeil si calme que Marie, qui avait craint plusieurs fois de la voir expirer entre ses bras, la jugea beaucoup mieux. En effet, une crise favorable avait eu lieu. Si déjà le soleil n'eût été levé, Marie serait partie; mais il était trop tard; elle n'aurait plus le temps d'atteindre les limites de la justice du baron, et elle courrait risque d'être reprise. Elle se résigna donc à rester, et à attendre un moment plus favorable.

CHAPITRE XXIII

LE PETIT PASTOUR.

Vers huit heures, la malade, reposée et rafraîchie, remerciait sa jeune garde quand la porte s'ouvrit. Un garçon de treize à quatorze ans parut sur le seuil. Son air inquiet fit place à une expression de ravissement au premier regard qu'il jeta sur la pauvre femme.

Deux exclamations se firent entendre simultanément: Grand'mère! — Jeannet!

« Oh! grand'mère, dit l'enfant en courant l'embrasser, que je suis comptant de vous voir!

— Tu craignais de ne pas me retrouver vivante, n'est-ce pas, mon pauvre Jeannet? Cela aurait bien pu arriver sans le secours que le bon Dieu m'a envoyé. Vois comme je suis mieux, je me sens toute guillerette. Et toi, mon enfant, qu'es-tu devenu?

— J'ai passé une nuit au cachot, grand'mère, et je n'en suis pas plus malade; j'étais seulement bien tourmenté, par rapport à vous que j'avais laissée si malade!

— Conduis-tu déjà les vaches au pâturage?

— Oui, avec notre chèvre que je vais traire pour

vous laisser du lait. Voici le prix de vos écheveaux de laine, quatre sous et deux deniers. Voici de plus un peu de farine qu'on m'a donnée par charité. Nous avons là de quoi vivre huit jours. C'est la ménagère au Besson qui m'a remis la farine pour vous; je l'ai rencontrée tout à l'heure; elle vous aurait apporté davantage sans l'accident arrivé à son maître, qui lui coûte cher, au père Besson.

— Quel accident?

— Voici. Vous savez qu'il est éleveur de bestiaux, et qu'il s'est enrichi à ce commerce. Hier il conduisait à la ville une voiture chargée de veaux gras; un tas de pierre qu'il n'a pas su éviter l'a fait verser. Justement le bailli passait par là et avait vu ce qui arrivait; de sorte que le père Besson n'a pas pu éluder la loi qui oblige à aller demander permission au seigneur pour relever les voitures versées sur la route. Et comme monseigneur le baron ne l'a accordée qu'à condition que toutes les bêtes versées seraient pour lui, le père Besson a perdu tout son chargement. »

Pendant son récit, le pastour, qui avait enfin aperçu Marie, jetait sur elle des regards furtifs et curieux. Sa grand'mère s'en aperçut.

« Va remercier cette jeune demoiselle, mon Jeannet, lui dit-elle; c'est l'ange que Dieu m'a envoyé pour m'empêcher de mourir. Elle a passé toute la nuit à me soigner, bien que, pour sa propre sûreté, elle

dût mettre des ailes à ses pieds pour s'enfuir bien loin.

— Est-ce que vous êtes la demoiselle Marie? demanda le petit pastour.

— Oui, dit Marie étonnée. D'où sais-tu mon nom?

— Ah! cachez-vous bien! on vous cherche de tous côtés dans le château; je l'ai entendu dire en sortant de ma prison. Les gens du seigneur ne se cachaient pas de moi. Les uns disaient que la prisonnière s'était envolée, qu'on l'avait vu s'élever dans les nuages avec des ailes de feu; d'autres prétendaient que c'était une sorcière, et qu'on l'avait aperçue dansant sur les cheminées du château. Tous parlaient de la colère terrible du seigneur, qui a juré qu'il la retrouverait morte ou vive.

— Mon Dieu! protégez-moi, murmura Marie.

— Oh! Dieu merci, vous n'avez rien à craindre ici; seulement gardez-vous de sortir, et, si par hasard vous entendiez du bruit sur le chemin, cachez-vous au plus vite. Mais pourquoi vous en veut-il donc tant, ce méchant baron?

— Mon enfant, dit la vieille d'un air mécontent, il ne sied pas de questionner ainsi. Cette pauvre jeune fille, quelle qu'elle soit, trouvera, en effet, un abri sûr dans notre pauvre maison, et elle restera avec nous tant qu'elle voudra.

— Ah ! dit Marie, que Dieu m'accorde de pouvoir récompenser un jour votre hospitalité !

— Voici le lait, dit un instant après le petit pastour; adieu, grand'mère; adieu, mademoiselle Marie, que Dieu vous protége toutes les deux ! »

Marie, pour passer son temps utilement, se mit à filer de la laine, tout en gardant et soignant sa malade qui allait de mieux en mieux.

« Plus je vous vois, lui dit celle-ci, plus vous me rappelez ma noble et sainte dame si regrettée.

— C'est à cette ressemblance, qui m'est pourtant bien chère, que je dois la persécution du baron. Vous voyez en moi la fille de cette infortunée.

— Jésus Dieu ! serait-il bien possible ! Quoi ! cette petite fille née dans ces jours de malheur...

— C'était moi. J'ai été sauvée par les soins de la fidèle Bertile, à qui ma mère mourante me confia.

— Que Dieu soit loué mille fois pour vous avoir préservée et pour avoir permis que mes yeux s'arrêtent sur votre doux visage ! O damoiselle, si j'en avais la force, je serais à vos pieds ! La Providence achèvera son œuvre, et je vous reverrai un jour en possession de votre rang et de votre domaine. Alors je pourrrai mourir. Et, si je puis me permettre une question, Bertile ne vous a jamais parlé de Geneviève la fileuse, comme on m'appelait quand j'avais vingt ans de

moins, et que j'étais renommée dans le pays pour mon adresse à filer?

— Elle vous a nommée, en effet; n'aviez-vous pas une fille qui s'appelait Jeanne?

— C'est cela, c'est justement cela; oui, Bertile était l'amie de ma pauvre Jeanne, qui est morte à la peine il y a dix ans, et qui m'a laissée seule avec son fils Jeannet. M'est-il permis de vous demander des nouvelles de Bertile? »

De question en question, bientôt Geneviève fut instruite de toute l'histoire de Marie, qui trouvait quelque consolation à épancher son cœur et à recevoir des marques de sympathie d'une personne qui avait connu ses parents.

Jeannet rentra vers quatre heures et se mit en devoir de préparer le repas, composé d'une soupe, d'un plat d'herbages que Jeannet alla cueillir dans un jardinet situé derrière la maison, et d'une galette qu'il fit cuire sous les cendres. Il coupa adroitement dans une miche de pain bis les tranches qu'on appelait *tailloirs*, et qui servaient d'assiettes aux pauvres gens. Marie voulait lui aider, mais Geneviève la supplia tant qu'elle n'en fit rien. « Êtes-vous faite pour nous servir, disait la bonne femme, vous la fille de nos anciens seigneurs!... Oui, Jeannet, voilà notre vraie maîtresse; elle ressemble à son honorée mère comme une goutte d'eau à une autre. »

Jeannet n'avait pas besoin de cette information pour aimer et respecter de tout son cœur celle qui s'était dévouée à soigner sa mère.

Il apprenait à Marie ce qui se passait au château. Le baron était dans une colère terrible; il ne faisait que boire pour s'étourdir; il avait envoyé sur toutes les routes, et des hommes d'armes gardaient même les abords du château. Il avait fait fermer la porte extérieure du souterrain, qui auparavant était toujours ouverte.

Marie soupira profondément; elle avait espéré pouvoir, la nuit suivante, retourner au souterrain et parler à Marguerite; cela n'était plus possible.

Elle s'informa de l'ermitage de saint Anselme. Le petit pastour lui apprit que depuis plusieurs années il n'était plus habité. Marie songea à Marcel, qui avait dû y venir, et se demanda ce qu'il était devenu, puisqu'on ne l'avait pas revu à Auteuil.

Geneviève s'inquiétait beaucoup du coucher de Marie. Si celle-ci l'avait laissée faire, elle se serait levée pour lui céder son pauvre grabat; et Marie fut obligée de la menacer de les quitter pour obtenir qu'elle restât à sa place. Dans un coin de la chambre était une mauvaise paillasse sur laquelle couchait Jeannet. « Je serai très-bien là, dit Marie; je ne regrette qu'une chose, c'est de priver le pauvre Jeannet de son lit.

— Mon lit, répéta l'enfant en souriant, j'en aurais bientôt arrangé un autre tout pareil, si j'en avais besoin. Mais je ne passerai pas la nuit avec vous ; il faut qu'à neuf heures ce soir je sois au château.

— Et pourquoi faire, mon Dieu! demanda la grand'-mère, que te veut-on dans ce lieu maudit?

— La nuit dernière, le seigneur a été troublé dans son repos par le coassement des grenouilles qui sont dans l'étang, au pied du château; alors il a été décidé que dix serfs battraient l'eau toutes les nuits, depuis neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. J'ai été désigné pour ce service.

— Hélas! il en est ainsi, dit Geneviève en soupirant, nous sommes des esclaves, des bêtes de somme; et, quand on a tiré de nous tout le travail qui se peut dans les heures du jour, on nous prend encore le repos de la nuit. Mon pauvre enfant, tu vas être bien fatigué!

— Nous sommes dix; nous nous distribuerons l'étang devant le château; je crois que six de nous pourront suffire; alors nous nous relèverons et dormirons un peu chacun à notre tour. »

CHAPITRE XXIV

DÉPART DE MARIE.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Geneviève, convalescente, se levait déjà; Jeannet continuait de faire son service de l'étang. Favorisé par une des servantes du château, il déjeunait tous les matins avant de partir dans une des cuisines, et là il entendait parler des tentatives infructueuses du baron pour retrouver sa prisonnière, dont chacun, excepté lui, attribuait la fuite à la magie.

Le pastour répétait cela à Marie : « Vous ne savez pas, lui dit-il un jour, monseigneur et Germain ont eu querelle ensemble. Car monseigneur, qui a fait fouiller toutes les routes, chercher dans tout le village, s'est avisé, en désespoir de cause, d'accuser son varlet et dame Brigitte de vous avoir fait enfuir et de vous tenir cachée. Dame Brigitte a réussi à se justifier, et à redoubler la méfiance de monseigneur contre Germain. Celui-ci ayant dit insolemment que c'était la faute de son maître si la prisonnière avait eu le temps de s'évader; qu'il aurait dû suivre certain conseil qu'il lui avait donné; monseigneur, déjà fâché, a fait bâtonner son varlet de

même que si c'eût été un de nous; et comme Germain est fort détesté, nous avons eu un grand plaisir à le voir traiter ainsi ce matin. Si vous l'aviez vu, grand'mère, quand il a subi ce châtiment qu'il a fait, lui, infliger à tant de pauvres serfs innocents, il vous aurait fait peur! Il n'était point pâle : il était vert. Je n'étais pas loin de lui, et je l'entendis murmurer : « Je me vengerai! » Cependant, les coups reçus, il est allé se présenter, le visage souriant, à son maître, et l'on dit qu'il est en faveur plus que jamais. »

Quand Jeannet rentra le même jour, venant de ramener les vaches au château, il annonça que le lendemain le baron et Germain devaient s'absenter, et qu'il avait entendu dire que les recherches auraient lieu sur la route de Champagne. « J'ai pensé, ajouta le pastour, qu'il faudrait profiter de cette circonstance pour prendre celle de Paris; et, si vous y êtes disposée, nous ferons le voyage cette nuit.

— Ah! je ne demande pas mieux, répondit vivement Marie; chacune de ces journées écoulées me laisse un poids sur le cœur en songeant à Marguerite, ma pauvre Marguerite qui attend sa délivrance et qui désespère peut-être! Mais, pourquoi dis-tu : Nous ferons le voyage?

— Parce que je vous accompagne jusqu'à ce que vous soyez hors des griffes de Satan.

— Et ton service?

— Je dirai demain que j'ai été malade; tant pis si l'on ne me croit pas!

— Bien, mon fils, bien, mon Jeannet, s'écria Geneviève, il ne faut jamais rien craindre quand on fait son devoir. »

La nuit suivante, en effet, le départ eut lieu. Marie prit affectueusement congé de Geneviève, qui passa la nuit à prier pour sa jeune maîtresse.

Il fallait marcher toute la nuit. Au bout de quelques heures Marie était bien fatiguée; mais le désir d'arriver lui donnait des ailes. Deux ou trois fois, nos deux voyageurs se cachèrent pour éviter de fâcheuses rencontres; car, dans toute l'étendue de la justice du baron de Bray, les routes étaient infestées de brigrands qui commettaient des déprédations et ne reculaient pas devant le meurtre.

Marie et son compagnon n'étaient qu'à deux lieues du château quand ils virent de loin, à la clarté de la lune, un homme seul sur la route. Sa taille très-élevée rappela à Marie le bon Marcel, et elle soupira. Quoique le costume du piéton n'eût rien de menaçant et que la mandoline suspendue à son épaule indiquât un adepte de la gaie science, Marie et Jeannet crurent prudent de ne pas se faire voir. Ils descendirent dans un fossé au bord de la route, et ne sortirent de leur cachette que quand le voyageur eut passé.

Enfin ils atteignirent les terres dépendant du domaine royal.

« Ici, dit Jeannet, vous êtes, je pense, en sûreté; il faudra vous reposer, mademoiselle Marie; puis vous demanderez le chemin d'Auteuil, qui ne doit plus être très-éloigné. Moi je m'en retourne tout courant, et j'espère arriver au château dans la matinée.

— Donne-moi ta main, Jeannet, et merci de ce que tu viens de faire. Ne crains plus rien pour moi. Dieu me conduira. »

CHAPITRE XXV

CE QU'ÉTAIT DEVENU MARCEL.

Il y avait dans Auteuil une maison où pendant longtemps la paix et la satisfaction avaient régné. On n'y voyait que des sourires, on n'y entendait que l'expression du contentement; le soleil y entrait à pleine croisée, comme la joie y entrait à plein cœur. Maintenant, tout était bien changé chez maître Perrinet. La boutique était fermée; les petites saintes de bois gisaient pêle-mêle avec les saints dans un coin, couvertes de poussière, que c'était grand'pitié! Le pauvre sculpteur,

avant de croire à la possibilité de son malheur, avait couru à Paris, au couvent, dans le village, sur les routes, partout, demandant à tous des nouvelles de ses deux filles et n'obtenant aucun renseignement. Qui donc pouvait lui avoir pris ses enfants, ces chers trésors de son cœur? Bertile, aussi affligée que lui, n'hésita pas à désigner le chevalier Guillaume Dubourg, et ce fut bien aussi l'idée de maître Perrinet. Mais comment faire pour s'attaquer à ce mécréant, et où le prendre d'abord? Bertile pensa qu'il pourrait être au château de Bray. « J'irai, s'écria le père désolé, je réclamerai mes filles, et nous verrons bien s'il ose les retenir.

— Il osera tout ce qu'il y a de mal, lui répondit Bertile, n'en doutez pas; il vous ferait jeter dans les oubliettes du château.

— Mais alors que faire? dit le bonhomme en s'arrachant les cheveux. Oh! si seulement le père Dominique était de retour!

— Quelque autre père pourrait peut-être vous donner un bon conseil.

— Oui, vous avez raison; je retourne à Paris, je verrai monseigneur de Sainte-Geneviève, qui y est; Auteuil fait partie de sa justice, il nous doit sa protection. Fou que je suis de n'avoir pas eu plus tôt cette bonne pensée! Adieu, Bertile. »

Il sortit, mais à la fin du jour il rentra, la tristesse

sur le visage. « Monseigneur de Sainte-Geneviève est absent, dit-il; on ne sait quand il rentrera; je suis retourné au couvent, mais je n'ai pu parler à personne. Messire le prieur est très-malade; tout le monastère est sens dessus dessous; on craint de le perdre, et l'on vient d'envoyer un messager au père Dominique pour hâter son retour. Il sera ici dans quelques jours. »

Mais, avant l'arrivée de son ami, le pauvre maître Perrinet tomba malade et fut obligé de garder le lit. Il avait encore, outre ses filles, un autre sujet d'inquiétudes : Marcel, dont il avait calculé que le voyage ne devait durer que deux ou trois jours, Marcel ne revenait pas. Était-il donc aussi arrivé malheur à son troisième enfant? Cloué dans son lit, réduit à l'inaction, le pauvre homme se désolait et augmentait par son chagrin et par son impatience la fièvre ardente qui le minait. Chaque matin il envoyait Bertile au couvent pour savoir si le père Dominique était arrivé, et elle revenait tous les jours avec cette désolante réponse : Il n'est pas encore là.

Enfin un de ceux qu'il attendait arriva. Un soir Marcel entra dans sa chambre. Maître Perrinet l'accueillit par un cri de joie; il connaissait son esprit ferme et son cœur vaillant : il lui semblait qu'il trouverait quelque moyen de lui rendre ses filles. « Ah! mon enfant, lui dit-il, que tu as tardé!

— J'ai été obligé de faire un long voyage, maître,

répondit l'apprenti. Le frère Anselme n'habitait plus son ermitage; je n'y ai trouvé ni lui ni les papiers; j'ai appris dans le pays qu'il était retiré au monastère de Cîteaux, en Bourgogne. Alors j'ai fait usage des longues jambes que le bon Dieu m'a données : je me suis mis en route. Il m'a fallu cinq jours pour aller, un jour pour me reposer, et cinq jours pour revenir. Mais j'ai les papiers, et de plus la bénédiction du saint ermite qui me portera bonheur, j'espère. Mais depuis quand êtes-vous malade, maître? Je vous trouve changé.

— Hélas! mon pauvre enfant, Dieu m'a éprouvé en ton absence. La joie et le bonheur s'en sont allés de cette maison.

— Grand Dieu! est-il arrivé quelque chose à vos filles? Marguerite?... Marie?...

— Elles ont été victimes d'un lâche attentat. »

Et le sculpteur raconta au jeune homme consterné ce qui s'était passé. Il écoutait les lèvres serrées, le poing fermé, la pâleur au front.

Quand Bertile lui dit que sûrement on avait emmené les deux sœurs au château de Bray, il se tourna vers le malade : « Mon père, lui dit-il, demain j'irai au château de Bray; si elles n'y sont pas, je parcourrai toutes les terres qui appartiennent à ce mécréant, et je les découvrirai. Ayez bon courage, ayez bon espoir, je vous ramènerai vos enfants!

— Que Dieu te bénisse, mon fils ! Mais il faut user de prudence, il faut agir de ruse pour ne pas ajouter un malheur à un autre !

— Soyez tranquille, mon père, je vais rêver à cela cette nuit. Maintenant reposez-vous ; je vois que vous êtes agité, que vous avez la fièvre. Bertile et moi nous allons vous garder et causer tout bas ; car j'ai besoin qu'elle me renseigne sur les lieux et sur les gens que je veux voir. »

Pour la première fois depuis longtemps, maître Perrinet s'endormit d'un doux sommeil, pendant lequel il rêva qu'on lui rendait ses filles.

Le lendemain, dans l'après-midi, Bertile introduisait près de lui un ménestrel dont les cheveux noirs et le teint très-brun semblaient indiquer une origine méridionale. Une petite harpe, dont toutes les cordes étaient brisées, pendait à son épaule.

« Que faites-vous, Bertile ? dit le bonhomme mécontent ; suis-je en état et en disposition d'entendre des chants ?

— Demandez pour moi à Dieu un bon voyage, mon père, dit le ménestrel en venant s'agenouiller devant le lit. Je suis bien aise de vous avoir trompé tout le premier ; c'est d'un bon augure.

— C'est toi, Marcel ! Comment, c'est toi, sous ce déguisement !

— Ne croyez-vous pas que c'est le plus convenable pour m'ouvrir les portes du château de Bray ?

— Tu as raison ; mais, mon pauvre enfant, comment feras-tu ? Je sais que les bons pères t'ont habitué à chanter, et que ta voix s'est peut-être assouplie et étendue par de fréquents exercices ; mais tu ne peux faire entendre que les hymnes pieuses que tu as apprises au monastère.

— Peut-être, mon père.

— Ensuite tu ne sais pas t'accompagner.

— Est-ce ma faute, dit Marcel en souriant, si des mécréants que j'ai rencontrés sur le chemin ont brisé les cordes de ma harpe, et si, ne trouvant rien à me voler, ils m'ont volé mon gagne-pain ?

— Très-bien ; tu as réponse à tout. Cependant, tu ne m'as pas dit comment tu t'y prendras pour faire goûter tes saints cantiques à des gens qui n'ont ni foi ni loi.

— Je pourrais vous laisser croire que mon habileté ira jusque-là ; mais j'aime mieux vous avouer la vérité, qui est que j'ai fait le voyage de Cîteaux avec un ménestrel qui avait affaire à Paris, et qui était si rempli de son art que, tout en cheminant, il m'en a appris les principes et m'a donné quelques leçons. Grâce à lui, mon répertoire de chant est considérablement augmenté, et je suis en état, tout comme un véritable adepte de la gaie science, de chanter le vin et le plaisir.

Ce matin, pendant que vous reposiez encore, je suis allé à Paris et j'ai obtenu de mon complaisant compagnon de voyage qu'il me prêtât un costume et sa harpe. Nous sommes convenus ensemble que si, dans quinze jours, je ne les lui rapporte pas, il viendra vous en réclamer le prix.

— A Dieu ne plaise, mon fils, que je sois obligé de les lui payer autrement que si c'est ton bon plaisir de les garder, auquel cas j'en donnerai trois fois la valeur. »

Le soir même Marcel se mit en route.

CHAPITRE XXVI

UNE JOIE MÊLÉE D'AMERTUME.

Le lendemain, dans la journée, maître Perrinet, à qui l'espérance avait rendu quelque force, se leva. Entre lui et Bertile l'entretien ne tarissait pas. Le texte actuel était Marcel, qu'on suivait en imagination jusqu'au château de Bray.

« Il réussira, ce brave garçon, disait Bertile; vous verrez qu'il nous les ramènera.

— Qui sait, dit maître Perrinet, si, au moment où

nous en parlons, il n'est pas en leur présence. Pourvu que leur surprise ne le trahisse pas.

— Vous oubliez que vous ne l'avez pas reconnu.

— C'est vrai ; au lieu de mon Marcel avec ses cheveux blonds, son teint clair et sa physionomie placide, j'ai vu une espèce de Maure, avec des cheveux noirs. Je pouvais m'y tromper ; mais la jeunesse a de si bons yeux !... Ah ! Bertile, reverrai-je jamais mes enfants !

— Le chevalier Guillaume n'a aucune raison pour retenir Marguerite; mais, hélas ! ma pauvre jeune maîtresse !... »

Des larmes achevèrent la phrase de la fidèle suivante.

« Eh bien ! eh bien ! Bertile, crois-tu que le retour de Marguerite me suffit ? Si elle est ma chair et mon sang, Marie est l'enfant de mon cœur ; et s'il me fallait établir une distinction entre elles, je serais embarrassé de le faire. Que Dieu me les ramène toutes deux ! »

Depuis un instant, la porte s'était doucement ouverte, et quand maître Perrinet, en achevant sa phrase, leva les yeux en joignant les mains avec ferveur, il vit devant lui... Marie.

Il crut rêver, et demeura immobile. Mais la jeune fille était à genoux devant lui et l'accablait de caresses. « Je vous ai entendu, mon père, mon cher et bien-aimé père ; que vous êtes bon de m'aimer ainsi !... Mais, grand Dieu ! vous pâlissez ; Bertile, Bertile, au secours ! »

L'émotion avait fait perdre connaissance au pauvre sculpteur. Hélas ! cette émotion n'était pas causée seulement par la joie; il avait vu Marie, mais il n'avait pas vu Marguerite ! L'une était sauvée, mais l'autre était morte peut-être, et celle-là était sa fille, il le sentait maintenant, encore plus que l'autre !

En revenant à lui, son nom fut le premier qu'il prononça. Elle est encore prisonnière, dit Marie, mais j'espère qu'elle n'a rien à craindre !

Maître Perrinet leva vers le ciel un regard reconnaissant.

Bertile, dont le regard brillait de joie, supplia sa jeune maîtresse, comme elle l'appelait toujours, d'attendre un instant avant de commencer l'intéressant récit de ses aventures ; et ayant disparu, elle revint au bout de cinq minutes, rapportant une collation dont Marie fut, avant tout, forcée de goûter.

Elle raconta ensuite ce qui s'était passé. Seulement, quand elle parla de sa séparation d'avec Marguerite, elle laissa croire au pauvre père que sa fille avait simplement été conduite dans une autre chambre; c'eût été lui briser le cœur que de la lui dépeindre dans une affreuse prison impénétrable au jour et à l'air : pensée déjà trop cruelle pour sa sœur ! Elle la confia à Bertile ; mais Bertile était si heureuse de deux circonstances : le retour de Marie et la possession des papiers de famille, qu'elle ne prenait pas à la douleur de sa

jeune maîtresse une part aussi vive que celle-ci l'eût désiré.

Son seul recours alors, c'était la prière, la prière adressée à Celui qui comprend toutes les souffrances parce qu'il les a toutes éprouvées.

Il s'était écoulé trois jours depuis le retour de Marie, lorsqu'un matin Bertile entra dans la chambre où maître Perrinet et sa fille déjeunaient. Son air satisfait annonçait une bonne nouvelle : elle venait d'apprendre que le père Dominique était enfin arrivé; il avait sans doute déjà appris le malheur et la maladie de son ami, car un serviteur du couvent était venu prévenir qu'il viendrait le voir dans la journée. La confiance et l'espérance rentrèrent dès lors dans la maison du sculpteur : on lui savait à la fois tant de ressources dans l'esprit et tant de bonté dans le cœur !

Il vint, et il écouta attentivement le récit de ce qui s'était passé en son absence. « Pauvres enfants ! pauvre père ! » disait-il souvent. Quand il n'eut plus rien à apprendre, il consola et fortifia son ami en lui donnant l'assurance que Marguerite ne tarderait pas à reprendre sa place au foyer.

« C'est une épreuve que le Seigneur vous envoie, ajouta-t-il; supportez-la avec résignation pour qu'il vous en revienne quelque mérite devant Dieu. La première chose à faire, et je suis étonné que vous n'y ayez pas songé, c'est d'éloigner Marie. Ne comprenez-

vous pas combien elle est exposée dans cette maison isolée qui n'a pour gardiens qu'une femme et un malade ? Le baron est homme à vous attaquer à main armée, une nuit, pour reprendre sa proie et s'enfuir avec elle. Que pourriez-vous contre lui ? Vous n'avez plus votre brave Marcel pour vous défendre ; vos cris ne seraient point entendus. » Il faut que Marie parte, afin que le baron, qui sûrement fera prendre des informations au village, apprenne qu'elle n'est plus ici. Vous répandrez le bruit qu'elle est entrée au couvent de Sainte-Geneviève. Qu'elle parte dès aujourd'hui avec Bertile. Vous irez toutes les deux chez Gertrude. Là, dans une maison bien habitée et dans un centre populeux, aucune violence n'est à craindre. Bertile reviendra soigner son malade, et vous, Marie, vous m'attendrez à Paris. J'ai un projet que je ne puis vous expliquer en ce moment ; il a besoin d'être mûri. D'ailleurs on m'attend au monastère ; le vénérable prieur ne passera pas la journée peut-être. Vous me reverrez bientôt ; adieu ; ayez bon espoir. »

Le conseil du moine fut strictement suivi. Le lendemain, Marie se trouvait installée chez la bonne Gertrude, pour qui c'eût été une grande joie sans le chagrin que lui causait l'absence de Marguerite. Guillemette éprouvait le même sentiment de peine et de plaisir ; mais la peine l'emportait, car, quoiqu'elle aimât et respectât Marie, son cœur la portait encore

davantage vers Marguerite, qui la première avait eu pitié d'elle et de son fils, et à qui elle attribuait tout le bonheur de sa situation présente. Un seul être dans la maison paraissait éprouver une joie sans mélange, que nul souvenir, nul regret ne venait affaiblir ! c'était le petit Paul, l'enfant de Guillemette. En apercevant Marie, il étendit vers elle ses petits bras ; elle l'embrassa avec tendresse, et ne put s'empêcher de répandre des larmes en se rappelant combien souvent sa pauvre Marguerite avait caressé cet enfant et joué avec lui.

Que faisait-elle maintenant ? Oh ! si seulement, pensait Marie, j'avais pu prendre sa place ! La savoir dans cet affreux cachot, en butte à des traitements odieux, n'ayant qu'une mauvaise nourriture, une pierre pour s'asseoir, la terre humide pour se reposer ! Puis, qui sait si, dans un premier mouvement de colère, ce cruel châtelain ne l'aura pas fait périr !... Ah ! je n'aurais pas dû la laisser exposée à sa vengeance ! Elle est malade peut-être, et appelle ceux qu'elle aime et qui ne peuvent l'entendre !

Quelquefois ses pensées étaient plus consolantes. Elle voyait Marcel réussissant dans sa mission et ramenant la prisonnière ; ou bien elle rêvait aux moyens que pouvait employer le moine et se fiait à son savoir-faire. Elle l'attendait impatiemment. Ce ne fut pas lui qu'elle vit venir le premier, mais maître Perrinet, qui, à peu

près rétabli, avait fait tout doucement pour la voir le trajet de Paris. Il lui apprit que le prieur était mort la veille, et que le père Dominique avait été élu à sa place : en sorte que, bien à regret, il était obligé de remettre à huitaine son voyage à Paris. Du reste, avait-il dit, son plan était arrêté, et il ne doutait pas de rendre à la fois sa liberté à Marguerite et son rang avec son héritage à Marie.

« Ah ! dit celle-ci quand son père lui répéta les paroles du moine, qu'il ne s'occupe pas de moi ! Que m'importent de vains honneurs et de périssables richesses ! Qu'il nous rende Marguerite, c'est elle seule que je demande à Dieu. »

Pendant que ceux qui l'aiment si tendrement déplorent son sort, revenons à la pauvre prisonnière, et voyons si rien n'est changé pour elle au château.

CHAPITRE XXVII

LE MÉNESTREL AU CHATEAU DE BRAY.

Nous avons vu Marcel commencer sa course aventureuse; suivons-le, nous le trouverons entrant dans une pauvre chaumière que nous connaissons et commençant à jouer son nouveau rôle en demandant à une

pauvre femme si le seigneur châtelain aime la gaie science et s'il reçoit les ménestrels dans son manoir.

« Il est bien rare, lui répond Geneviève, qu'il en vienne de ces côtés-ci, et monseigneur, je crois, goûte plus un soldat qu'un chanteur; cependant vous paraissez fatigué, et je suis trop pauvre pour vous offrir une hospitalité convenable. Essayez donc. Peut-être l'absence de notre maître, qui doit durer quatre à cinq jours, m'a-t-on dit, vous offrira-t-elle quelque chance favorable.

— Ah ! il est absent, le seigneur de Bray? Y a-t-il longtemps?

— Depuis hier seulement.

— Il habite ordinairement le manoir?

— Oui; à moins qu'il n'aille à Paris, ou chez son parent, le noble comte de Champagne.

— Est-il en famille, le seigneur de Bray?

— Non, il n'a jamais été marié.

— C'est singulier... J'avais entendu dire qu'il y avait deux dames au château; mais ce sont peut-être ses parentes?

— Sire ménestrel, je n'ai pas envie qu'on m'accuse de trop parler, et toutes ces questions m'étonnent de votre part. Quand vous serez au château, on vous donnera toutes les informations qu'on jugera convenables; quant à moi, je ne suis qu'une pauvre vieille femme qui ne sait rien, qui ne peut rien et ne désire que la paix.

— Au moins, ne me direz-vous pas de qui je dois me réclamer en l'absence du seigneur? N'a-t-il pas laissé au château quelque écuyer, quelque varlet favori à qui je doive m'adresser de préférence?

— Il n'a qu'un serviteur favori, et il l'a emmené avec lui. Mais si vous pouvez être agréé de dame Brigitte, vous serez admis. »

Le ménestrel remercia son hôtesse de ce renseignement, ainsi que de la tasse de lait qu'elle lui avait offerte, et sortit de chez elle.

Cette absence du châtelain le préoccupait. Quelle en était la cause? Serait-elle nuisible ou favorable à son admission? Voilà ce qu'il se demandait. Si Marie, si Marguerite, comme il le croyait, se trouvaient prisonnières dans le manoir, comment le baron s'éloignait-il d'elles? Il les avait peut-être cachées; peut-être les avait-il reléguées dans ce sombre cachot dont Bertile lui avait fait la description... A cette pensée, tout le sang de Marcel affluait vers son cœur.

Il se trouva soudain devant le château. La herse était levée, il entra résolûment.

Dans la première cour, un spectacle grotesque frappa ses regards. Trois chiens de chasse se disputaient un gros morceau de viande, qu'un serf leur présentait en l'élevant à une grande hauteur et en l'abaissant presque aussitôt, de manière que l'élan des trois quadrupèdes, dirigé vers le même but, les jetait les uns sur les au-

tres et les culbutait, se renouvelant l'instant d'après pour avoir le même résultat. Les animaux, toujours trompés dans leur espoir, se retournaient quelquefois les uns contre les autres, l'œil en feu et montrant le double râtelier de leurs dents blanches et aiguisées. Plusieurs hommes d'armes et d'autres serviteurs du château s'amusaient évidemment de ce jeu et encourageaient l'homme et les bêtes à le continuer.

Quand Marcel apparut au milieu de ce bruit, on ne fit d'abord pas attention à lui, mais un des hommes d'armes l'ayant aperçu, il l'interpella aussitôt.

« Ohé! l'ami! qui êtes-vous, et qui vous rend si hardi de pénétrer dans le château?

— La gaie science a le droit de s'introduire partout, répondit le faux ménestrel en affectant plus d'assurance qu'il n'en avait intérieurement. Nos chants sont comme ceux de l'hirondelle, ils frappent tantôt à la chaumière, tantôt au seuil du palais.

— Ils ne sont pas de mise ici; monseigneur n'aime pas les fainéants; détalez! »

Pendant ce peu de mots, l'homme aux chiens avait recommencé son jeu. Quand il entendit qu'on chassait le ménestrel, il lui jeta le morceau de viande à la tête en criant : « Partie carrée! partie carrée! » et en riant de toutes ses forces. Marcel se détourna à temps; le morceau tomba derrière lui. Mais, avant qu'il fût à terre, les trois chiens s'étaient élancés. Marcel, qui les

vit se précipiter, combina ses mouvements. Les deux premiers passèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; le troisième, arrivant comme une avalanche au milieu, trouva un libre passage entre ses longues jambes qui se réunirent ensuite pour opérer de concert un bond qui le transporta à une certaine distance de l'endroit où une vive lutte venait maintenant de s'engager.

Des acclamations et des bravos partirent de tous côtés.

« Voilà un hardi compère, dit en riant aussi l'écuyer qui le premier avait parlé à Marcel. Çà, si tu es aussi bon compagnon que tu es bon sauteur, reste avec nous et amuse-nous pendant l'absence de monseigneur... Mais, un instant, il y a quelqu'un ici dont, quoique ce soit bien humiliant pour moi, murmura-t-il entre ses dents, je dois demander l'agrément pour te recevoir, à moins que je ne veuille t'exposer à un mauvais traitement quand messire le baron reviendra. Holà! toi, grand Gilles qui rimes à imbécile, va demander à madame Brigitte s'il faut accorder l'hospitalité à un de ces rimailleurs qu'on appelle ménétriers.

— Ménestrel, dit Marcel, ménestrel ou troubadour, ou encore trouvère, s'il vous plaît; sire écuyer, n'écorchez pas mon nom.

— Que t'importe, pourvu que je n'écorche pas ta peau? Iras-tu? » continua-t-il en stimulant par un coup de pied l'agilité de Gilles, qui disparut aussitôt

et revint cinq minutes après avec l'assentiment demandé.

En conséquence, Marcel fut conduit triomphalement dans la grande cuisine, où les gens du château se réunissaient ordinairement.

Il y trouva plusieurs femmes occupées à quelque ouvrage d'intérieur, et demanda tout bas à Donnat, l'écuyer qui paraissait assez bien disposé pour lui, si dame Brigitte, dont on lui avait parlé, était parmi elles? Sur sa réponse négative, il lui dit : « Ne ferais-je pas bien de solliciter la permission de lui présenter mes hommages?

— Holà! hé! répondit l'écuyer en riant; en voici un qui veut nous damer le pion à tous, en faisant la cour à dame Brigitte, la favorite, l'intendante de monseigneur. Ménestrel, dit-il plus sérieusement, tu dois réussir dans tout ce que tu entreprends, si tu agis toujours aussi sagement. Allons, grand Gilles, tu as entendu. Va dire à la dame que le ménestrel voudrait lui présenter son parlage.

— Son hommage, prononça Marcel.

— Son hommage, soit! »

Un instant après, Gilles conduisait Marcel à l'étage supérieur, et l'introduisait dans une chambre, assez luxueuse pour l'époque, car le lit était rehaussé de plusieurs matelas et recouvert d'une fourrure. Un petit miroir de Venise, objet très-rare alors, était placé sur

la cheminée, qui, comme toutes les cheminées de ce temps, aurait pu abriter six personnes à l'aise sous son vaste manteau. Le reste de la pièce était occupé par une table en chêne, quelques chaises et un de ces admirables bahuts du moyen âge si bien sculptés.

Du premier coup d'œil, Marcel avait reconnu qu'il se trouvait dans la chambre autrefois occupée par Bertile, et dont celle-ci lui avait fait la description exacte, comme de toutes les autres.

Une femme qui n'avait ni la mise d'une servante, ni celle d'une châtelaine, était assise, dans une attitude ennuyée, à la fenêtre garnie de petits vitraux de couleur.

Marcel salua profondément. Il avait reconnu que dame Brigitte, quel que fût son emploi au château, y était une puissance, et il voulait se la concilier. Ce fut donc dans les termes les plus soumis et les plus flatteurs qu'il lui adressa quelques mots pour la remercier de la permission qu'elle lui avait accordée de rester au castel. « Je vous devrai, ajouta-t-il, plusieurs tensons; car ici et près de vous, Madame, je me croirai dans le temple des Muses, et l'inspiration me viendra.

— Vous êtes galant, sire ménestrel; mes oreilles sont depuis longtemps déjà déshabituées de ce doux langage. Mais parlons de vous. Avez-vous beaucoup voyagé? quel est le pays qui vous a vu naître?

— Un doux pays, Madame, et un beau ciel : la Pro-

vence. C'est là que les chansonniers et les chansons éclosent tout naturellement, fécondés par un chaud soleil. C'est là que se tiennent ces luttes pacifiques qu'on appelle les cours d'amour, où le poëte vainqueur de ses rivaux est couronné par la main des dames. C'est à la cour de Raymond IV que viennent se faire consacrer tous les beaux talents. J'y ai entendu lire les fables de Marie de France (1), chanter les ballades du fameux Hényland, si aimé du roi Philippe-Auguste, les tensons de Hugues de Bercy et de Guyot de Provins. J'y ai ouï les poésies satiriques du célèbre Rutebœuf et son mystère du *Miracle de Théophile*, dont il a pris le sujet dans un poëme dramatique latin, composé il y a trois siècles par Roswitha, religieuse d'un couvent de la Saxe. J'ai connu aussi les vers de Jean Rodel, qui fut réduit, par le mal de la lèpre, à quitter Arras, où il était né, pour se séquestrer de la société de ses semblables; ceux d'Adam de la Hale, surnommé le *Boçu d'Arras*, qui met en scène sa femme dans ses pastorales (2), pour s'en moquer et la honnir, ce qui n'est pas bien! Vous voyez, Madame, que j'ai été à bonne école, et que si j'ai peu de voix et moins encore de talent, la faute en est à moi seul!

(1) Elle émigra en Angleterre à la suite de la conquête de la Normandie par Philippe-Auguste.

(2) *Le jeu de Robin et de Marion*, d'Adam de la Hale, est notre premier opéra-comique.

— Oh! je suis persuadée que vous avez l'un et l'autre; nous en jugerons ce soir. Mais continuez votre histoire.

— Hélas! de moi j'ai très-peu à dire. Orphelin et pauvre, j'ai reçu les leçons que mon maître, Giraud de Borneil, m'a données par bonté. J'ai jouté une seule fois, mais sans obtenir le prix que j'espérais.

— Et vous aviez sans doute une dame que vous chantiez et dont vous portiez les couleurs? Qui était-elle?

— C'était la fleur de la Provence, notre Marguerite, devenue depuis reine de France, à l'âge de quatorze ans.

— Vous n'aviez point mal choisi!

— Je n'étais pas le seul; un autre troubadour l'avait également prise pour sujet de ses chants; mais si l'on ne fit guère attention aux miens, les siens eurent encore plus mauvaise chance. La jeune princesse les trouva trop passionnés, s'en courrouça et demanda à son père l'exil du troubadour.

« L'année suivante je me décidai, d'après le conseil de mon maître, à voyager pour former mon talent; je visitai l'Allemagne, je vins en France; j'ai parcouru différentes provinces; j'ai vu le Poitou, l'Auvergne, l'Aquitaine, et ce malheureux comté de Toulouse inondé du sang répandu dans la guerre des albigeois, où Simon de Montfort, l'intrépide mais cruel champion

des bonnes doctrines, triompha sans pitié de son adversaire, l'infortuné Raymond, comte de Toulouse. Je n'ai pas voulu retourner dans ma patrie sans avoir eu l'honneur de voir le roi des poëtes et des troubadours, le chevaleresque et valeureux Thibaut de Navarre, comte de Champagne. Voilà pourquoi j'ai passé par ici. Je me félicite de m'être arrêté dans ce castel, puisque j'y ai trouvé tant de bontés unies à tant de grâces. »

Madame Brigitte prenait visiblement un très-grand plaisir à l'entretien du courtois ménestrel; elle le prolongea quelque temps encore, et ne le congédia qu'assez tard.

On l'installa dans une chambre bien meublée et où, par les soins de la dame du château, il ne manqua de rien.

On devine qu'il avait mis à profit tout ce que lui avait raconté son compagnon de voyage, le vrai troubadour. Doué d'une excellente mémoire, Marcel avait retenu toute son histoire, et, la reliant aux appréciations poétiques du prolixe Provençal, il avait répété à peu près mot pour mot ce qu'il avait entendu. Son nom même, Amaury, fut donné pour le sien par Marcel; c'était une complète substitution de personne.

Par sa bonne humeur, sa complaisance et ses chants, le faux Amaury ne tarda pas à se faire bien venir de tous les habitants du château. Le troisième jour il essaya de faire jaser Brigitte sur le compte des prison-

nières, mais elle fut impénétrable. Son ami Donnat fut moins discret; il lui dit ce qu'il savait, c'est-à-dire qu'un jour le baron et Germain, son confident, étaient revenus au château avec deux prisonnières qu'on avait données à garder à madame Brigitte, et qu'au bout de quelques jours l'une d'elles s'était envolée on ne savait ni où ni comment; que depuis le baron était d'un humeur massacrante, et qu'il avait cherché partout sa captive sans la retrouver.

« Et l'autre? demanda Marcel, qui avait écouté cette importante communication avec le plus vif intérêt.

— L'autre est au château; mais où? on n'en sait rien. Peut-être dans la chambre de madame Brigitte; peut-être dans une certaine partie du château où jamais personne ne pénètre, parce que, dit-on, il s'y est passé de vilaines choses qui ôtent le sommeil à monseigneur. Je n'étais pas ici à cette époque, en sorte que je n'ai rien vu. Ce qu'il y a de sûr, c'est que deux personnes seulement savent la cachette de la prisonnière et lui portent sa nourriture : c'est madame Brigitte et Germain. Cependant, le premier jour, deux valets chargés de servir ces deux pauvres jeunes filles les ont vues, et nous ont dit qu'elles étaient fort belles et fort tristes. Ce jour-là on les avait mises dans la chambre d'honneur, qui est celle où monseigneur reçoit ses visiteurs; mais dès le lendemain on les a menées ailleurs, et nous n'avons plus rien su d'elles que

la fuite qui met notre maître dans un si grand courroux. » Donnat n'en savait pas davantage.

Ainsi l'une des sœurs avait pu s'échapper des mains du cruel baron, dont Marcel avait appris avec terreur le vrai nom, Guillaume Dubourg; mais était-ce Marie? était-ce Marguerite? Pourquoi ne s'étaient-elles pas enfuies ensemble? Quelle était la pauvre captive? Et l'autre, seule sur les routes, Dieu sait ce qui pouvait lui être arrivé! Que de sujets de réflexions et de craintes pour le pauvre Marcel, qui devait cependant chanter et amuser ses hôtes!

CHAPITRE XXVIII

RETOUR DU BARON. — RUSE DE MARCEL POUR VOIR LA PRISONNIÈRE.

Quand le baron revint, après trois jours d'absence, Marcel était assuré de n'être pas sans protections auprès de lui. Néanmoins le cœur lui battit un peu quand le fier et hautain seigneur, arrêtant sur lui son dur regard, demanda qui était cet intrus? Brigitte se hâta de répondre que c'était un pauvre ménestrel provençal, à qui elle avait offert l'hospitalité dans l'espérance que ses chants parviendraient quelquefois à distraire son bien-aimé seigneur et maître.

A son grand étonnement, Germain, qu'elle savait bien lui être hostile, appuya ses paroles en disant : « Oui, oui, monseigneur, cela vous distraira.

— Soit, qu'il reste ! » dit dédaigneusement le baron.

Voilà donc Marcel décidément impatronisé au château, et s'efforçant de se concilier les deux nouveaux venus comme il avait fait des autres. Ses soins réussirent auprès du châtelain, qui dès le troisième jour le fit manger à sa table et chanter à tous ses repas. Quant à Germain, il jetait des regards équivoques sur le faux ménestrel ; cependant ces regards, qui embarrassaient fort Marcel, paraissaient exempts de malveillance. Une fois il lui dit : « Vous n'êtes pas plus troubadour que je ne suis... sculpteur. »

Marcel resta un moment interdit; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il répondit : « Vous trouvez que mon chant est indigne de mon titre? Hélas! je sais bien que je ne suis encore qu'un ignorant dans mon art! »

Germain sourit, et n'ajouta rien.

M'aurait-il deviné? pensa Marcel. Mais alors comment suis-je libre encore? comment n'a-t-il pas communiqué ses soupçons à son maître? Attend-il une preuve?...

Et il se promettait de redoubler de prudence.

Marcel remarquait une chose : c'était l'état d'hostilité où se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre Germain

et Brigitte. C'étaient, au château, les deux puissances subalternes, et elles se gênaient réciproquement. Le baron ne l'ignorait pas; mais il avait besoin de tous deux, et repoussait brutalement celui qui cherchait à nuire à l'autre. C'était par des coups de boutoir qu'il mettait la paix entre eux. Une seule fois l'influence de Brigitte avait prévalu : c'est quand elle persuada au baron que Germain avait favorisé la fuite de Marie. Ivre de colère, Guillaume se vengea cruellement de son favori en le faisant châtier par des valets; mais il s'en était repenti d'autant plus que le lendemain Germain, à force de recherches dans la chambre, avait fini par découvrir la porte secrète. C'est alors que le baron avait fait fermer l'ouverture du souterrain. Germain dès lors fut plus en faveur que jamais. De son côté, pardonna-t-il à son maître le traitement ignominieux que celui-ci lui avait fait subir? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Brigitte continuait à protéger le faux Amaury, et devenait de plus en plus aimable et douce pour lui. Mais, pour quelque raison secrète, elle réservait ses bontés pour les tête-à-tête qu'elle savait se ménager avec Amaury, et ne paraissait faire de lui qu'un personnage très-secondaire quand ils se trouvaient en présence du baron.

Un matin, celui-ci annonça à Germain qu'ils partiraient le lendemain pour Paris, et l'air de satisfaction

de Brigitte montra tout aussitôt au varlet qu'elle était pour quelque chose dans la décision du baron.

Le ménestrel se trouvait dans la salle, mais il n'eut pas l'air d'entendre cette communication.

« Voilà une résolution bien prompte, monseigneur, dit à demi-voix le confident. Vous commenciez, ce me semble, à prendre votre parti; pourquoi vous aller encore troubler l'esprit?

— Tu ne sais ce que tu dis, répondit le baron, qui ne daigna pas baisser son ton; mais, vois-tu, les femmes ont plus de finesse que nous, mon vieux soudard! Brigitte s'est avisée d'une chose : c'est que tandis que depuis dix jours nous cherchons dans tous nos environs la colombe enlevée, elle a dû retourner à tire-d'aile dans son nid, d'où, l'ayant soustraite une première fois, nous pourrons en faire autant une seconde. Nous irons donc à Paris, puis à Auteuil... Pourquoi diable tourmentez-vous tant votre harpe, Amaury? vous allez casser les deux cordes qui vous restent! »

Germain fit tout bas une observation; le châtelain répondit à haute voix :

« Je sais bien qu'elle ne pourra rien sans les titres. Mais si, par miracle, ta femme revenait en ce monde pour lui dire dans quelle cachette ils ont été fourrés?... Je te dis qu'il me faut cette petite, et que je n'aurai aucun repos qu'elle ne me soit rendue. Alors le diable ne me l'ôtera pas! »

Germain paraissait soucieux; cependant il ne dit plus rien. Le baron fut de belle humeur toute la journée, contre son ordinaire, et s'occupa de ses préparatifs de départ.

Au moment du souper, qui avait lieu à sept heures du soir, une servante vint dire que madame Brigitte avait une si forte migraine, qu'elle avait été obligée de se coucher.

Son absence suggéra une idée à Marcel.

« On se passera d'elle, dit gaiement le baron; et, s'il y a besoin, nous avons du malvoisie pour noyer le chagrin. »

A la fin du repas, qu'il avait arrosé de libations fréquentes, il demanda les chants du ménestrel. Celui-ci aussitôt se mit en devoir de le satisfaire, et chanta les succès de Richard Cœur-de-Lion en Palestine, et comme quoi, longtemps après son départ, quand leurs petits enfants n'étaient pas sages, les femmes des Sarrasins leur disaient: Prends garde! Richard va revenir.

Après cela, la voix puissante et expressive du ménestrel dit le combat de Roncevaux et la mort du fier Roland, neveu de Charlemagne. Enfin il entonna un chant bachique qui fut fort applaudi du baron.

« Quel dommage, s'écria-t-il quand ce fut fini, que tu n'aies pas ta harpe en bon état pour t'accompagner! Si je connaissais les mécréants qui m'ont privé de l'entendre, je leur ferais passer un mauvais quart d'heure.

Sais-tu encore quelque chose à la louange de la liqueur vermeille, Amaury?

— Oui, Monseigneur, je sais un chant magnifique; mais je vous préviens qu'il faut vider son verre à chaque couplet; la stance le demande, et il lui faut obéir.

— Très-bien, ne t'inquiète pas de cela, et chante toujours. Germain, mon brave, viens ici avec l'honorable collection des vins que tu m'as fait goûter. Tu auras bien soin de remplir mon verre à chaque couplet, et tu n'oublieras pas celui d'Amaury. Maintenant commence. »

Obéissant à l'ordre du baron, Amaury se mit à chanter avec verve une espèce d'ode bachique composée, dans un instant de folle jeunesse, par Guillaume de Lorris, avant qu'il s'occupât de ce fameux roman de la *Rose*, qu'il ne put finir, et dont Jean de Mehun devait achever le vingt-deux millième vers. Marcel avait écrit ces vers sous la dictée d'Amaury, et les avait appris par cœur.

Le refrain de chaque couplet ramenait un appel à la coupe, auquel jamais le baron ne faisait défaut.

Or il y avait quatorze couplets, et en pareille matière Guillaume était consciencieux. Il insistait chaque fois pour qu'on remplît également le verre du ménestrel, mais, de plus en plus étourdi par le vin, il ne s'apercevait pas qu'Amaury jetait tout le sien sous la table. Germain, lui, s'en aperçut, bien que son maître lui fît

vider généreusement une coupe de temps en temps. Il passa derrière le ménestrel et lui dit d'un air narquois : « Que faites-vous donc, Messire? votre main se trompe de route.

— Si je noyais mon gosier, répondit Amaury à voix basse, il deviendrait incapable d'aucun service. »

Quand la chanson d'Amaury fut finie, le baron, enthousiasmé, se leva en chancelant, et alla donner à son hôte une accolade dont celui-ci se serait bien passé.

« Est-ce tout, Amaury? Par le ciel, c'est dommage! je passerais la nuit à t'entendre. Dis, ne sais-tu plus rien qui vaille ceci?

— Je sais une tenson, Monseigneur, qui a remporté le prix à la cour de Raymond IV.

— Ho! dit le baron avec dédain, quelque fade rimaillerie sur le cœur, les ruisseaux et le clair de lune.

— Non, Monseigneur : une dispute entre trois personnages célèbres que vous connaissez pour vous être indentifié tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre : Mars, Bacchus et Vénus; celle-ci prônant le culte de la beauté par-dessus tout; les deux autres demandant la palme pour les combats et les vins généreux.

— Voilà qui me plaît, dit le baron affriandé. Si le titre tient ce qu'il promet, ma coupe d'argent passera ce soir dans ta poche, Amaury.

— La coupe est belle, et Monseigneur est libéral. Mais je ne puis vous faire entendre cette tenson.

— Tu ne peux pas, ménestrel? Je veux que tu le puisses!

— Impossible, Monseigneur.

— Comment! s'écria le baron dont l'œil allangui brilla soudain d'un éclair de courroux, tu n'entends donc pas que moi, le châtelain, je te dis : Je veux!

— Pardonnez-moi, Monseigneur, et ne vous fâchez point contre votre serviteur; mais, dans cette tenson, il faut que le ménestrel puisse s'adresser à trois personnes : un guerrier, un buveur, une beauté. Or je vois devant moi un noble guerrier, qui a eu autant de succès que de combats, c'est Mars; je vois aussi (et il désigna Germain attentif à ses paroles) l'ivrogne qui peut jouer le rôle de Bacchus; mais... je ne vois point Vénus, et en l'absence de Vénus, nul ne peut chanter cette tenson sans que, par l'effet d'un charme soudain, la mémoire lui manque.

— N'est-ce que cela? dit le baron, attends un peu. Et, appelant Germain, il lui donna à voix basse un ordre que celui-ci reçut avec une satisfaction qu'il ne prit pas la peine de déguiser.

Le cœur de Marcel lui battait à rompre sa poitrine. Avait-il réussi? Il cherchait à composer son maintien en feignant d'accorder les deux cordes qu'il avait laissées à sa harpe.

Le baron s'était remis à boire.

Au bout de dix minutes, qui parurent un siècle à

Marcel, la porte s'ouvrit..., et Marguerite parut avec Germain.

Pauvre Marguerite! ces dix jours de dure captivité avaient bien pesé sur elle, malgré son courage! Les couleurs avaient totalement disparu de ses joues amaigries; sa vive et mutine physionomie était changée en une expression de souffrante résignation. Avec son regard baissé, sa marche lente, elle ressemblait à une jeune trépassée.

La voyant ainsi, Marcel eut peine à retenir un cri de douleur. Pauvre enfant! pauvre enfant! se disait-il; oh! tu sortiras d'ici avec moi, ou je mourrai.

Fortifié par cette résolution, il se remit. Il allait chanter. Pourvu, pensa-t-il, qu'elle ne trahisse pas sa surprise, tout à l'heure, en m'écoutant...

Marguerite s'était assise silencieusement sur la chaise que Germain lui avait présentée.

« Eh bien! Amaury, dit le baron, ton vœu est satisfait. Voici le joyeux trio dont la présence est nécessaire à ta tenson : Mars, Bacchus, Vénus. Quand je dis joyeux, ajouta-t-il, j'en excepte cette belle affligée qui serait plus propre à figurer comme pleureuse à un enterrement qu'à tenir sa place dans un gai festin. Commence, commence, Amaury! »

Marcel avait eu quelques instants pour commander à sa voix et à son émotion, et il put, quoique bien troublé encore, entamer la tenson. En même temps il

jeta un regard furtif sur Marguerite, craignant un peu l'effet qu'il allait produire... Mais Marguerite ne bougea ni ne leva les yeux. Seulement un flot de sang revint à ses joues et elle respira plus fortement, comme une personne subitement soulagée d'une grande douleur. Marcel se sentit deviné; et, rassuré, fort, ne sentant plus rien que le bonheur de revoir celle qui lui était si chère, il chanta d'une voix mâle et expressive tous les couplets de la tenson, s'adressant successivement, comme il l'avait dit, à Mars, à Bacchus, à Vénus. Ce ne fut qu'au dernier couplet que Marguerite se hasarda à le regarder. L'étonnement, presque l'effroi qui parut sur sa figure lorsqu'à la place du blond Marcel elle vit le brun Provençal, n'échappa point au varlet, qui l'observait et qui se mordit les lèvres pour ne pas sourire. La jeune fille baissa les yeux; mais, un instant après, la réflexion lui ayant sans doute donné la clef de cette énigme, elle regarda de nouveau celui qui se présentait devant elle comme une espérance, et qui lui apportait le souvenir de tous ceux qu'elle aimait, et cette fois, le regard de Marcel ayant rencontré le sien, elle ne put méconnaître son frère adoptif.

Le baron, lui, ne voyait rien de tout cela. Il avait continué à boire, et, quelque forte que fût sa nature, il fléchissait sous ces libations répétées.

La tenson était terminée. Guillaume dormait aux trois quarts. Lorsque le bruit de la voix du ménestrel

cessa, il se réveilla pour faire à Germain un signe impérieux en lui montrant la prisonnière.

Germain emmena Marguerite.

« Amaury, dit lourdement le baron, tu as mérité ce que je t'avais promis. Sais-tu quoi? je ne m'en souviens pas, moi. La mémoire m'en reviendra demain. Va dormir là-dessus... Un instant; prends le flambeau, et accompagne-moi jusque dans ma chambre, puisque ce coquin de Germain n'est pas ici pour faire son office. »

Marcel marcha en avant avec la lumière, et ils atteignirent la chambre à coucher. Comme Marcel se retirait, le baron, étendu sur son lit, ronflait déjà de tout son cœur.

CHAPITRE XXIX

ESPÉRANCE DE SALUT.

Pendant ce temps, Germain réintégrait Marguerite dans sa sombre prison; mais elle ne lui paraissait plus si obscure ni si affreuse : la joie et l'espérance étaient venues la visiter.

« Vous voyez, lui dit son gardien, que vous pouvez avoir confiance en moi. Ne vous avais-je pas annoncé un ami?

— Oh ! oui, dit Marguerite en joignant les mains, un ami bien fidèle et bien dévoué.

— Je l'ai deviné du premier jour où je l'ai vu, et si je l'avais voulu il n'existerait plus aujourd'hui. Mais, je vous l'ai dit, je veux réparer le mal que j'ai fait.

— Oh ! si Dieu a mis le repemtir dans votre âme, qu'il en soit béni ! Ne craignez pas que ce Dieu si bon ne vous pardonne pas ; il a pardonné à ses bourreaux. Priez, la prière est une double force ; si elle retient l'homme qui tombe, elle relève celui qui est tombé. »

Germain se mordit une seconde fois les lèvres pour ne pas sourire de la simplicité de la jeune fille, qui croyait sincèrement à une conversion.

« Mais, dit-il, croyez-vous que la jeune comtesse de Bray, qui est ma suzeraine légitime, me pardonne?

— Je vous en suis garant pour elle. Non-seulement elle vous pardonnera si vous favorisez mon évasion, mais encore elle vous récompensera.

— Il faudrait qu'elle en eût le moyen ; et comment cela se pourra-t-il? elle ne possède rien qui prouve sa naissance.

— Si, si ! elle a, elle doit avoir en ce moment tous les papiers qui la constatent.

— Alors Bertile est de retour ! »

Marguerite regarda Germain avec défiance.

« Mais répondez-moi donc, dit celui-ci avec impatience ; ne voyez-vous pas que le retour de ma

femme, qui a tant fait pour sa maîtresse, est une nouvelle garantie de mon pardon?

— Eh bien, oui, Bertile est de retour; elle a déclaré à mon père où sont les papiers; notre apprenti, celui-là même que vous voyez déguisé en ménestrel, est allé les chercher, et sûrement les a rapportés à ma sœur.

— Alors tout va bien, pourvu, dit Germain avec un reste d'inquiétude, que celle que vous appelez votre sœur soit retournée chez elle sans accident! Mais il est temps que je vous quitte. Tenez-vous prête; dans une heure vous serez libre.

— Et Marcel?

— Il nous accompagnera. »

Germain laissa Marguerite occupée à rendre à Dieu de ferventes actions de grâces.

CHAPITRE XXX

L'ÉVASION.

Aussitôt qu'il eut quitté Marguerite, Germain se rendit dans la chambre occupée par Marcel. Il le trouva livré à ses réflexions, qui aboutissaient à la résolution de parcourir tout le château cette nuit même pour découvrir le lieu où l'on avait caché Marguerite.

« Bonsoir, messire Marcel, » dit le varlet d'un air de

bonne humeur. Le faux ménestrel tressaillit en se voyant découvert.

« Ah! continua Germain, vous êtes étonné parce que je sais votre nom? Attendez-vous à bien d'autres surprises. Mais d'abord, où avez-vous laissé le baron?

— Dans sa chambre, et sur son lit, dormant.

— Et vous vous prépariez à parcourir le château?

— Comment savez-vous cela? dit Marcel un peu effrayé. Êtes-vous vendu à l'ennemi des hommes?

— S'il m'a acheté, je lui fais banqueroute aujourd'hui : délivrer une brebis des griffes d'un vautour, n'est-ce pas là une action méritoire? Mais je ne suis pas si sorcier que j'en ai l'air; vous avez ôté vos souliers pour ne pas vous trahir par le bruit, et vous alliez sortir; c'est là, il me semble, une indice suffisant.

— J'en conviens; mais que vouliez-vous dire? quelle délivrance voulez-vous opérer?

— Celle de la prisonnière pour laquelle vous êtes ici.

— O Germain! mon cher Germain! ne me trompez-vous pas? Vous feriez cette bonne œuvre! Dieu vous a-t-il touché de sa grâce?

— Vous êtes donc aussi crédule que cette petite sainte de là-bas? Non, ce qui m'amène à trahir le baron, c'est la vengeance! Il m'a fait subir un traitement ignominieux; il m'a sacrifié, moi qui toute ma vie me suis dévoué à toutes ses volontés, moi à qui il doit sa position actuelle. J'ai juré qu'il s'en repentirait et me trou-

verait désormais comme un obstacle devant tous ses desseins. Je vais tout préparer pour notre fuite. Tenez-vous prêt. »

Une demi-heure à peine s'était écoulée lorsque Germain reparut. Marcel descendit avec lui ; la porte de l'oubliette s'ouvrit, et le jeune homme, le cœur ému de douleur et de joie, revit celle qu'il était venu chercher à travers tant de dangers. Marguerite s'était précipitée vers lui. Il lui semblait maintenant qu'avec un tel protecteur elle n'avait plus rien à craindre.

Elle commençait à lui demander des nouvelles de son père, de Marie, quand Germain leur dit qu'ils auraient tout le temps de causer sur la route, et que le plus pressé était de s'éloigner. Cette observation était très-juste; ils s'y conformèrent. Le souterrain fut traversé en silence. Germain ouvrit la porte extérieure, et Marguerite respira avec délices l'air frais de la campagne. Elle admira la voûte scintillante d'étoiles qui s'étendait au-dessus de sa tête, comme si elle la voyait pour la première fois.

« Savez-vous monter à cheval? dit Germain à Marcel.

— Non, dit l'ancien apprenti de maître Perrinet; mais n'importe. »

Le varlet se dirigea vers un massif d'arbres à peu de distance, et revint presque aussitôt, tenant en laisse deux beaux chevaux noirs. « Montez celui-ci, dit-il à Marcel, il est plus doux que l'autre, et ne vous jouera

pas de mauvais tour. Assurez-vous sur vos étriers... C'est cela. Vous n'avez pas l'air trop gauche. Ne serrez pas trop les rênes. A vous maintenant, dit-il à Marguerite; je vais vous prendre en croupe, absolument comme lors de notre premier voyage; mais je gage que vous y avez plus de plaisir? »

Malgré la fatigue que pouvait en éprouver Marguerite, Germain jugea prudent de voyager toute la nuit. Au matin ils arrivèrent à Auteuil, devant la chère petite maison de maître Perrinet; mais boutiques, volets, tout était fermé. Marguerite craignit un malheur et pâlit.

« Il faut aller aux informations au monastère, dit Germain; allez-y, vous, messire Marcel, car à moi on ne me dirait peut-être pas la vérité. »

Ils y allèrent tous les trois, Marguerite ne voulant pas perdre de vue son frère adoptif. Seulement elle le laissa entrer seul au couvent, et l'attendit, avec Germain, à quelques pas de la porte.

Marcel ne tarda pas à reparaître. La joie se peignait sur son visage, et Marguerite la partagea quand elle sut que son père et le moine Dominique étaient partis depuis la veille pour Paris, où se trouvait déjà Marie. Ainsi, sa chère Marie était saine et sauve! Elle en remercia Dieu de tout son cœur.

« Allons vite à Paris, dit Germain; vous devez savoir où maître Perrinet et sa fille peuvent se trouver.

— Sûrement chez notre ancienne servante, la bonne Gertrude, dit Marguerite.

— Alors, dirigeons nos pas de ce côté. »

Ils arrivèrent à Paris, et atteignirent sans accident la rue du Loup. Marguerite monta en courant cet escalier connu qui devait la conduire dans les bras de son père; Marcel la suivait. Germain était allé conduire les chevaux à l'auberge la plus rapprochée. La jeune fille ouvrit la porte avec un grand battement de cœur; mais Guillemette et son enfant se trouvaient seuls dans la salle.

« Jésus-Dieu! s'écria-t-elle en apercevant Marguerite, est-ce bien possible! c'est notre chère demoiselle! Comme vous avez pâli et maigri, hélas! Mais enfin, c'est vous, vous que je pleurais chaque jour. Oh! que je suis contente!

— Ma bonne Guillemette, où est mon père? où est ma sœur?

— Ils sont partis, il y a environ une heure, pour se promener, avec le père Dominique et dame Gertrude. Ah! quelle joie de vous trouver ici quand ils reviendront! Mais comme le bon Dieu m'a favorisée de faire que je vous aie vue la première! Et voyez donc comme mon fils vous sourit! N'est-ce pas qu'il est toujours bien beau?

— Toujours, Guillemette, dit Marguerite en em-

brassant le petit Paul. Mais ne saurais-tu pas où mon père s'est dirigé?

— Si, parfaitement; je leur ai entendu dire qu'ils allaient au bois de Vincennes, et j'ai entendu aussi le père Dominique qui parlait d'un point rond.

— Le rond-point, dit Germain qui entrait.

— Oh! allons-y, je vous en supplie, dit Marguerite; je ne saurais rester ici tranquillement à les attendre.

— Nous irons, dit Marcel; mais à condition, chère Marguerite, que vous mangerez quelque chose auparavant. Il vous faut prendre des forces.

— Le ménestrel a raison, dit Germain en souriant, et d'ailleurs nous ne serions nullement fâchés d'en faire autant. »

Guillemette s'empressa de couvrir la table de tout ce qu'elle put trouver de meilleur. L'impatience de Marguerite fit abréger le repas, et tous les trois se remirent en route.

Ils marchaient vite, et bientôt ils atteignirent les premiers arbres du bois. Germain, le seul d'entre eux qui en connût les détours, dirigeait ses deux compagnons. « Voilà le rond-point, leur dit-il en étendant le bras d'un côté.

— Mais qu'est-ce donc que tout ce monde? demanda Marguerite.

— Chut! dit Germain qui d'un regard avait parcouru l'enceinte; je m'en doute. Tenez, regardez par

ici. Et son doigt désignait un groupe de plusieurs personnes.

— Grand Dieu ! s'écria Marguerite, c'est elle, c'est mon père ! Ah ! laissez-moi courir.

— Il n'est pas temps, dit Germain en la retenant; croyez-moi, il est plus utile qu'on ne vous voie point encore. Regardez et écoutez. »

Marguerite se soumit avec peine, et voici ce qu'elle vit et ce qu'elle entendit.

CHAPITRE XXXI

LE CHÊNE DE VINCENNES.

On nommait rond-point une enceinte circulaire à laquelle venaient aboutir plusieurs allées du bois. Sous un chêne majestueux dont le feuillage épais l'abritait contre l'éclat d'un radieux soleil levant, était assis Louis, roi de France, ayant à ses côtés plusieurs de ses conseillers et de ses familiers, tels que le sire de Joinville, Pierre de Fontaines, Geoffroy de Villette et quelques chevaliers. A une distance respectueuse, mais néanmoins assez près pour tout voir et tout entendre, se tenaient maints bourgeois et gens de Paris qui avaient rencontré et suivi le roi dans sa promenade matinale.

Louis était alors dans sa vingt-sixième année. Sa taille était élevée et bien proportionnée, et, quoiqu'il parût d'une complexion délicate, son courage le rendait apte à toutes les fatigues et à tous les travaux. Il avait les cheveux blonds et légèrement ondulés, le nez bien fait, les yeux d'un beau bleu et le teint clair. Son visage respirait la noblesse et la bonté. « On remarquait dans toute sa personne, dit un historien, je ne sais quoi de si doux en même temps que de si majestueux, qu'en le voyant on se sentait pénétré tout à la fois, et de l'amour le plus tendre, et du respect le plus profond. »

Son costume témoignait de son amour pour la simplicité. Il ne portait ni bijoux, ni broderies d'or, ni fourrures, mais une simple cotte en camelot, un mantel de cendal (1) noir, et un chapel ou toque à bords relevés et échancrés, sans plumes ni ornements.

En ce moment le visage du roi paraissait sévère et mécontent. Devant lui se tenait un chevalier courbé dans l'attitude la plus humble.

« Vous mériteriez, lui dit le monarque, qu'on vous fît souffrir à vous-même la peine de prison et de faim que vous avez fait endurer à votre vavasseur pour s'être opposé à un acte d'iniquité. Je sais que, dans votre orgueil et dans votre arrogance, vous avez prétendu que vos serfs et hommes liges n'étaient pas du même limon que vous, et que vous pouviez les traiter comme vous

(1) Taffetas.

traiteriez de vils animaux; mais sachez que nous avons tous une même nature. On ne lit pas, dans les saintes Écritures, que le Seigneur ait fait deux hommes au commencement des temps : l'un d'argent pour être le premier ancêtre des nobles, l'autre d'argile pour être le père des roturiers; il n'en fit qu'un seul, par lequel nous sommes tous frères. Or donc c'est à un frère que vous avez manqué et que vous devez satisfaction. Je vous condamne à une amende de cent livres envers lui; de plus vous édifierez dans vos terres une chapelle, afin qu'on y dise des prières qui vous obtiennent aussi le pardon de Dieu, que vous avez offensé. Allez, et souvenez-vous désormais que, sous mon règne, la justice en France sera la même pour tous. »

Le chevalier confus se retira et disparut aussitôt dans une des allées, suivi par les acclamations des bourgeois qui criaient : « Vive notre roi Louis, prince de paix et de justice! »

Le bon monarque regarda autour de lui; il avait déjà jugé plusieurs affaires ce jour-là; mais il n'en était pas quitte encore.

A peine le chevalier eut-il quitté la place, qu'un moine se présenta, conduisant une jeune fille dont le visage était doux et charmant, et qui, d'un mouvement rempli de grâce et de noblesse, tomba aux genoux de Louis, les mains jointes en disant : « Justice, Sire! justice!

— Qui êtes-vous, mon enfant? demanda le roi avec bienveillance, et que voulez-vous? »

Marie (car on devine que c'était elle) prit la parole d'une voix émue.

« Sire, dit-elle, un chevalier sans foi ni loi nous a enlevées, ma sœur et moi, et nous a emprisonnées en son château. J'ai pu m'échapper de ses mains; mais ma généreuse sœur, qui a protégé ma fuite sans pouvoir me suivre, est encore sa captive, et j'ai tout lieu de croire que le barbare, sans pitié pour sa jeunesse et son innocence, l'a plongée vivante dans cette tombe qu'on appelle les oubliettes!

— Et, demanda le roi, comment nommez-vous le chevalier qui s'est rendu coupable de ces actes odieux?

— Guillaume Dubourg, dit Marie, qui ne pouvait se résoudre à donner le nom de son père à ce misérable.

— Ce nom m'est inconnu, » dit Louis cherchant dans sa mémoire.

En ce moment, le moine, qui se tenait à une distance respectueuse, s'avança.

« Sire, dit-il, Guillaume Dubourg se fait appeler aujourd'hui le baron de Bray.

— Ah! c'est vous, bon père Dominique. Vous avez connaissance de l'affaire dont cette jeune fille m'entretient?

— Oui, Sire, et je suis ici pour en cautionner et en prouver la vérité. Ce rapt de deux pauvres enfants en-

levées à leur père, à leur protecteur, n'est que le moindre des crimes de Guillaume. Il l'a fait précéder du meurtre de son cousin, Olivier de Bray.

— Olivier de Bray, qui à dix-huit ans gagna ses éperons de chevalier à la bataille de Bouvines? Olivier de Bray, que Louis VIII, mon père, aimait et qui l'a suivi en Angleterre, lorsque, appelé par les barons anglais pour succéder au méprisable Jean sans Terre, il a été couronné roi d'Angleterre à Londres? Oh! si Guillaume a fait cela, il s'en repentira! Je me le rappelle maintenant, je l'ai vu à la suite du comte Thibaut, dont il est le vassal.

— Et le parent; c'est pourquoi son crime est resté impuni, et c'est pourquoi encore il a osé ajouter au meurtre du père le rapt de la fille, dont il retient l'héritage. Cette fille est devant vous. Elle est l'unique rejeton du malheureux comte de Bray et de sa vertueuse compagne, Marie de Chartres. Lorsque Guillaume, à la tête d'une bande de brigands qu'il avait recrutée, vint apporter au château de Bray l'incendie, le pillage et la mort, cette enfant, qui venait de naître, a été soustraite au sort de ses parents par une fidèle suivante qui avait été la sœur de lait de la comtesse Marie. Elle la remit à un digne habitant d'Auteuil dont la femme était mère depuis quelques heures. Ces braves gens l'élevèrent et l'aimèrent comme une seconde fille que Dieu leur avait donnée. La suivante, Bertile, n'avait pas confié le secret

de sa naissance à ses protecteurs, se réservant de le faire plus tard; mais la pauvre femme, qui retourna en toute hâte au château pour s'assurer du sort de ses maîtres, fut prise par le chevalier, qui la fit conduire à Marseille et vendre comme esclave.

« Il y a quelque temps, Guillaume vit à Paris la fille du comte; il la reconnut sans doute à sa ressemblance frappante avec sa mère, et il réussit à l'enlever avec sa compagne, la fille de maître Perrinet le sculpteur. Voilà, Sire, ajouta le moine, les papiers qui constatent la naissance de la jeune comtesse Marie, et voici son père adoptif ainsi que cette Bertile, qui a pu revenir en France après avoir été quinze ans esclave chez les musulmans. »

Le roi parcourut les papiers; dans le nombre il en trouva un qui parut exciter en lui un vif intérêt. Il le montra à un jeune seigneur assis à ses côtés. « Voyez, sire de Joinville, dit-il, c'est là le seing de mon honoré père, et c'est une missive qu'il adressait à son ami... Maître Perrinet, vous avez fait une bonne action, et j'aurai un moindre mérite en m'y associant. Je reconnais cette jeune fille comme légitime comtesse de Bray, et j'aurai soin que le vassal du comte de Champagne soit forcé de lui rendre son héritage et soit puni comme il le mérite. En attendant que le château de vos pères vous soit rendu, damoiselle, je vous offre un asile digne de vous et où vous serez à l'abri de toute méchante en-

treprise. Vous demeurerez près de la reine Marguerite et de Madame ma mère. La fidèle Bertile vous y suivra, car nous ne voudrions pas la séparer de celle que son dévouement a sauvée. Père Dominique, vous les conduirez. »

Mais Marie restait toujours à genoux, et son doux visage, qui exprimait la reconnaissance, ne reflétait aucune joie.

« Ma sœur! dit-elle enfin d'une voix suppliante.

— Ma fille! dit comme elle maître Perrinet, en s'agenouillant.

— Elle vous sera rendue sans tarder, dit Louis. Messire Gautier d'Argis, ajouta-t-il en se tournant vers un des seigneurs, retournez-vous-en vite à Paris, prenez une troupe vaillante, allez forcer la bête féroce dans son repaire et me l'amenez. »

Gautier d'Argis s'inclina; mais, comme il allait partir pour exécuter les volontés du roi que Marie remerciait avec ferveur, de nouveaux personnages surgirent sur la scène, qui rendirent son départ inutile.

Marguerite, retenue par Germain, était restée muette et immobile; mais quand elle entendit sa sœur, insensible aux bienfaits du roi, ne parler que d'elle, ne demander qu'elle, son cœur fut si transporté par la tendresse et par la joie, que d'un mouvement brusque elle rejeta la main du varlet et s'avança vivement. Cependant, à quelques pas du roi, le respect l'arrêta; mais

Marie qui avait entendu marcher de son côté se retourna. Un cri sortit de ses lèvres, elle se releva, et, rapide comme l'éclair, courut se jeter dans les bras de Marguerite. La joie, l'émotion les empêchaient de parler; elles ne pouvaient que murmurer leurs noms et pleurer. Maître Perrinet vint à son tour embrasser sa fille, qui se vit entourée et félicitée par tous ceux qu'elle aimait.

Le roi, comme tous les assistants, suivait cette scène touchante d'un œil attendri. Il voulut entendre, de la bouche de Marguerite, le récit de sa captivité et de sa délivrance, et donna des éloges à son courage; il adressa des paroles de bonté à Marcel, à qui il fit raconter son séjour au château, prenant plaisir à l'entendre, et lui commandant de ne rien omettre. Il félicita aussi Bertile de son dévouement.

Germain se tenait en arrière, désirant seulement qu'on l'oubliât et un peu inquiet du rôle qu'il avait joué dans la première partie du drame. Heureusement, pensait-il, on ne sait pas tout! Marie, qui remarqua le soin qu'il prenait de se tenir caché, alla vers lui et lui dit : « Germain, je ne me souviens que d'une chose; c'est que je vous dois la délivrance de ma bien-aimée Marguerite. Vivez désormais en honnête homme, rendez ma chère Bertile heureuse, et votre sort est assuré. »

Le varlet s'inclina profondément.

A peine réunies, les deux sœurs durent se quitter pour accomplir les ordres du roi. Maître Perrinet, dont la joie égalait alors le chagrin qu'il avait ressenti auparavant, retourna à Auteuil avec sa fille et Marcel, tandis que Marie, conduite par le moine et suivie de Bertile, prenait le chemin de Paris, et se rendait à la résidence royale, au palais appelé depuis Palais de justice.

La reine Blanche y demeurait habituellement, quoiqu'elle eût un hôtel (1) dans la Cité; elle préférait rester auprès de son fils.

CHAPITRE XXXII

MARIE A LA COUR.

Quelques jours s'étaient écoulés. Le roi n'avait pas perdu de temps; il avait convoqué son grand vassal Thibaut de Champagne, lui avait dévoilé la conduite de son parent, et l'avait requis d'en tirer une sévère justice.

Marie, par sa grâce et sa douceur, ne tarda pas à se concilier le cœur de ses augustes protectrices. Elle avait

(1) Cet hôtel existe encore. Il sert à la clarification des eaux de la Seine et à la fabrication d'eaux de Seltz. On y retrouve d'assez belles moulures dans un grenier à foin; ce sont les seules traces du séjour de la reine Blanche.

une distinction innée, grâce à laquelle elle ne paraissait point déplacée dans ce monde si nouveau pour elle. La reine Marguerite, à peine âgée de vingt-deux ans, se plaisait à réunir souvent les femmes ou filles des seigneurs qui avaient quelque fonction dans le palais. Elles devisaient et travaillaient à de la tapisserie ou à broder des écharpes de chevaliers. Marie, à qui on avait procuré un costume conforme à son rang, semblait leur égale par l'éducation. Une complète absence de personnalité et d'amour-propre lui ôtait cette inquiétude, incessante chez tous les petits esprits, de ne pas faire ou de ne pas dire ce qui la montrerait avec avantage.

Un matin, une femme de service vint dans sa chambre, et la pria de se rendre auprès de la jeune reine qui gardait le lit, s'étant trouvée indisposée. Marie y fut aussitôt, et trouva la reine seule avec une suivante provençale qui l'avait vue naître et qu'elle aimait beaucoup.

« Venez ici, ma chère Marie, dit la reine en l'apercevant; je suis toute dolente et j'ai l'esprit troublé de tristes imaginations. Vous m'entretiendrez, et ce m'est déjà un soulagement de voir la sympathie se peindre dans votre doux regard. Vous nous disiez hier, quand l'heure du repas nous a interrompues, que vous aviez vu de vos propres yeux un miracle; voulez-vous me le conter pour me distraire?

— Bien volontiers, Madame, » répondit Marie. Et elle commença aussitôt l'histoire de Guillemette, qui fit pleurer d'attendrissement la douce reine.

Elle la finissait à peine lorsqu'un léger coup frappé à la porte fit tressaillir et rougir Marguerite : c'est mon seigneur et roi! s'écria-t-elle joyeusement; il n'y a que lui qui frappe ainsi. C'était Louis, en effet. Il salua Marie d'un air amical; elle s'éloigna aussitôt par discrétion, et alla rejoindre à la fenêtre la suivante provençale. Le roi s'approcha du lit, et prenant avec tendresse la main de la jeune reine : « Vous êtes souffrante, Marguerite, dit-il du ton du plus vif intérêt, on vient de me le faire savoir; qu'avez-vous?

— Je ne me sens plus aucun mal, répondit-elle, maintenant que Monseigneur est là!

— Ma chère jeune maîtresse! disait la Provençale à demi-voix, en regardant Marguerite avec affection; voyez, mademoiselle Marie, comme elle semble heureuse d'avoir le roi auprès d'elle? Ah! c'est bien dommage que madame Blanche empêche parfois ce bonheur en renvoyant monseigneur Louis à ses affaires.

— C'est que, dit Marie, madame Blanche a toute sa vie été esclave de ses devoirs et n'a rien accordé à ses plaisirs.

— Oui, mais ma jeune maîtresse, qui aime chèrement son mari et qui a quitté pour lui un père bien tendre et une cour où elle était adorée, ne s'arrange pas

toujours de sa solitude; elle s'attriste parfois de ne pas voir assez souvent son bien-aimé seigneur; mais elle ne témoigne jamais aucun mécontentement : c'est une âme si douce et si bonne! Moi qui la connais depuis son enfance, je puis bien dire qu'elle n'a jamais fait volontairement de mal à personne.

— Mais, dit Marie, le roi Louis l'aime beaucoup?

— Il l'aime et l'honore tout autant qu'elle le mérite. Si, à Dieu ne plaise! l'avenir lui réservait de fortes épreuves, on y verrait briller son caractère dans tout son éclat. »

En ce moment Louis appela la Provençale, et lui recommanda sa maîtresse. « Adieu, dit-il ensuite affectueusement à sa jeune femme, ne vous levez point de sitôt; faites-vous faire quelque agréable lecture, et qu'à mon retour j'aie la joie de vous trouver bien portante! »

Marguerite était rétablie; elle ne se leva point, par obéissance, mais ne se fit pas faire de lecture, préférant repasser dans son cœur toutes les bonnes paroles que son cher seigneur lui avait dites.

Le lendemain, à la réunion qui eut lieu chez la reine, le roi parut dans le salon accompagné d'un seigneur à mine noble et fière que Marie n'avait jamais vu; mais elle comprit qu'il était fort connu, car toutes les dames souriaient et rougissaient en recevant les compliments qu'il leur adressait d'un air gracieux et aisé. Son costume était très-riche. Il se composait d'un surcot de

drap brodé d'or et d'écarlate, d'une écharpe en soie blanche, pareillement brodée, et d'un court manteau de velours garni de fourrures et fermé par une riche agrafe en or. Plusieurs chaînes du même métal étaient passées à son cou. Sa petite toque, dont les bords étaient roulés et relevés tout alentour, comme le voulait la mode du temps, était ornée de plumes lisses et brillantes, et posée coquettement sur des cheveux blonds et bouclés; sa figure était belle et agréable; il paraissait avoir de trente-cinq à quarante ans.

« Tenez, comte Thibaut, lui dit le roi en montrant Marie, voici l'ennemie de votre cousin. »

Le comte de Champagne s'approcha de la jeune comtesse, et la salua avec une grâce exquise.

« Sire, répondit-il, si vous me l'aviez fait voir d'abord, je n'aurais point eu tant de peine à punir ce traître.

— L'exécution est donc faite? demanda la reine Marguerite.

— Oui, Madame. Comment pouvais-je résister quand mes deux souveraines m'en avaient exprimé le désir? Je n'eusse pas été digne de mon titre de chevalier. Oui, j'ai ôté à Guillaume Dubourg ses insignes de noblesse; je l'ai réduit à la mendicité, et ne lui ai laissé la vie qu'en le condamnant à un exil de cinq ans dans la Palestine, où il tâchera de reconquérir son honneur en guerroyant contre les Sarrasins.

— Nous vous sommes obligées de la promptitude que vous avez mise à nous servir, messire Thibaut, dit d'un air gracieux la reine Blanche. Si cette jeune fille l'osait, elle vous remercierait aussi.

— Madame, dit Marie d'un air doux et timide, depuis que j'ai passé le seuil de ce palais, mon cœur n'a point cessé d'avoir des raisons d'être reconnaissant et de se souvenir, car chacun de mes augustes protecteurs s'est montré plein de bonté et de générosité pour la pauvre orpheline ; c'est à eux que je dois le nouveau bienfait dont je suis l'objet. Je prierai Dieu chaque jour de payer ma dette de gratitude envers tous ceux qui ont été si compatissants pour moi.

— Par Dieu ! mon seigneur et roi, s'écria Thibaut, c'est moi maintenant qui vais être votre obligé pour m'avoir procuré, comme contre-poids à mes péchés et pour obtenir un jour le paradis, les prières et l'intercession d'un ange !

— Ne vous effarouchez pas de cette galanterie, mon enfant, dit Blanche, qui vit Marie rougir à un langage auquel ses oreilles n'étaient pas habituées ; le roi de Navarre est poëte, comme vous savez, et dans sa prose il met parfois l'exagération de ses vers.

— Ah ! Madame, dit le comte avec un accent de tendresse et de reproche, est-ce bien à vous à dire cela, et ne devez-vous point savoir qu'il est certains sujets où la moindre exagération est impossible, parce que les

louanges y demeurent toujours au-dessous de la vérité ?

— De mieux en mieux ! Nous voilà tout à fait persuadées que vous restez toujours dans les limites de la modération. Mais, au lieu d'engager une discussion là-dessus, si vous nous disiez quelques-uns de vos chants ? Je lis dans les yeux de toutes ces dames que cela leur serait très-agréable. Faut-il faire chercher la harpe du troubadour ?

— Non, s'il vous plaît, Madame. J'en ai plusieurs, et j'irai choisir et faire apporter moi-même celle qui me convient. Dans un moment je serai de retour. »

Il sortit. Louis qui, pendant la conversation précédente, s'était entretenu avec la reine Marguerite un peu à l'écart, se rapprocha alors et dit à Marie en souriant : « Comtesse de Bray, vous voilà maintenant rentrée dans l'héritage de vos pères ; mais vous êtes bien jeune pour le gouverner toute seule. Ma dame Marguerite me disait tout à l'heure qu'il faudrait vous marier, et je suis de son avis. Je connais tels chevaliers ou barons qui se tiendraient pour honorés de recevoir votre main. Voulez-vous que je vous les nomme ? Souhaitez-vous que vos souverains et amis dirigent votre choix ?

— Sire, répondit Marie qui s'était levée avec respect aux premières paroles que le roi lui avait adressées, je vous rends mille grâces ; je suis profondément reconnaissante de cette nouvelle marque de sollicitude, mais je vous supplie de me permettre de refuser...

— Quoi ! tous, et sans même savoir leurs noms ? »

Marie s'inclina, les yeux baissés.

« Est-ce que Marie, la fille de maître Perrinet, aurait eu le malheur de faire un choix que Marie, comtesse de Bray, ne saurait approuver ?

— Je n'ai point fait un choix indigne de ma naissance, dit Marie en relevant la tête avec un mouvement de fierté ; et si Marie de Bray refuse les hommages des hommes, c'est pour porter le sien aux pieds de Celui qui est leur maître à tous. Je prie humblement mon suzerain de me permettre d'entrer dans quelque abbaye.

— A Dieu ne plaise, mon enfant, que je contrarie votre désir ! Vous êtes décidée à suivre la vie religieuse ? Vous ne regretterez aucune des joies du monde?

— Madame Isabelle les a-t-elle regrettées, sire ? Cependant elle n'était pas orpheline, elle, et elle aurait pu, m'a-t-on dit, occuper un trône.

— Cela est vrai ; oui, ma sœur, la pieuse Isabelle a refusé d'épouser Conrad, le fils de l'empereur Frédéric ; elle a méprisé les honneurs périssables et cherché les joies éternelles. Comtesse Marie, les portes de l'abbaye de Longchamps, qu'elle a fondée, vous sont ouvertes, et vous y entrerez quand vous voudrez. »

Lorsque le roi eut quitté le salon, un instant après avoir parlé à Marie, toutes les dames entourèrent la jeune comtesse, et lui témoignèrent le regret qu'elles

éprouvaient à la pensée de ne plus la voir. Les reines eurent aussi pour elle des paroles obligeantes et affectueuses. Blanche la félicita sur sa résolution, qui la sauvait des périls du monde et mettait son âme en sûreté.

Quelques minutes après, le roi de Navarre, rentrant avec sa harpe, changea le cours des pensées; mais, au moment où il allait commencer, un huissier de chambre entra et prévint que trois personnes venues d'Auteuil demandaient la comtesse de Bray.

Marie rougit d'impatience et de plaisir. Elle devinait bien quels étaient ces chers visiteurs; elle aurait déjà voulu être auprès d'eux; cependant comment oser quitter le salon lorsque le prince allait chanter?

La douce reine Marguerite devina les pensées de sa jeune favorite, et mit un terme à son anxiété en donnant l'ordre d'introduire les nouveaux venus.

Ceux-ci entrèrent donc, non sans quelque appréhension de paraître devant de si grands personnages. Ils saluèrent et se tinrent près de la porte dans un respectueux silence; mais la bonté de la jeune reine et l'affabilité de Blanche les eurent bientôt mis plus à l'aise.

« Faites asseoir vos amis près de vous, ma chère Marie, dit la reine Blanche; car ce sont eux sûrement. Oui, je lis dans vos regards heureux que cette charmante personne est votre chère Marguerite, l'héroïne des aventures du château de Bray que vous nous avez racontées. »

Marguerite rougissant se plaça auprès de son amie; maître Perrinet et Marcel restaient debout.

« Vous voyez bien ce grand garçon? continua la reine en s'adressant au comte Thibaut et en lui montrant Marcel. Eh bien! c'est votre émule de gloire, c'est un élève du fameux Hugues de Bercy; quoique jeune, il a beaucoup voyagé, il a pris part aux luttes dans les cours d'amour et entendu les poëtes les plus célèbres; il n'est venu à Paris que dans l'espoir de voir et d'entendre le plus illustre de tous, celui qu'on appelle le Roi des Troubadours.

Thibaut s'approcha vivement de Marcel, auquel jusque-là il n'avait fait nulle attention. Un sourire se jouait sur les lèvres de toutes les dames, qui étaient parfaitement au fait des prouesses du faux Amaury, et qui comprirent que la reine voulait s'amuser un peu aux dépens du chevaleresque Thibaut.

« Je suis charmé de cette rencontre, dit celui-ci avec courtoisie à celui qu'il prenait pour un ménestrel. Et puis-je connaître le nom de mon confrère en gai savoir? »

Marcel rougit, sourit et se tourna vers la reine sans répondre.

« Je vous demande, sire ménestrel, répéta Thibaut, qui crut n'avoir pas été compris, comment vous vous nommez, et où vous avez pris vos grades?

— Comment je me nomme? Marcel. Où j'ai pris mes

grades ? Ici même, où ma gracieuse souveraine vient de me les conférer.

— Qu'est-ce que cela signifie ? » Mais Thibaut, qui s'était retourné, remarqua alors les regards et les sourires malins, et comprit qu'il était dupe de quelque mystification.

Il avait trop d'esprit pour s'en fâcher.

« Cela signifie, dit en riant la reine Blanche, qu'il y a des dons naturels qui n'ont pas besoin de culture, et que ce jeune homme, qui est le frère adoptif de notre chère comtesse Marie, a chanté comme un ange sans leçons aucune. Il a, par les sons mélodieux de sa voix et de quelques cordes brisées, charmé un loup dans son repaire et tiré de ses griffes une pauvre brebis qui allait périr. Voilà ce qu'a produit son chant; et, s'il vous plaît, comte Thibaut, nul chant, même le vôtre, ne peut avoir un plus beau résultat. »

Le comte de Champagne prétendit qu'ayant subi la mystification qu'il avait plu à la reine de lui imposer, il avait droit à quelques détails sur l'histoire incroyable dont on lui parlait.

Sur la demande de Blanche, Marcel fit donc le récit de ses aventures au château de Bray. Quand il eut fini : « Si vous n'êtes troubadour, lui dit Thibaut, vous êtes digne de l'être par le génie des inventions, et, puisque Amaury est venu à la cour de France pour Thibaut de

Champagne, il ne s'en retournera pas sans l'avoir entendu. »

En disant ces paroles, le roi troubadour prit sa harpe et chanta. Sa voix était haute et mélodieuse, il en modulait savamment les sons. Il dit les amours et les malheurs de Berthe au grand pied, la belle fileuse, qui fut l'épouse de Pépin et la mère de Charlemagne. Ensuite, changeant de ton, il chanta un sirvente qu'il avait composé en l'honneur de la reine Blanche, et où elle était comparée à tous les astres du firmament.

Quand il eut fini, il reçut les éloges qu'il méritait. S'adressant alors aux deux reines, le comte les pria de sommer Amaury de chanter à son tour. En vain le pauvre Marcel voulut-il s'en excuser sur son ignorance des règles, sur son indignité ; on ne lui tint compte de son embarras que pour lui promettre l'indulgence, et il fut obligé de se soumettre aux volontés de ses souveraines. Son père adoptif et ses deux amies tremblaient pour lui quand il commença ; mais elles ne tardèrent pas à se rassurer et à être agréablement surprises. En effet, la voix de Marcel était étendue, grave et pénétrante ; elle avait beaucoup gagné aux conseils que lui avait donnés son compagnon du voyage de Bourgogne, et, s'il ne possédait pas la savante manière du comte Thibaut, bien des dames pensèrent en secret qu'il y avait peut-être une compensation plus que suffisante dans la fraîcheur et la pureté des sons.

Le roi troubadour le complimenta; aussi généreux que chevaleresque, il ôta de son col une chaîne qu'il offrit au chanteur comme gage de sa satisfaction et pour l'encourager, lui dit-il, à se vouer tout entier à la gaie science.

Ensuite il fut permis à Marie de se retirer avec ses amis dans son appartement. Qu'il tardait à elle et à Marguerite d'être enfin seules avec maître Perrinet et Marcel! que de choses elles avaient à se dire, à se demander! Une heure s'écoula comme une minute dans ces douces effusions; et pourtant, elles n'avaient pas tout dit. Marguerite attira Marie à l'écart, et là, pendant que son père et Marcel causaient avec Bertile, qui leur contait les splendeurs de la cour et l'effet favorable qu'y produisait sa jeune maîtresse, elle annonçait à Marie qu'elle avait une grande nouvelle à lui apprendre.

« Devine, ma sœur chérie, lui dit-elle... mais non; c'est trop difficile et trop extraordinaire; tu ne pourras jamais. Je vais me marier... du moins, je le crois, avec Marcel!

— Ce bon et digne Marcel! s'écria Marie; oh! j'en suis charmée. Cependant je ne l'aurais pas deviné. Je n'aurais pas cru ma petite Marguerite assez raisonnable pour épouser un homme qui a le double de son âge.

— Il est vrai, dit ingénûment Marguerite; j'ai à peine seize ans, et Marcel en a trente et un. Mais ce

n'est pas lui qui est trop vieux, c'est moi qui suis trop jeune; c'est très-différent. Ne trouves-tu pas qu'il a beaucoup gagné depuis qu'il est allé en Bourgogne? On a bien raison de dire que les voyages forment la jeunesse ! Il parle maintenant comme un livre; il donne son avis sur tous les sujets, tandis qu'auparavant à peine s'il osait ouvrir la bouche. Mon père lui-même lui témoigne de la considération et des égards; autrefois il ne lui montrait que de l'amitié. Puis, comme il chante bien ! J'aime bien mieux sa voix que celle du comte Thibaut. Enfin, je crois que je ne pourrais pas trouver un mari meilleur, plus affectionné et plus indulgent.

— Tu as grandement raison, chère sœur, et je suis sûre que Marcel te rendra très-heureuse.

— C'est le père Dominique qui a arrangé tout cela. Il paraît que Marcel lui avait avoué que ce qu'il désirait le plus en ce monde, c'était de devenir mon mari et le vrai fils de son père adoptif. Je crois que cette amitié pour moi lui est surtout venue depuis qu'il m'a vue dans ce vilain château si pâle et si défaite; il dit qu'il n'oubliera jamais l'impression que cela lui a causée. Il désirait donc m'épouser; mais, ne croyant pas pouvoir jamais aspirer à ma main, et ne voulant pas par délicatesse paraître mettre à prix son dévouement, il alla prier le père Dominique de le placer dans une autre maison. Alors le bon prieur (car il est prieur

maintenant) a parlé à mon père, qui lui a répondu qu'il avait déjà eu l'idée de me donner à Marcel pour le récompenser. Une seule chose le contrariait : c'est que Marcel ne ferait jamais un bon sculpteur. Le père Dominique lui apprit alors qu'il a beaucoup de talent pour écrire et pour enluminer des manuscrits ; il lui a dit que Marcel gagnerait tout autant à cette profession qu'à celle de sculpteur, et qu'elle est tout aussi honorable. Tout a donc été convenu ; seulement j'ai mis une condition à mon mariage : c'est que ma sœur Marie y assistera.

— Il se fera donc sans retard, chère Marguerite ; car bientôt, moi aussi, je ne serai plus libre.

— Ah ! s'écria Marguerite avec chagrin, je l'avais pensé ! Oui, je m'étais dit : on mariera ma chère Marie à quelque grand seigneur bien fier de son titre et de sa puissance, et qui aura honte de nous ; il ne lui permettra plus de nous voir, ou bien il l'emmènera bien loin, et de toute manière je la perdrai !

— Marguerite, l'époux que j'ai choisi ne connaît ni les distinctions du rang, ni celles de la naissance ou de la fortune ; il enseigne l'égalité, l'humilité, et devant lui chacun n'a de mérite que dans son plus ou moins de vertus et dans ses œuvres. Loin de m'éloigner de ceux que j'aime, il me fera un devoir de l'amour et de la reconnaissance. »

Marguerite avait compris. D'abord elle fut bien

émue et un peu attristée de la résolution de son amie; mais celle-ci lui répéta ses propres paroles, et lui fit aisément comprendre qu'une union quelconque les eût séparées bien plus irrévocablement que le couvent. D'abord, Marie ne s'éloignait pas; puis la règle de Longchamps n'était pas trop sévère, et sa sœur pourrait la visiter chaque fois qu'elle le désirerait. Marie acheva de réconcilier Marguerite avec ce parti en lui promettant encore un séjour de quelque temps à Auteuil.

CHAPITRE XXXIII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

Deux jours plus tard, Marie habitait de nouveau la chère petite maison où s'était écoulée son enfance. Elle ne l'avait quittée que bien peu de jours, et ils avaient suffi à changer toute sa vie.

Mise par les soins du roi en possession de la fortune de ses pères, Marie en fit un noble usage. Une riche dot fut constituée à Marguerite, qui, lorsqu'elle voulut élever la voix pour se défendre de la générosité de son amie, fut réduite au silence et à la soumission par un solennel : *Souviens-toi !* revanche de celui du château de Bray.

La jeune comtesse fit de beaux cadeaux à Gertrude, et assura généreusement le sort de Bertile et de Guillemette.

Et Germain? Germain faisait tout ce qu'il pouvait pour redevenir honnête homme, trouvant qu'à tout prendre ce métier ne lui réussissait pas mal. Bertile, qu'il comblait d'égards, avait fini par se persuader que son mari n'avait péché que par faiblesse, et lui avait pardonné ses méfaits.

Deux semaines furent consacrées par Marie à sa famille adoptive; la troisième fut réservée pour un voyage qu'elle avait déjà fait, ainsi que Marguerite et Marcel, dans des conditions bien différentes. Ils allèrent au château de Bray.

Là Marie convoqua tous ses vassaux et les affranchit solennellement.

Après ce qu'elle regardait comme un acte de justice, vinrent les œuvres de bonté. La comtesse de Bray fit réparer les chaumières, pourvut les plus pauvres de ce qui leur manquait, et fit régner l'abondance et la joie dans ces lieux où l'on avait trop longtemps gémi sous l'oppression d'un maître injuste et cruel. Il va sans dire que le petit pastour Jeannet et Geneviève ne furent ni les moins récompensés, ni les moins heureux.

Donnat reçut un beau cadeau de son ancien ami Amaury. Quant à Brigitte, elle avait disparu du château; on pensait qu'elle avait suivi son seigneur en

Palestine. Quelques années plus tard, on sut que Guillaume Dubourg y avait péri en combattant les Sarrasins. Quant à Brigitte, on n'en eut jamais aucune nouvelle.

Ce fut le bon père Dominique qui maria Marguerite et Marcel dans la chapelle du monastère d'Auteuil. Marie assistait à la cérémonie ; et elle n'en était pas le seul témoin ; il y avait encore là Amaury, le véritable Amaury, que Marcel avait revu à Paris et à qui maître Perrinet avait acheté, en le payant trois fois sa valeur, le costume de ménestrel qui avait servi à son fils adoptif.

Le soir du même jour, Marie de Bray entrait à l'abbaye de Longchamps.

Les deux sœurs, car elles continuèrent à se donner ce nom, furent heureuses, chacune dans la voie qu'elle avait choisie, car elles y marchèrent toujours en la présence de Dieu.

Bien des années après, Madame Isabelle de France étant morte, Marie fut appelée à la remplacer dans le gouvernement de l'abbaye, où elle mourut, en 1276, en odeur de sainteté.

FIN.

DE LA

SAINTE COURONNE[1]



Il ne paraît pas que la sainte couronne se soit trouvée avec les autres instruments de la passion de Notre-Seigneur, découverts par sainte Hélène en 326; du moins aucun auteur ancien ne parle de ce fait. Toutefois, l'existence et la conservation de cette précieuse relique passaient pour constantes dans l'Église, au ve et au vi^e siècle; saint Paulin, évêque de Nole, et saint Grégoire de Tours sont des témoins irrécusables de cette ancienne tradition (2). On ignore en quel temps, et par quel concours de circonstances, la sainte couronne fut partagée entre les églises de Jérusalem et de Constantinople; mais il est certain que longtemps avant le xiie siècle, et même avant le temps des croisades, on était généralement persuadé qu'elle se conservait en partie à Constantinople, dans la chapelle des empereurs, et en partie dans l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Plusieurs écrivains du moyen âge supposent clairement le fait de cette persuasion générale.

(1) Les détails suivants ont été puisés aux sources les plus authentiques, telles que les manuscrits de l'époque et un livre intitulé *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Église,* par un directeur de séminaire.

(2) Saint Paulin, *Epist. ad Macar.*, n° 14.

Ce fut en 1238 que Baudouin II, empereur de Constantinople, fit don à saint Louis de la portion de la sainte couronne qui se conservait, de temps immémorial, dans la chapelle des empereurs grecs.

Étant venu en France pour chercher du secours contre les Bulgares, il apprit que ses ministres, pour subvenir aux besoins extrêmes de l'empire, songeaient à engager la sainte couronne à des étrangers. A cette nouvelle, soit qu'il voulût reconnaître avec générosité les bienfaits dont saint Louis l'avait déjà comblé, soit qu'il espérât qu'un si riche présent lui attirerait infailliblement de nouvelles marques de la munificence du saint roi, il le supplia de vouloir bien accepter la sainte couronne. « Je sais certaine-
« ment, lui dit-il, que les seigneurs enfermés dans Cons-
« tantinople sont réduits à une telle extrémité, qu'ils
« seront obligés de vendre la sainte couronne à des étran-
« gers, ou du moins de la donner en gage. C'est pourquoi
« je désire ardemment de vous faire passer ce précieux
« trésor, à vous, mon cousin, mon seigneur et mon bien-
« faiteur, et au royaume de France, ma patrie. Je vous
« prie donc de vouloir bien le recevoir en pur don. » Saint Louis accepta cette offre avec tout l'empressement d'une piété aussi tendre que solide et généreuse, et il ne perdit pas un moment pour s'assurer un dépôt si précieux, et qui pouvait lui être enlevé par divers contre-temps. Il envoya aussitôt à Constantinople deux religieux Dominicains, Jacques et André, dont l'un, ayant été prieur d'un couvent de cette ville, avait vu plus d'une fois la sainte couronne, et était bien instruit de tout ce qui la concernait. Baudouin fit partir avec eux un de ses officiers, avec des lettres patentes, par lesquelles il ordonnait aux seigneurs de délivrer la sainte relique aux envoyés du roi. Ceux-ci, étant arrivés à Constantinople, apprirent que les ministres de l'empereur, pressés par une extrême nécessité, avaient déjà engagé la sainte couronne aux Vénitiens, pour une grosse somme d'argent, à condition que, si on ne la

retirait de leurs mains dans le terme convenu, qui était assez court, elle appartiendrait aux Vénitiens, et qu'en attendant elle serait transportée à Venise. Les ministres de l'empereur, ayant lu ses lettres, convinrent avec les Vénitiens que la sainte couronne serait portée à Venise par les envoyés du roi, accompagnés des ambassadeurs et des principaux citoyens de Constantinople; qu'étant arrivés à Venise, les envoyés du roi paieraient aux Vénitiens les sommes convenues, et se chargeraient ensuite de transporter en France le sacré dépôt.

Avant de quitter Constantinople, toutes les précautions furent prises pour constater l'authenticité et la conservation de la sainte relique. La caisse qui la renfermait fut scellée des sceaux des seigneurs français. La confiance de ceux qui devaient la transporter éleva leur âme au-dessus de la crainte de tous les périls; car ils ne firent pas difficulté de s'embarquer vers Noël de l'année 1238, c'est-à-dire dans la saison la moins propre à la navigation. Cette confiance fut pleinement justifiée; et le danger des tempêtes ne fut pas le seul auquel ils échappèrent heureusement. L'empereur grec Vatace, étant instruit de cette translation, mit en mer plusieurs galères pour surprendre le vaisseau des Latins, avec le sacré dépôt qu'il portait; mais la main qui le conservait depuis tant de siècles le fit arriver à Venise sans aucun fâcheux accident.

Aussitôt qu'on y fut arrivé, on déposa la sainte couronne dans le trésor de la chapelle de Saint-Marc. André, l'un des envoyés de saint Louis, resta pour la garder, tandis que Jacques, son compagnon, se rendit promptement auprès du roi, pour l'informer de l'état des choses. Le religieux monarque, ravi de joie à cette nouvelle, ne balança point à confirmer l'accord fait avec les Vénitiens, et, de concert avec l'empereur Baudouin, il renvoya Jacques à Venise, avec des ambassadeurs chargés d'ordonner aux marchands français qui se trouvaient dans cette ville de payer les sommes promises. Sa précaution alla jusqu'à

demander à Frédéric, empereur d'Allemagne, une escorte pour protéger le transport de la sainte couronne en France. Les Vénitiens eussent bien voulu s'y opposer; mais, ne pouvant aller contre le traité, ils consentirent à l'exécution; et les ambassadeurs du roi, ayant reconnu les sceaux, reprirent le chemin de la France. Gauthier, archevêque de Sens, que le roi chargea dans la suite d'écrire l'histoire de cette translation, rapporte à ce sujet une particularité que nous ne devons pas omettre : c'est que, pendant tout ce voyage, il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur ceux qui portaient ou qui accompagnaient la sainte relique, quoique le ciel fût extrêmement chargé, et qu'il plût très-souvent, lorsqu'ils étaient arrivés aux lieux où ils devaient s'arrêter.

Étant arrivés à Troyes en Champagne, ils en donnèrent avis au roi, qui partit aussitôt, accompagné de la reine sa mère, des princes ses frères, de plusieurs prélats et seigneurs de la cour. Ce fut le 10 août 1239, jour de saint Laurent, qu'on rencontra la sainte couronne à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens. On ouvrit d'abord la caisse de bois qui renfermait la sainte relique, et l'on en vérifia les sceaux, avec les actes qui en établissaient l'authenticité. On ouvrit ensuite la châsse d'argent, puis le vase d'or qui renfermait la sainte couronne, et on la fit voir au roi et à tous les assistants. L'archevêque de Sens, qui était présent, dit qu'on se figurerait difficilement les vives émotions que le roi, la reine, et tant d'illustres personnages qui assistaient à l'ouverture de la châsse, éprouvèrent en ce moment, par l'impression que ce spectacle excitait dans leurs âmes.

Le lendemain, onzième jour d'août, la relique fut portée à Sens. A l'entrée de la ville, le roi, et Robert son frère, comte d'Artois, la prirent sur leurs épaules, étant l'un et l'autre nu-pieds, et vêtus d'une simple robe de laine. Ils étaient suivis des prélats et des seigneurs qui marchaient aussi nu-pieds. Un clergé nombreux les précédait, avec

les reliques des églises voisines, et environné d'un peuple infini, qui ne respirait que la componction et la ferveur. On eût dit que les sentiments du roi avaient passé dans tous les assistants. On porta ainsi la sainte couronne à l'église métropolitaine, où elle fut exposée, le reste du jour, à la vénération du peuple. Le lendemain, le roi partit pour Paris, où se fit, huit jours après, la réception solennelle de la sainte relique. On avait dressé dans la campagne, près l'église Saint-Antoine, une estrade fort élevée, d'où l'on montra la châsse à tout le peuple. Le roi et son frère la portèrent ensuite sur leurs épaules à l'église cathédrale, avec les mêmes marques d'humilité et de respect qu'ils avaient fait à Sens. Après avoir chanté l'office, on alla déposer la châsse dans la chapelle du palais, qui était alors sous l'invocation de saint Nicolas. Depuis cette époque, l'église de Paris célèbre, chaque année, la mémoire de cette translation solennelle le onzième jour d'août.

La Providence n'a pas permis qu'une si précieuse relique fût détruite, comme tant d'autres, au milieu des bouleversements occasionnés par la révolution de 1789. On a vu, plus haut, que, à cette époque, les reliques de la Sainte-Chapelle avaient été d'abord portées à Saint-Denis, au mois de mars 1791, puis transférées, en 1793, à l'hôtel des Monnaies. Là on tira la sainte couronne de son reliquaire; on la rompit en trois parties à peu près égales, et on en porta les débris, avec les autres reliques de la Sainte-Chapelle et de Saint-Denis, à la commission temporaire des Arts, où ils furent mis sous la garde du secrétaire de cette commission, nommé Oudry. Ce fut des mains de ce dernier que l'abbé Barthélemy, un des conservateurs des médailles antiques de la Bibliothèque nationale les reçut et les conserva jusqu'au mois d'octobre 1804. A cette époque, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, ayant été bien informé de tous ces détails, et jugeant les circonstances favorables pour réclamer la sainte couronne, avec plusieurs autres reliques déposées dans le

même établissement, s'adressa pour cet objet à M. Portalis, alors ministre des cultes, et en même temps ministre de l'intérieur par intérim. Celui-ci donna ordre à M. Millin, conservateur des médailles antiques, de remettre les reliques à l'église Notre-Dame; et M. Millin les remit, en effet, le 26 octobre 1804, à M. l'abbé d'Astros, alors grand vicaire de Paris, et maintenant archevêque de Toulouse.

Après le recouvrement de cette précieuse relique, l'archevêque de Paris, avant de l'exposer de nouveau à la vénération publique, se procura tous les renseignements propres à en certifier la conservation. Le transport de la sainte couronne à Saint-Denis en 1791, et l'identité de la couronne remise en 1804, avec celle qui avait été déposée, en 1791, au trésor de l'abbaye de Saint-Denis, furent établis par les témoignages uniformes de plusieurs personnes, d'une sagesse et d'une probité à l'abri de tout soupçon. Tant de témoignages réunis ayant pleinement dissipé tous les doutes, et ne permettant même plus de former à ce sujet la moindre difficulté, le cardinal de Belloy ne balança plus à rendre à la vénération publique une relique si précieuse; et elle fut transférée avec une grande pompe dans l'église Notre-Dame, le dimanche 10 août 1806. Quelques jours avant cette translation, elle avait été renfermée dans le reliquaire où on la voit encore aujourd'hui. C'est un tube circulaire de cristal, dont le diamètre est d'environ dix pouces et demi. Mais il est certain que cette forme circulaire, qui fut alors donnée à la sainte couronne pour en mieux rassembler les fragments, est tout à fait différente de son ancienne forme. Les auteurs qui l'avaient examinée de plus près à la Sainte-Chapelle nous apprennent qu'elle avait la forme d'un bonnet destiné à couvrir toute la partie supérieure de la tête (1).

(1) Serry, *Exercit. hist.*, liij, nº 8. — Bened. XIV, *De Festis*, lib. I, cap. VII, nº 59, etc.

Il est également à remarquer qu'on ne voit plus aujourd'hui aucune épine autour de la sainte couronne; elle en était déjà dépouillée longtemps avant la révolution, par suite des présents faits successivement à diverses églises, soit avant la translation de la sainte couronne à Paris, sous le règne de saint Louis, soit depuis cette translation. La dernière épine avait été donnée, sous Louis XIII, à l'abbé de la Poterie, qui la céda depuis à la maison de Port-Royal de Paris.

En observant de près les épines détachées de la sainte couronne, et qui se conservent encore aujourd'hui en plusieurs églises, on voit que ce sont des épines de bois, appartenant à l'espèce de nerprun que les botanistes anciens appellent *rhamnus spina Christi,* et les modernes, *zizyphus spina Christi* (1). Il est vrai que la sainte couronne qui se conserve aujourd'hui à Paris, et quelques parcelles qui en ont été détachées à diverses époques, présentent plutôt l'aspect d'une espèce de jonc marin; mais rien n'empêche de supposer que le jonc marin ait été employé par les soldats pour lier et assembler d'autres espèces d'épines. Il semble même assez naturel de penser que les soldats se servirent du jonc marin, ou de quelque autre plante herbacée, pour lier et maintenir les épines dont ils voulaient former la couronne qu'ils destinaient à Jésus-Christ. Ces observations peuvent servir à expliquer la diversité d'opinions qui existe entre les auteurs sur la matière de la sainte couronne.

Les uns en ont jugé d'après l'inspection de la sainte relique qui se conserve depuis longtemps à Paris, et qui paraît offrir l'aspect d'un jonc marin; les autres, d'après

(1) Nous avons observé nous-même plusieurs de ces saintes épines, entre autres celle qui se conserve encore aujourd'hui à Séez, et celle qui se conservait autrefois à Paris dans l'église de l'Assomption. Nous avons vu aussi des dessins exacts des saintes épines qui se conservent à Rome, à Valence (en Espagne), à Trèves et ailleurs.

l'inspection des reliques qui se conservent dans plusieurs autres églises, et qui semblent appartenir à une espèce de *rhamnus*. Ces différentes opinions se concilient sans peine, au moyen de la supposition que nous venons de faire.



FIN DE LA SAINTE COURONNE.

Tours. — Impr. MAME.